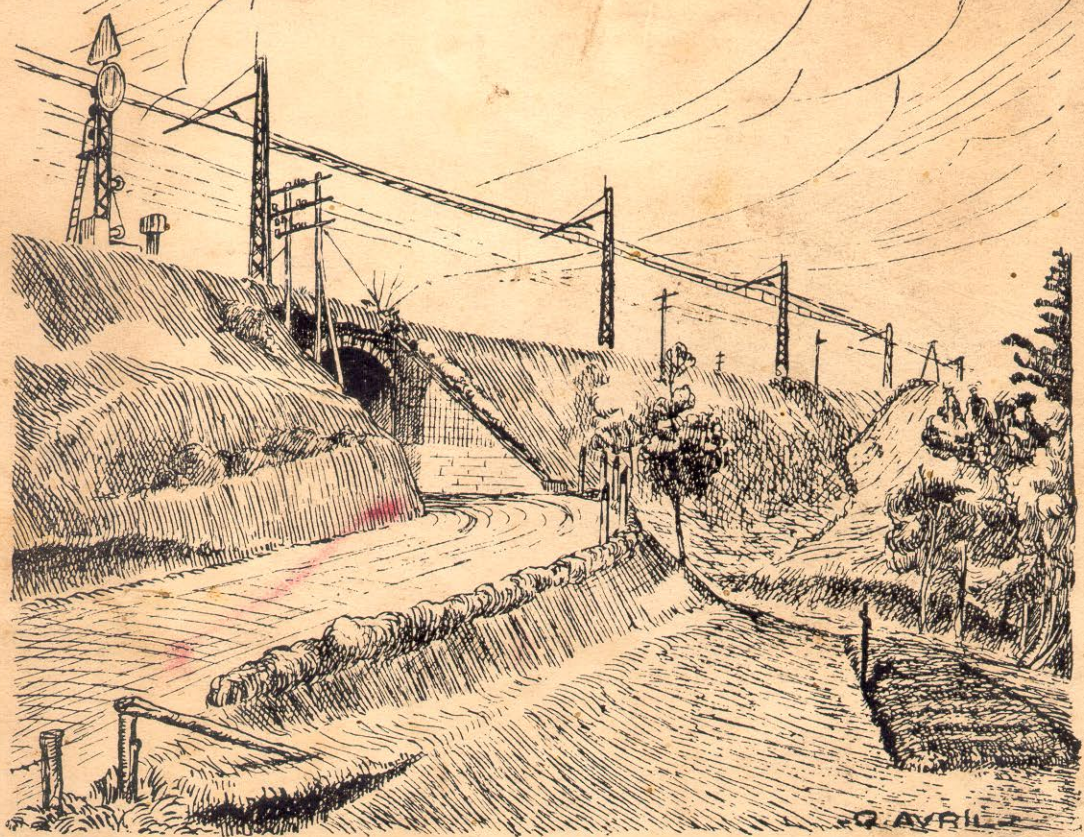
FRÈRE GÉRARD MAYET

SOUBIZERGUES

TERRE de SANG



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
200 EXEMPLAIRES SUR PAPIER
COUCHÉ, NUMÉROTÉS DE
1 A 200 ET 200 EXEMPLAIRES SUR
PAPIER SURGLACÉ NUMÉROTÉS
DE 201 A 400

N° 32

Affectueux souvenir
de l'auteur qui fut votre
compagnon de route de Tiele
14 Juin 1944.
J. Gérard

SOUBIZERGUES

TERRE DE SANG

Frère Gérard MAYET

SOUBIZERGUES

TERRE DE SANG

CLERMONT-FERRAND
IMPRIMERIE MODERNE — 13, RUE DU PORT
—
1945



FRÈRE GÉRARD MAYET

au sortir des prisons de la Gestapo au « 92 » de Clermont-Ferrand

7 Juillet 1944

De toute mon âme je dédie ces pages

AUX VINGT-CINQ VICTIMES DE SOUBIZERGUES,

Glorieux martyrs de la barbarie teutonne,
dont j'eus l'honneur de partager l'agonie ;

A LEURS FAMILLES EPLOREES,
devenues un peu miennes par la douleur commune ;

A MES COMPAGNONS DE L'HOTEL TERMINUS ET DU « 92 »
DEPORTES EN ALLEMAGNE ;

A MES CAMARADES RESCAPES DES GEOLES
DE LA GESTAPO ;

A LA VILLE DE SAINT-FLOUR,
modèle de fierté patriotique ;

ENFIN, A TOUS MES FRERES, ANCIENS ELEVES ET AMIS,

qui surent me témoigner, en des heures cruelles,
tant d'affectueux dévouement.

Frère GÉRARD MAYET.

EN MANIÈRE DE PRÉFACE

Lorsqu'il s'agit de glorifier les martyrs d'une cause sainte, un sobre récit constitue le meilleur des éloges.

Le frère Gérard Mayet a bien fait de raconter, simplement, par le détail, au jour le jour, comme il l'a vu, comme il l'a vécu, comme il l'a souffert, l'histoire de Saint-Flour-Murat pendant les journées terribles de l'été 1944.

Après les angoisses de l'hôtel Terminus et le drame de Soubizergues, ce sont les geôles du « 92 », où trop de Cantaliens, trop de Français ont souffert et même sont morts après les tortures que l'auteur laisse entrevoir, mais se refuse à nous décrire, n'en pouvant supporter l'horreur.

Ce coin de tableau du chemin de croix que la France dut gravir sous l'oppression nazie, est presque complet, puisque le frère Gérard évoque même, au seuil de la déportation, les supplices insoupçonnables des camps « de la mort lente », vision prophétique, quand on se place à la date où ce livre fut écrit ; depuis, les rescapés de Buchenwald nous ont atrocement renseignés.

Mais « la littérature » nationale-socialiste, la furieuse brutalité des bourreaux de Saint-Flour et de Murat, la cruauté sadique des tortionnaires de Royat, ne permettaient-elles point de deviner déjà le raffinement cynique des exterminateurs professionnels du Grand Reich hitlérien ?

La fraîcheur du style de M. Gérard Mayet, où perce une âme innocente et naïvement malicieuse, est un repos pour l'esprit, comme les accents de son fervent patriotisme sont un stimulant pour la conscience française.

Voilà un livre qui intéresse toujours, qui émeut souvent, et qui, en définitive, « fait du bien ».

Puisse ce simple récit, honnête, probe, d'un homme de foi et de bonne foi, ouvrir les yeux aux fanatiques et aux dupes qui, aujourd'hui encore, persisteraient dans l'erreur, ou même aux « bonnes âmes » qui se guérissent mal des séquelles d'intoxication lente par le poison savamment distillé dans les laboratoires des disciples du Dr Gœbbels.

Puisse-t-il enfin, et une fois pour toutes, dissiper ces mensonges de la propagande boche « qui nous ont fait tant de mal ».

MAURICE ROLLAND,
Préfet du Cantal.

UN MOT DE MONSEIGNEUR PINSON

Evêque de Saint-Flour

Amis Lecteurs,

Lisez, lisez vite, lisez avec douleur et fierté, cette page d'histoire sanfloraine écrite à la lueur même des événements du terrible été 1944.

C'est une histoire vivante, parce que l'auteur, le Cher Frère Gérard, l'a vécue, comme victime de l'odieuse Gestapo ; mais aussi parce qu'il a fait de ce dramatique épisode de sa vie personnelle un récit collectif, où il n'est plus qu'un héros au milieu des autres héros de Saint-Flour et de Murat qui ont tous subi les affres de l'agonie avant l'exécution de Soubizergues ou la geôle et la déportation.

J'oserais dire que cette histoire est la nôtre, tellement nous avons pensé que nous pourrions être choisis pour être morts et déportés, au même titre que nos frères ; tellement aussi nous avons compati âprement à leurs souffrances, comme à la misère de leurs familles plongées dans l'angoisse et le deuil.

Que faut-il extraire d'un tel bilan d'injustices et d'atrocités que l'Allemagne a signé ? De la rancune et de la haine ? Non, mais de l'AMOUR.

Un Amour profondément reconnaissant pour ceux qui sont morts ou qui gémissent dans les tortures et les camps, car c'est

à leur sacrifice que nous devons notre libération et nos possibilités d'avenir.

Un Amour de fraternelle solidarité entre nous tous qui avons senti au même moment l'aile de la mort frôler nos têtes, et qui avons désormais la charge, en relevant les ruines de notre pays reconquis, d'édifier la cité nouvelle, dans la concorde et la paix.

Un Amour si désintéressé, si entraînant et si fort, qu'il empêche le caillot de haine de monter au cœur de la France, mais qu'il nous irrigue d'une généreuse vitalité capable d'étouffer, chez nous et chez les autres, les ferments de doctrines funestes, qui ont valu quelque temps à l'Allemagne sa démoniaque puissance, mais qui la soumettent à l'heure actuelle à l'implacable justice de Dieu.

La haine corrompt et détruit.

La haine tue les nations qui s'y livrent.

Nous qui voulons reconstruire, vivre et faire vivre, soyons, comme le demande, en son épilogue, l'auteur de cette histoire de Soubizergues, soyons résolument des *Chevaliers de l'Amour*.

† Henri PINSON,
Evêque de Saint-Flour.

Des voix amies m'ont répété à maintes reprises : « Cher Frère Directeur, vous devriez écrire vos souvenirs de juin 1944. Le public y trouverait une page fort intéressante de l'histoire de Saint-Flour. Vous feriez plaisir à bien des gens... »

Je me suis laissé convaincre, et bonnement, j'ai écrit ces petits mémoires. On me croira sans peine quand je dirai que je n'y ai mis aucune prétention.

C'est le récit modeste, mais scrupuleusement exact, des faits vécus, des paroles entendues, des horreurs constatées durant ce mois terrible.

Témoignage contrôlé et complété par mes compagnons de l'Hôtel Terminus et du 92, échappés avec moi à la fosse commune et à la déportation.

Quant aux faits survenus à Saint-Flour durant mon emprisonnement, et auxquels je fais allusion pour la clarté et l'intégrité de mon récit, j'en tiens tous les détails des acteurs eux-mêmes ou des témoins oculaires. On ne peut donc, me semble-t-il, contester à ces pages la seule valeur à laquelle honnêtement elles ont droit : celle d'un témoignage.

*
* *

J'avais cependant une autre intention en les écrivant : en faire avant tout un hommage à nos martyrs. De là le titre choisi.

Il ne correspond peut-être pas rigoureusement au contenu de

l'ouvrage. Du moins le douloureux calvaire et la mort de mes camarades de Soubizergues restent comme le centre de mon récit.

Pauvres chers Morts ! J'aurais tant voulu que cet hommage fût plus digne de vous... Et vous méritez tellement mieux !... J'aurais tant voulu écrire plus complètement vos derniers gestes, vos dernières paroles, vos dernières pensées !...

Le peu que j'ai vu, entendu ou appris, je l'offre comme une gerbe douloureuse de souvenirs authentiques à vos familles inconsolables, avec l'assurance que vous avez souffert et que vous êtes morts en braves...

*
* *

Que mon témoignage soit aussi un hymne d'action de grâces à Dieu, pour le courage qu'il a donné à nos héroïques victimes, pour sa protection envers les rescapés, pour la délivrance de Saint-Flour et de la France.

*
* *

Oserai-je formuler un dernier souhait ?

C'est qu'après tant d'humiliations et de sang répandu, la France se détourne avec horreur de la guerre civile — plus atroce que l'autre.

Qu'elle relève ses ruines et panse ses plaies par le seul moyen efficace à sa portée : l'Union.

L'union des mains, des esprits, des cœurs...

L'union totale, sincère, de tous les Français, dans tous les domaines...

Foin des divisions partisanes qui coupent brutalement en deux ou trois la moindre ville, le moindre hameau, et dressent des frères les uns contre les autres !...

Arrière les semeurs de discorde qui viennent à nous la main tendue, les lèvres souriantes, et qui dans le secret trament contre nous des projets haineux !...

Ah ! l'esprit de parti, péché capital des Français ! « Je ne crains pour la France qu'elle-même », disait Montaigne voici bientôt quatre siècles...

Un parti, ce n'est pas la France. Et le triomphe d'un parti, ce ne serait pas le triomphe de la France.

Nos morts ne sont pas morts pour le parti rouge, ni pour le parti noir...

Ils sont morts pour le parti bleu-blanc-rouge, pour le parti France.

Ils sont morts pour que vive la France...

Ecoutons donc dans la sincérité de nos cœurs les consignes patriotiques de nos chers Morts.

Du tertre sanglant de Soubizergues monte une voix suppliante :

« O vous, les survivants de la tourmente affreuse, nous vous en conjurons, ne vous entre-déchirez plus ! Cessez de faire du mal à la France par vos luttes de partis. Vivez et travaillez dans l'union fraternelle !

« Sanflorains, donnez-nous, donnez à vos morts ce suprême témoignage de gratitude et d'amour : tous les autres sans lui n'ont pour nous aucun prix.

Ne recommencez plus les erreurs du passé... Unissez-vous ; et notre sang n'aura pas coulé en vain. »

F. G. M.

Que l'expression de ma vive gratitude aille à tous ceux qui se sont intéressés à ce modeste ouvrage.

Les témoignages de mes compagnons de captivité, notamment de Messieurs les Docteurs Peschaud et Rabbe, à qui je dois en outre force détails sur Murat...

Les rapports de Monsieur le Sous-Préfet Palmade, de Messieurs les Docteurs Julhe et Dor...

Les renseignements qu'ont bien voulu me fournir les familles éprouvées, les précisions données par la Police Judiciaire de Clermont...

... ont été pour moi du plus grand prix. J'en remercie cordialement les auteurs.

Je dois une particulière gratitude à la Maison Selves pour son empressement à mettre à mon entière disposition ses clichés et ses documents photographiques.

*Merci également à Monsieur Avril, artiste de bel avenir, qui a illustré la couverture et l'*In Memoriam *de cet ouvrage.*

F. G. M.

PREMIÈRE PARTIE

L'OCCUPATION

CHAPITRE I

Cinquième Colonne

C'est en novembre 1942 — quelques jours après le franchissement de la ligne de démarcation — que Saint-Flour vit pour la première fois les troupes de la Wehrmacht passer dans ses rues étroites. Le temps de constater combien ces « feldgrauen » étaient « moches » dans leur lourd uniforme, combien ils étaient ridicules de morgue et de raideur... et déjà ils avaient disparu en direction du Sud.

Peu après, un autre convoi arrive et fait mine de prendre ses quartiers dans la ville même. Ils sont polis, corrects à l'excès, ils vont jusqu'à offrir aux citadins un concert militaire ; mais ces teutonnes résonances, malgré les frénétiques efforts de la grosse caisse, si chère aux Allemands, furent impitoyablement écrasées sous une bourrasque opportune déchaînée par les échos hostiles de nos montagnes. Ces messieurs comprirent-ils ? En aucune façon. Malgré leurs récents échecs d'Afrique et de Russie, ils ne songèrent nullement que « l'âpre cité des vents » leur réservait d'autres déboires ; qu'en une nuit orageuse d'août 1944, ils l'abandonneraient, l'oreille basse, sans fifres ni grosse caisse, confiant aux ténèbres le soin de camoufler leur convoi tremblant et aux roulements du tonnerre celui d'étouffer le vrombissement de leurs camions en fuite.

Ils se doutèrent encore moins que la débandade de leurs cuivres sous l'averse 1942 figurait à peine la débâcle définitive que leur infligerait vingt mois plus tard le déchaînement du

patriotisme français d'un bout à l'autre du pays. Mais non, ces messieurs ne pouvaient pas imaginer un miracle français... Le lendemain, ils reprenaient leur route, et... le beau temps revint.

Jusqu'à l'été 1943, Saint-Flour n'aura pas de garnison. Vers cette époque arrive un détachement d'une dizaine d'hommes pour surveiller à la place des gendarmes français la ligne téléphonique à canalisation souterraine qui passe par le faubourg. Ils s'installent « au Poste », baraque construite à cet effet sur la route de Massiac, à gauche, un peu avant le pont du chemin de fer. Apparemment, ils s'y tiennent tranquilles, transforment peu à peu leur abri en blockhaus et l'entourent d'une zone interdite dont le franchissement nocturne est déclaré danger de mort.

Tranquillité apparente ! Et nous sommes payés aujourd'hui pour savoir que chaque Allemand se doubla d'un espion. C'est pour l'avoir oublié alors, que sur douze victimes de Soubizergues, arrêtées à Saint-Flour, neuf l'ont été au Faubourg.

N'avez-vous pas trouvé étrange que l'officier balafré du « Poste » se fît passer pour un Polonais ? Vous voyez cela : un Polonais officier de la Wehrmacht ? Et commandant un poste de confiance ? Le personnage vous disait même son intention de passer au maquis avec hommes et bagages à la première occasion favorable. Pourtant cette occasion avait plus d'un cheveu et se présenta souvent en plein jour. Pourquoi alors l'attendait-il la nuit, rôdant dans les rues du Faubourg, à l'affût des agissements nocturnes de ses habitants ? Bien sûr, il n'a pu surprendre grand'chose, mais la conscience nazie se contente de soupçons pour justifier rafles et massacres. Bon apôtre et comédien parfait, cet officier s'avise même un jour de dire à M. Raynal : « Prenez garde, on vous soupçonne. » Or, ce Polonais qui cherchait vos confidences était un authentique Allemand et son admiration pour le maquis camouflait ses ruses d'agent de la Gestapo. Grâce à la balafre de sa joue gauche, il a été formellement reconnu. Il a nom Voigt.

De plus, si les occupants du « Poste » sont les seuls en uniforme, ils ne sont pas les seuls Boches ou pro-Boches. Sous d'honnêtes apparences, sous les plus rassurantes identités de pitoyables réfugiés du Nord ou du Midi, comment soupçonneriez-vous des Allemands pur sang, travaillant pour la trop célèbre « cinquième colonne » ? Comment les soupçonneriez-vous, alors

qu'ils vous parlent des malheurs de la France avec une telle onction... de la future victoire des Alliés avec une magnifique assurance... des atrocités allemandes avec une indignation à désarmer la défiance elle-même ?

Ils ne mentent d'ailleurs pas quand ils disent venir du Midi ou du Nord. Et pas davantage quand ils parlent des atrocités allemandes, car, dans le Midi comme dans le Nord, ils se sont fait la main à la besogne qu'ils entreprennent maintenant dans le Cantal. L'Allemand est méthodique, il ne fait rien au hasard : ses affreuses tueries de nos régions ont été longuement préparées par ses agents secrets, de tout sexe et de tout acabit. Il a été secondé par les indicateurs de la Milice et mis sur toutes les pistes par les dénonciateurs anonymes. Pendant leur séjour dans nos localités, au cours de leurs déplacements « nécessités » par le ravitaillement (!), ils reconnaissent les lieux, sondent l'opinion, s'insinuent dans les confiances, puisent aux sources les plus sûres les éléments du drame dont ils savent d'avance le cadre, la trame et la plupart des victimes.

Nous autres, naïfs Sanflorains, nous vivions encore dans la quiétude et l'insouciance, incapables de prévoir les sanglantes aurores de juin 1944... et déjà la mort rôdait près de nous. Tel jeune homme voyait l'avenir comme un beau voyage sans fin ; tel résistant convaincu croyait pouvoir œuvrer impunément à la libération sous le voile de clandestinité ; tel père de famille travaillait de bon cœur au bien-être des siens... et déjà une main criminelle guidée par un mot imprudent, avait décidé leur mort toute proche.

Voici comme preuve de mon assertion les témoignages de M. Delair, garagiste, et de M. Imbert, chauffeur de la maison Bardon-Mézy et Porte.

Le 13 juin au soir, les Allemands firent sortir M. Delair de la salle-prison de l'hôtel Terminus pour qu'il pût conduire des S. S. à Vichy, le lendemain. MM. Delair et Imbert passèrent la nuit du 14 au 15 juin dans l'hôtel du Portugal, où la Gestapo avait installé ses bureaux. Dans la matinée du 15, M. Delair est introduit dans une grande salle dont la muraille disparaît derrière une immense armoire-classeur : chaque casier porte le nom d'une ville de la zone Sud. L'Allemand qui accompagne M. Delair pose l'index sur le casier « Saint-Flour » et

dit : « La liste de ceux qui ont été arrêtés à Saint-Flour est dressée depuis longtemps. »

— Sur indications anonymes ? ose demander M. Delair.

— Non, rien que sur lettres signées.

Le simple soldat qui était chargé de la surveillance de MM. Imbert et Delair s'était montré, nous dit-on, « bon copain » avec eux. Il s'était attendri sur les peines qu'avaient éprouvées leurs familles à leur départ. A Vichy, il leur offrit du mousseux à 100 francs la bouteille. Et voilà que subitement, il parut devant eux en uniforme d'officier de la Gestapo. Devant l'air ahuri des deux chauffeurs, il eut un sourire ironique : « Ça vous surprend ? », demanda-t-il. Alors, se redressant orgueilleusement, il se présenta : « Lieutenant de la Gestapo». Puis avec un suprême mépris : « Et capitaine de l'armée française ». C'était Hartmann, celui qui venait d'ensanglanter Soubizergues.

Peu après, M. Imbert entendit un feldgrau lui dire : « Je connais Saint-Flour mieux que vous. Avant 1939, j'y suis allé faire des matches de football. Je faisais alors partie des onze du Stade Clermontois ».

Etait-ce un Waffen S.S. français qui parlait ainsi ? Peut-être, mais peut-être aussi un allemand authentique. Maillot et entrain de sportif, chevalet et air inspiré d'artiste-peintre, chapeau melon et politesse obséquieuse de commis-voyageur, baluchon et mine douloureuse de réfugié, voire même voile et dévotion de « chère sœur »... leur hypocrite perfidie s'accommode de tout pour la plus grande gloire du Reich.

Mais revenons aux agissements des espions allemands pour la région de Saint-Flour.

Ces loups déguisés en brebis ont-ils à résoudre un cas grave et urgent ? Craignent-ils pour leur peau ? L'un d'eux fait un signe et aussitôt arrivent à l'improviste deux ou trois automobiles « Pol » occupées par des sbires armés jusqu'aux dents. Sans l'ombre d'une hésitation, ils cernent une maison, la fouillent de fond en comble, emmènent de force un ou plusieurs membres de la famille : la meilleure nouvelle qu'on puisse avoir d'eux après des semaines d'angoisse, est qu'ils sont « au 92 ».

Rappelez-vous l'arrestation brutale de Mlle Raparie et de son frère Marcel : l'une a été déportée en Allemagne par « train

fantôme », l'autre a succombé en brave sous les coups des tortionnaires de Royat.

En même temps que sa mort, nous apprenions celle de M. Etienne Mallet, cafetier de la rue des Lacs, arrêté, emprisonné, torturé et tué dans des circonstances analogues. Cette dernière expédition avait été conduite par Vernières en personne. Il croyait se saisir, au café Mallet, de « Gaspard, le Grand Chef » de notre maquis. Mais ce dernier n'y vint pas ce jour-là. Alors, de son propre aveu, Vernières fit emmener M. Mallet « pour ne pas rentrer bredouille ».

Mais, vous vous en souvenez, ce fut la Milice qui préluda à ces différentes arrestations par un exploit peu glorieux. Venue en force pour s'emparer du résistant Calmels, elle ne put constater que son départ. A l'indignation de toute la population sanfloraine, elle emmène alors Mme Calmels, au milieu des cris de ses enfants. Il y avait si peu de raison d'agir de la sorte que Mme Calmels dut être relâchée quelque temps après.

Il est encore trop tôt pour publier les agissements secrets des agents allemands et... français de la cinquième colonne dans Saint-Flour et ses environs. Mais je puis affirmer que nous leur devons une part majeure de nos malheurs. Voici à cet égard quelques précisions :

L'un au moins de ces suppôts d'Himmler a été formellement reconnu. Réfugié de je ne sais où, il a fait son apparition à Murat au début de mai 1944. Il y a vécu en citoyen inoffensif pendant un mois et sa disparition date du jour de la rafle générale. Nous l'avons retrouvé au 92 : il procédait à l'interrogatoire de ses concitoyens muratais...

Celui qui nous a interrogés, plusieurs de mes compagnons d'infortune et moi-même, connaissait la région sanfloraine presque aussi bien que nous.

J'aurais été supprimé aussi, et vous ne me liriez pas en ce moment, si certain haut milicien de Saint-Flour n'avait eu l'idée géniale d'emprunter la filière « des voies hiérarchiques ordinaires » pour acheminer ses dénonciations vers la Gestapo. Il songeait, ce monsieur-là, à se garer vaillamment de tout ricochet dans l'effervescence qui se produirait parmi les résistants actifs et passifs du canton. N'avait-il pas dicté à M. Palmade, alors sous-préfet, une liste de suspects pour que celle-ci parvînt admi-

nistrativement à destination. Mon nom y figurait en bonne place avec cette mention : « Gaulliste 100 % ». C'était pour moi une chance supplémentaire d'aller au poteau. Heureusement, M. Palmade a jugé bon de conserver à d'autres fins... ce document compromettant.

Le haut milicien s'en est-il rendu compte et a-t-il écrit directement à ses amis à croix gammée en ajoutant à sa liste le nom de M. Palmade ? Ou bien y a-t-il eu une autre dénonciation ? Mystère. Mais je sais que la feldgendarmerei (gendarmerie de campagne) d'Aurillac avait arrêté M. N..., d'Aurillac, pour lui faire avouer que M. Palmade, sous-préfet, M. Rassemusse, juge, et... un chanoine de la cathédrale qui allait souvent à la sous-préfecture, étaient tous trois de la Résistance. Le chanoine en question... c'était moi. M. N... se défendit comme il put, jura ses grands dieux qu'il ne nous connaissait pas et finit par s'en tirer avec des meurtrissures sur tout le corps.

Nous devions être avertis du péril, mais les événements ont probablement devancé la personne chargée de le faire. Si, après le 15 juin, M. le sous-préfet Palmade a échappé de justesse à l'arrestation, c'est qu'on l'avait prévenu de différents côtés qu'un danger imminent le menaçait, lui et sa famille.

L'avenir nous apprendra sans doute bien d'autres méfaits de la sinistre « cinquième ». Mais l'opinion publique n'a pas attendu la libération pour appeler traîtres et infâmes les Français qui l'ont servie. A chacun d'eux s'applique la sentence que Péguy met dans la bouche de sainte Jeanne d'Arc : « Complice, complice, c'est pire qu'auteur, infiniment pire. »

Le « S

1944 : ann
asservis. En Fr
dans le Cantal c
presque au gra
patriotique, un
maquis, les atta
sabotages de v
entraver la bonn

Le G. Q. G.
débarquement a
de terroristes »,
rageuse sur le n
mauvaise foi sy
Armée régulière

En route le

Deux cent
S. S., tortionna
colonnes inferna

Un peu par
civilisation nazi
villages pillés et

CHAPITRE II

Le « Sacré-Cœur »... Kommandantur

1944 : année du triomphe de la Résistance dans les pays asservis. En France comme dans le reste de l'Europe occupée, dans le Cantal comme partout en France, la clandestinité travaille presque au grand jour, prenant à peine, dans son impatience patriotique, un minimum de précautions. Les coups de main du maquis, les attaques multiples de convois de ravitaillement, les sabotages de voies ferrées se multiplient et commencent à entraver la bonne marche de la machine de guerre allemande.

Le G. Q. G. du Führer s'en émeut et devant l'imminence d'un débarquement allié, décide de nettoyer ses arrières des « bandes de terroristes », épinglant à coups de propagande cette étiquette rageuse sur le même sac d'infamie, où la Gestapo fourre avec sa mauvaise foi systématique, et les pillards crapuleux et la grande Armée régulière du Brassard.

En route le sac creva, et..... mais ça, c'est une autre histoire.

Deux cent mille hommes, Arméniens, Polonais, Tchèques, S. S., tortionnaires attitrés de la Gestapo, partent alors en colonnes infernales pour faire la chasse au maquis...

Un peu partout sur leur passage, ils posent les jalons de la civilisation nazie : camps de concentration, chambres de tortures, villages pillés et incendiés, fosses communes.

Et dans cette œuvre de mort et de destruction, ils trouvent des aides complaisants dans les rangs de la Milice...

On estime à une division l'effectif des troupes chargées d'écraser l'Armée Secrète du Cantal.

Saint-Flour, en raison de son importance et de sa situation centrale entre les Monts de la Margeride et ceux du Cantal, a été vite repérée. Ce sera une excellente base d'opérations, le quartier général des colonnes de répression. Une fois de plus, Saint-Flour va entrer dans l'histoire ; avec Murat elle y introduira : Ruines, Clavières... et le Mont Mouchet.

En attendant, depuis la mi-avril, un bruit court avec persistance dans notre cité : deux mille S. S. doivent venir l'occuper en permanence... On attend leur arrivée d'un moment à l'autre. Puis les deux mille S. S. ayant sans doute manqué le train, ce sont quatre cents Arméniens que la rumeur publique nous met sur le dos. En fin de compte, pour ne pas donner tout à fait tort aux gens bien renseignés, nous arrivent d'Ussel, en Corrèze, cent cinquante Allemands, avec en remorque, dix Polonais. Le 11 mai, ils prennent garnison dans notre école Saint-Odilon du Faubourg, et dès le lendemain font montrer patte blanche à tous les automobilistes qui passent sur la route nationale 121.

Peu à peu, ils étendent leur activité. A pied, à bicyclette, en camion, ils patrouillent dans la région sanfloraine : il s'agit de reconnaître le terrain, de se familiariser avec les lieux, de situer — sans trop s'y frotter — les centres de la Résistance. On échange de rares coups de fusils, qui ne font de mal à personne.

Je vous raconterai au chapitre suivant les premières rencontres, — sanglantes pour la Wehrmacht seulement, — qui eurent lieu entre Allemands et Résistants sur la route de Saint-Flour à Aurillac, de part et d'autre de Murat.

Ce jour-là — 22 mai — un général allemand était venu inspecter la garnison du Faubourg. C'est à la suite de cette visite que « pour la sécurité de Saint-Flour », l'Oberleutnant et son adjudant me font appeler à la Sous-Préfecture, pour me proposer — traduisez : m'imposer — d'échanger Saint-Odilon contre le Sacré-Cœur. Saint-Odilon, en effet, n'inspire plus confiance à ces messieurs. Si l'idée venait au maquis de leur tomber dessus à la fois par le plateau de la Chaumette et par la rue surplombante des Tuiles, les Allemands seraient pris au piège. Au Sacré-Cœur,

au contraire, ils verront
mandent la rue du Collè
mont, interdire celles de
servation installé au Cal
les moindres mouvement
l'ouest jusqu'à ceux de la

« Laissez-nous au m
dai-je. Et Monsieur le So
Le lieutenant Gross s'imp

« Il nous faut cette r
heures. »

Or, nous étions au
pour congédier nos cent
Cœur » à Saint-Odilon t
messieurs retenaient ci
mobilier de cinq classe
personnels, les provisio
stocks de charbon et de
les enlever. Leur cuisin
combustible.

M. Palmade fait ap
qui nous envoient quat
toute la matinée du 25,
bourg, chargés et décha
amis du Pensionnat, et
par l'adjudant chef O
homme. Il avait la conf
jouir auprès des homm
Il n'aimait Hitler... qu
d'enthousiasme devant
L'ayant remercié de n
me dit : « Monsieur M
service que je peux vou

Encouragé par une
évitées au Pensionnat
d'occupation. Oexel acc
donner comme dessert
les cerises de notre prop
du bien d'un Allemand

au contraire, ils verront venir : ils ont la ville devant eux, commandent la rue du Collège, peuvent surveiller la route de Clermont, interdire celles de Murat et de Neussargues. Un poste d'observation installé au Calvaire tout proche, permettra de déceler les moindres mouvements suspects depuis les Monts du Cantal à l'ouest jusqu'à ceux de la Margeride à l'est.

« Laissez-nous au moins achever l'année scolaire », demandai-je. Et Monsieur le Sous-Préfet Palmade appuyait ma requête. Le lieutenant Gross s'impatienta :

« Il nous faut cette maison, pour le 25 de ce mois, à quatorze heures. »

Or, nous étions au matin du 24 mai. Vingt-quatre heures pour congédier nos cent-vingt internes, transporter du « Sacré-Cœur » à Saint-Odilon trois grands dortoirs — il est vrai que ces messieurs retenaient cinquante lits, avec toute la literie — le mobilier de cinq classes, l'installation de la cuisine, les effets personnels, les provisions alimentaires..., etc..., etc. Quant à nos stocks de charbon et de bois de chauffage, on nous dispensait de les enlever. Leur cuisine roulante avait justement besoin de combustible.

M. Palmade fait appel aux Services des Ponts et Chaussées qui nous envoient quatre camions. Toute l'après-midi du 24 et toute la matinée du 25, ils font la navette entre la ville et le faubourg, chargés et déchargés par nos grands élèves, les Frères, les amis du Pensionnat, et... vingt-trois hommes de corvée, accordés par l'adjudant chef Oexel. Ce dernier n'était pas un méchant homme. Il avait la confiance de ses deux lieutenants et paraissait jouir auprès des hommes d'une autorité au-dessus de son grade. Il n'aimait Hitler... qu'avec prudence, et manquait visiblement d'enthousiasme devant les cyniques exploits de la Gestapo. L'ayant remercié de nous avoir aidés pour le déménagement, il me dit : « Monsieur Mayet, j'ai un cœur pour vous (*sic*), tout service que je peux vous rendre, je vous rendrai. »

Encouragé par une telle promesse, je demandai que fussent évitées au Pensionnat les déprédations coutumières aux troupes d'occupation. Oexel acquiesça et tint parole jusqu'à permettre de donner comme dessert aux quinze petits réfugiés restés avec nous, les cerises de notre propre jardin du « Sacré-Cœur ». D'avoir pu dire du bien d'un Allemand, je me sens presque relevé à mes propres

yeux dans ma dignité d'homme. Ce n'est pas souvent que je pourrai le faire...

Il va sans dire que le déménagement ne s'est pas effectué sans quelques frottements entre soldats allemands et professeurs du Pensionnat. Par suite du départ précipité de nos internes, dortoirs et classes avaient perdu leur belle ordonnance et leur propreté habituelle. A cette vue, les Allemands font les dégoûtés. Un feldwebel saisit un Frère par la manche, l'entraîne dans une classe et lui montrant bouts de ficelle, papiers chiffonnés, couvercles de boîtes qui parsemaient le plancher, lui demande avec un souverain mépris :

— Vous, combien de fois balayer par semaine ?

— Chaque jour, quand nous trouvons des employés.

— Vous n'avoir pas domestiques ?

— Nous en avions.

— Où ils sont ?

— Déportés en Allemagne.

— Ah ! Mais pas tous ?

— Non, le plus grand nombre a préféré le maquis.

A ces paroles, le feldwebel monte comme une soupe au lait :

— Alors vous balayer, vous-même, et tout de suite !

— Impossible. Vous nous donnez vingt-quatre heures pour vous céder la place, vous ne voudriez tout de même pas nous obliger encore à faire votre ménage ?

— Si, si, si. Vous faire maintenant ce que nous faire en 1918. Alors nous travailler et vous commander. Maintenant, vous travailler et nous commander.

La scène pouvait devenir tragique, mais l'adjudant-chef Oexel y mit un terme en chargeant une dizaine d'hommes de balayer les locaux avant l'arrivée de la troupe. Ils ont mis deux heures pour sortir nos « Schweinereien, c....neries » ! Après leur départ, le 24 août, nous mettrons trois jours pleins à sortir les leurs. Et pourtant Dieu sait avec quelle ardeur nous manipulerons balai, brosse et pelle tout en nous encourageant de leur mot favori : « Raus ! Raus ! »

Dans la soirée du 25 mai, Monsieur le Chanoine Chastel nous apporte le Très Saint-Sacrement à Saint-Odilon. Dès lors notre vie familiale et religieuse reprend.

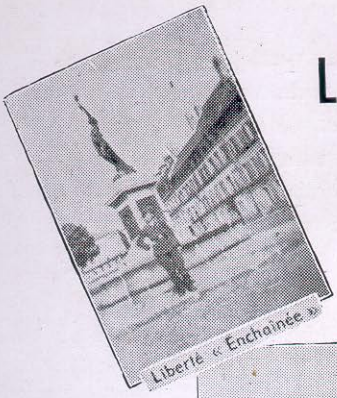


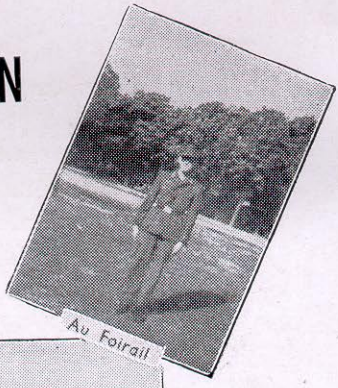


Le «



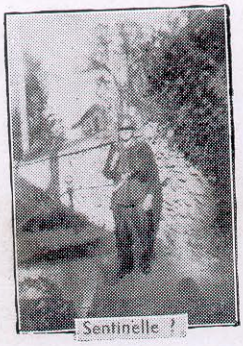
L'OCCUPATION


Liberté « Enchaînée »


Au Foirail


Le « Sacré-Cœur » Kommandantur


Dans nos bruyères


Sentinelle ?


A la Chaumette

Quant au « Sacré-Cœur », en l'espace de quelques jours, il se métamorphose en caserne. Le parc d'agrément devient parc d'autos. Le grand préau reçoit les chevaux, et le petit les bicyclettes. Dans la cour supérieure, on creuse une large tranchée en prévision des butins qu'on prendra au maquis. Le jour de la Libération, cinquante-trois caisses d'obus en sortiront. Elles avaient été prises à la Milice par le maquis, puis abandonnées par celui-ci, avec une douzaine de fusils rendus inutilisables.

Grâce à Oexel, le potager est respecté et ne connaîtra d'autres ravages que ceux de la grêle du 20 juillet. Cependant, de son angle sud-est, une mitrailleuse lourde menace la rue du Collège et les Promenades. Des plates-formes pour fusils-mitrailleurs sont installées aux points stratégiques le long de la clôture.

Même adaptation militaire à l'intérieur de la maison. Le grand parloir devient poste de garde. Le petit, en face, s'affublera de l'écriteau : Kommandantur, et sa vitrine de minéralogie reflète pendant deux mois la tête carrée, le visage glabre et le regard dominateur du sergent Müller, maître et seigneur de céans, dispensateur souverain des laissez-passer. Le cabinet du Frère Directeur devient le bureau de l'Oberleutnant Gross. Les officiers s'adjugent la salle des professeurs. Les classes, — sauf celle des petits, devenue dépôt de munitions — et les dortoirs se transforment en chambrées. L'infirmerie s'installe dans la chambre coincée entre les deux grands dortoirs. Le menuisier monte son établi au grenier ; le cordonnier préfère retaper ses semelles au Cours agricole. Au rez-de-chaussée, le réfectoire reçoit trois affectations spéciales : manutention, cantine et salle des fêtes. On verra la cave au charbon servir de prison, et la chapelle de... morgue...

Pendant trois mois, du 25 mai au 24 août, le « Sacré-Cœur » restera caserne allemande.

Les soldats qui l'occupent sont en majorité des hommes dépassant la quarantaine. Bon nombre d'entre eux déjà grisonnants ne sont pas bien belliqueux. « Pourvu qu'on nous laisse tranquilles... », soupirent-ils. Ce sont des récupérés de l'une ou l'autre « *Totale Mobilmachung* : mobilisation totale », avec lesquels les Allemands ont coutume de réagir contre leurs plus cuisants échecs. Ces pauvres bougres vous disaient assez franchement leur fatigue d'une guerre sans issue et sans intérêt pour

eux. Ils seraient prêts à accepter n'importe quel armistice, de victoire ou de défaite, pourvu qu'il leur permette de rentrer « heim ins Vaterland : dans la patrie ». Ils ont la nostalgie de leur chez eux, de leurs champs, de leur boutique, de leur foyer... Ils vous montrent avec complaisance les photos de leur femme et de leurs enfants et disent avec tristesse : « Moi préférer cela au *Grossdeutschland* » (à la Grande Allemagne). Mais, en faisant cette confidence, ils baissent la voix et regardent prudemment autour d'eux. C'est que dans leurs rangs il y a les agents de l'indispensable Gestapo et aussi quelques dizaines de jeunes et ardents nazis, fanatiques et bravaches, dont la présence « amalgame » le tout en une troupe homogène et disciplinée.

Ils sont commandés par deux officiers.

Gross, « premier lieutenant », est Prussien et le porte sur sa figure. Par sa taille de colosse, sa carrure athlétique, son crâne reluisant, son regard froid et dédaigneux, il ferait infailliblement penser à Bismarck, s'il en avait l'épaisse moustache en arc de cercle. Quant au caractère, tout le monde vous dira : C'était une brute.

Son second, le lieutenant Rudolph, ne le lui cède en rien, au physique et au moral, si ce n'est pour la taille. Il est plus trapu, mais il a même largeur d'épaules, même figure bouffie, même raideur prussienne. Il ne sait bien dire en français que quelques mots, suivis toujours du même refrain : « Moi fous fusiller ! » Ayant un jour amené une voiture passablement détraquée à M. Jouve, garagiste en face du Pensionnat, il lui dit : « Fous réparer dans trois heures, ou moi fous fusi..... » M. Jouve, qui connaissait le refrain, n'attendit pas la fin pour se coller au mur, écarter les pans de son veston et lui répondre : « Allez-y tout de suite, ce ne sera pas fait ! » Par bonheur pour M. Jouve, le lieutenant Rudolph ne tint pas sa parole.

Les occupants du « Sacré-Cœur » n'avaient pas pour mission de combattre directement le maquis : ils manquaient de mordant. Leur rôle était d'occuper Saint-Flour, de gêner par leur présence l'activité de la Résistance et de préparer sur place les opérations d'envergure que devaient entreprendre des troupes plus aguerries et spécialement équipées à cet effet.

Un premier convoi de celles-ci arriva le 10 juin, amenant dans ses fourgons le sergent Müller. Les Sanflorains ne sont pas

près d'oublier cet odieux personnage. Müller s'installa au « Sacré-Cœur » et régna dès lors en petit Führer sur la circulation des piétons et des voitures. Le plus petit déplacement nécessitait une autorisation écrite de Müller, et de ces autorisations, Müller n'en accordait qu'un nombre restreint par jour. Müller ne tenait compte de rien dans les demandes de laissez-passer que lui présentaient des gens qui avaient fait la queue pendant de longues heures. Avec un « s'il vous plaît » mielleux et exaspérant, avec un sourire affecté qu'il croyait de la dernière finesse, Müller disait oui ou non, ou bien :

— Revenez demain.

— Mais Monsieur...

— J'ai dit : Revenez demain.

— Il faut absolument...

— J'ai dit : Revenez demain. Nous avons compris ?

Ce « Nous avons compris ? » était une maladie chez Müller. Vexé de voir sa décision discutée, le personnage avait alors l'œil dur et la voix cassante. Il ne tolérait pas qu'on s'adressât plus haut pour obtenir un permis de circuler. « La Kommandantur, c'est moi », pensait-il.

Müller est à inscrire sur la liste des criminels de guerre, région de Saint-Flour, car il a du sang sur les mains : il a désigné à la suspicion de la Gestapo M. Leber pour le seul motif qu'il le soupçonnait d'être Israélite. L'accusation du fils de M. Leber est formelle : « C'est Müller qui a causé la mort de mon père ! ».

Que Müller s'estime heureux de n'avoir pas été capturé, car le 24 août, elle eût été en grand péril, la précieuse peau de... Müller !

CHAPITRE III

Premières rencontres

Le 22 mai 1944, vers midi ,un camion du maquis occupé par sept hommes armés quittait Murat en direction de Saint-Flour après avoir prélevé sur les stocks du Chantier de Jeunesse un chargement complet de couvertures. Dans la côte du Pignou, après l'embranchement pour Laveissenet et peu avant de s'engager sous bois, le camion eut une panne et s'arrêta net. Ses occupants, mitraillette à portée de la main, saisissent alors, qui un marteau, qui une clef anglaise, et s'acharnent sur le moteur récalcitrant.

Or, ce même jour, un général allemand, en tournée d'inspection à Saint-Flour, devait se rendre à Aurillac.

Ce fut son avant-garde, composée de plusieurs camions chargés de soldats, que nos mécaniciens improvisés virent subitement déboucher du bois et fondre sur eux. S'ils furent surpris par cette soudaine apparition, les Allemands le furent bien davantage par les rafales de mitraillettes qui s'abattirent sur eux avant même d'avoir pu reconnaître la situation. Derrière leur camion, comme derrière un pli de terrain, les maquisards décrochent sans précipitation et sans autre perte que leur voiture abandonnée. Les Allemands, au contraire, rentrent à Saint-Flour avec quatre morts et des blessés.

Mais ils ne se tiennent pas pour battus. En effet, ils se con-

certent avec Aurillac et dans la soirée, deux colonnes de la Wehrmacht, venant l'une de Saint-Flour et l'autre d'Aurillac, convergent vers Murat. En attendant l'arrivée de la colonne d'Aurillac, celle de Saint-Flour a l'ordre de battre les buissons dans les alentours de Murat. Or voilà que le convoi d'Aurillac est pris à parti entre Laveissière et Murat par dix-sept hommes de l'Armée Secrète, Muratais pour la plupart, qui s'étaient postés sur les rochers d'Anterroche. Ils tiennent les Allemands en échec, leur infligent des pertes en morts et en blessés. Puis, à la vue du détachement de Saint-Flour, accouru au bruit de la fusillade, ils disparaissent sans avoir subi la moindre perte.

La colonne de Saint-Flour se charge des morts et des blessés.

Le lendemain, 25 mai, les habitants du Faubourg purent voir plusieurs camions chargés de cercueils prendre la route de Clermont. Et comme ce jour-là même, on réquisitionnait le « Sacré-Cœur », un Polonais de la Wehrmacht manifestait aux Frères ses sentiments francophiles en ces termes : « Maquis avoir fait à nous dix morts, et blessés beaucoup. » Mimant son contentement, il se passait la main sur le ventre à la manière de nos Sénégalais quand ils disent : « Y a bon ! » Parmi les blessés allemands, cinq furent conduits le jour même au Dispensaire. Je cite le docteur Dor : « Trois étaient gravement atteints et devaient être amputés d'un membre. L'un d'eux mourut quelques heures après. Tous paraissaient très impressionnés et ne parlaient des F. F. I. qu'en employant le qualificatif de « terroristes ».

*
* *

Une fois bien installés au « Sacré-Cœur », nos Feldgrauen reprennent avec une nouvelle ardeur leurs expéditions.

Certain jour, ils jettent l'effroi dans toute la ville. A la recherche de deux camions du maquis qui avaient échappé dans la matinée à un piège tendu près de Colzac, ils font une sortie furieuse, parcourent toutes les artères en rasant les murs et faisant le vide devant eux... Finalement, ils rentrent bredouilles. Malheureusement, nous devions apprendre que leur expédition de Colzac avait eu un demi-succès.

Voici à ce sujet un document de M. le Sous-Préfet Palmade que je cite in extenso :

« Le 31 mai 1944, vers midi et demi, j'eus la visite de l'interprète de l'Oberleutnant Gross, commandant la compagnie stationnée au « Sacré-Cœur ».

« Il venait m'informer que, dans la matinée, la compagnie qui effectuait des manœuvres dans la région de Patgros, avait été attaquée par des terroristes (*sic*) montés sur un grand camion. Quatre d'entre eux avaient été capturés. Deux des prisonniers étaient sérieusement blessés. Il fallait envoyer un médecin au « Sacré-Cœur » pour leur donner des soins.

« Je téléphonai immédiatement, mais sans succès, à tous les médecins de la ville. Tous étaient absents. Je n'eus que la ressource de faire prier MM. les docteurs Dor et Delort de vouloir bien passer d'urgence au « Sacré-Cœur » aussitôt qu'ils seraient de retour.

« Avant de se retirer, l'interprète me dit textuellement : « Nous ne voudrions pas qu'on pense que nous laissons les blessés sans soins. »

« Vers deux heures, les docteurs Dor et Delort se présentèrent à mon cabinet. Ils venaient me rendre compte de leur mission. L'un des blessés avait la cuisse traversée par une balle, mais son état n'était pas grave. L'autre était plus sérieusement atteint. L'amputation de la jambe droite s'imposait d'urgence. Les docteurs avaient informé de cette nécessité le commandant de la compagnie. Mais celui-ci avait répondu que l'amputation était inutile puisque ces prisonniers allaient être fusillés pour avoir été pris les armes à la main.

« Les médecins me dirent que la décision de cet officier paraissant irrévocable, je devrais le voir d'urgence pour obtenir de lui qu'un prêtre puisse au moins apporter à ces malheureux les secours de la religion.

« Sur ce, j'appelai mon secrétaire, M. Chastel, et nous nous rendîmes au « Sacré-Cœur ».

« La sentinelle qui montait la garde auprès de la porte en fer hésitait à nous laisser entrer. La compagnie était sans aucun doute en état d'alerte. La sentinelle appela un autre soldat. On discuta, puis ce dernier entra dans l'établissement. Nous attendîmes un long moment. Enfin, du perron un soldat cria qu'on pouvait nous laisser entrer.

« Accompagnés, nous traversâmes le couloir. A tous les porte-

manteaux qui n'avaient jamais supporté que des vêtements d'élèves, pendaient des casques et des fusils.

« On nous introduisit dans la bibliothèque (il s'agit de la salle des professeurs) et on nous fit asseoir comme deux écoliers devant une petite table placée au centre de la pièce. Un secrétaire nous tournait le dos. Il écrivait à un bureau placé au fond de la pièce à droite. Un autre secrétaire écrivait à une table placée derrière nous à gauche de la porte. Le secrétaire qui nous tournait le dos paraissait surtout être là pour écouter, tandis que celui qui était derrière nous suivrait nos mouvements.

« Nous étions là depuis un bon moment à nous taire et sans que personne nous adressât la parole, lorsque arriva l'Oberleutnant Gross qui se plaça devant nous sans nous saluer. Il resta debout, muet, remuant de ses mains fébriles les papiers épars sur la table. Il tenait les yeux baissés, était écarlate et paraissait furieux.

« Nous nous regardions, mon secrétaire et moi, nous demandant ce qui allait arriver avec un homme en pareil état.

« Comme le mutisme observé de part et d'autre se prolongeait et qu'il durait déjà depuis au moins cinq minutes, je me décidai à parler, quoi qu'il advienne.

« — Monsieur l'Officier, dis-je, les médecins sont venus m'informer qu'il fallait opérer d'urgence un des blessés.

« Ces quelques mots déchaînèrent littéralement l'Oberleutnant qui, me regardant alors pour la première fois, les yeux hagards, la bouche tordue, cria comme un fou : « Pas la peine, pas la peine ! Fusillés, ils seront tous fusillés ! Ce sont des terroristes, ils ont été pris les armes à la main. » Et subitement, il courut vers le fond de la pièce où se tenait le secrétaire qui feignait de travailler.

« Il saisit parmi un tas d'armes qui gisaient à terre un fusil-mitrailleur, le brandit à quelques centimètres de nos visages en poussant de véritables hurlements. Il retourna vers le tas d'armes, préleva cette fois une mitraillette et recommença la même scène. Il fit de même avec des grenades, des revolvers, un fusil qui paraissait détérioré.

« Cette fois, je pris la parole pour dire que c'était une vieille arme pas très redoutable. Alors l'officier s'écria : « Comment ? C'est un fusil anglais nouveau modèle, il porte encore son char-

geur à huit balles. Ce sont des armes qu'on parachute. » (Je le savais bien...)

« Je laissai passer l'orage, puis me levant comme si je voulais me retirer et terminer là cet entretien, je dis : « Le médecin viendra donc opérer ce jeune homme. »

« L'officier me répondit à nouveau : « Inutile, fusillé, fusillé ! »

« Il fallait pourtant essayer d'entamer à tout prix un entretien qui pourrait être profitable. Je demandai quels étaient ces jeunes gens faits prisonniers. Il me répondit qu'il n'en savait rien, qu'ils n'avaient pas de papiers. Puis, se ravisant brusquement, il jeta sur la table une carte d'identité. Je la saisis et constatai qu'elle appartenait au garagiste du faubourg, M. Chastang.

« Je fus pris d'une grande émotion en apprenant ainsi que ce brave garçon s'était fait prendre, lui aussi.

« Très calme, je dis : « Mais cet homme n'est pas comme vous dites un « terroriste ». Nous le connaissons. Comment l'avez-vous arrêté ? »

« Un peu apaisé, l'officier expliqua que pendant l'escarmouche, cet homme qui passait dans une petite voiture automobile avait fait des signes de la main à un deuxième camion du maquis qui avait pris la fuite et leur avait échappé. Il devait certainement appartenir au maquis.

« Je dis que cela n'était pas possible, que M. Chastang était un brave père de famille, bien considéré ; qu'à mon avis, faisant l'essai d'une voiture en réparation, il avait dû s'effrayer en se trouvant par hasard dans cet engagement et que c'était par simple réflexe qu'il avait dû porter les bras en l'air.

« L'officier me répondit : « Si, comme vous le dites, cet homme n'est pas coupable, l'enquête le dira bien. »

« Comme je demandais qui ferait cette enquête, il m'apprit que la police militaire en serait chargée.

« — Puisque cette affaire doit faire l'objet d'une enquête, vous ne pouvez pas fusiller ces hommes, dis-je, il faut donc faire amputer le blessé. »

« Est-ce par lassitude, est-ce pour une autre raison, l'officier me dit alors : « Eh bien ! envoyez le chirurgien puisque vous y tenez ; mais ce terroriste sera opéré ici et non au dispensaire. »

« Ce fut la seule concession que je pus obtenir de cette brute prussienne.

« Mais on gagnait du temps, et le débarquement attendu d'heure en heure pouvait avoir lieu et tout sauver. Hélas ! le débarquement fut retardé et à quelques jours de là, l'adjudant de la compagnie à qui je demandais des nouvelles des blessés et des prisonniers, me dit qu'ils étaient tous partis. Je ne pus savoir où ni quand.

« Je puis affirmer, sans nulle exagération, que jamais officier allemand ne nous a reçus depuis avec la sauvagerie du lieutenant Gross. Cet homme, certainement un Nazi, était intraitable. C'est vraiment dommage qu'il n'ait pu être capturé à la libération, afin de recevoir le juste châtiment de ses crimes.

« Mon secrétaire et moi n'oublierons jamais l'abominable scène qu'il nous fit et au cours de laquelle nous nous demandâmes à plusieurs reprises si nous n'irions pas rejoindre dans la cave à charbon les pauvres malheureux qui s'y trouvaient déjà et que rien, hélas ! ne pouvait sauver. »

Tel est le témoignage émouvant de M. le Sous-Préfet Palmade. J'ai, quant à moi, l'impression que les faits de Colzac se sont passés autrement que l'a prétendu le lieutenant Gross. Il affirme que sa compagnie a été attaquée par des terroristes. Or, les souvenirs concordants de quelques témoins disent ceci :

Quatre camions du maquis, chargés d'armes et d'équipements, devaient prendre le raccourci de Colzac pour se rendre à Coren. La Wehrmacht en avait été avertie. Une demi-heure avant le passage des camions, les Allemands avaient pris position à la sortie de Colzac, là où le raccourci s'engage sous bois. Le premier camion arrive et presque aussitôt le second. Une petite voiture qui avait été prise dans le convoi suit de près le deuxième camion. Les Allemands ouvrent alors le feu. Les occupants des deux camions, surpris, n'ont même pas le temps de recourir à leurs armes, et sont faits prisonniers. Mais le conducteur de la petite voiture, M. Chastang, a fait demi-tour et veut revenir sur ses pas. C'est trop tard. Pendant que les deux derniers camions réussissent à s'échapper, M. Chastang est cerné et ramené avec les trois autres prisonniers au « Sacré-Cœur ». En compagnie du maquisard non blessé, il inaugurera la cave-prison. Voilà les faits. Qui donc vous a attaqués, Herr Leutnant ?

Mais laissons le docteur Dor nous dire ce que fut sa visite au « Sacré-Cœur ».

« Le 31 mai, j'étais appelé à la Kommandantur pour soigner un jeune Français blessé gravement au cours d'une rencontre entre Résistants et Allemands. Avec lui avaient été faits prisonniers un autre jeune maquisard blessé légèrement et deux autres hommes que je n'ai pas vus mais dont l'un était — je l'appris plus tard — M. Chastang, du Faubourg.

« Le lieutenant Gross nous conduit, M. le docteur Delort et moi, auprès des blessés. Pour l'un d'eux s'impose d'urgence l'amputation de la jambe. Alors le lieutenant me dit, tout en colère : « Faites ce que vous voulez. C'est un terroriste comme les autres. Je vais les fusiller. »

« Décontenancés par cette réponse, nous essayons de prendre la défense de ces hommes, de faire entendre à l'officier que les lois de la guerre interdisent d'achever des blessés. Mais l'officier, furieux, répétait sans cesse : « Terroriste, terroriste ! », et pratiquement nous mettait à la porte. En somme, on nous avait appelés pour nous dire : « Soignez si vous voulez, moi je fusillerai. » En tout cas, il paraissait inutile d'insister davantage. Nous allâmes immédiatement à la Sous-Préfecture, rendre compte à M. Palmade de la situation de ces quatre hommes, lui conseillant une démarche en leur faveur. Ce qu'il fit. Vers dix-sept heures, il nous informait que nous pouvions opérer et soigner les blessés, mais sur place. Malgré la précarité d'une salle d'infirmerie aménagée (!) au second étage du « Sacré-Cœur », l'opération put être faite. Les trois jours suivants, j'allai faire les pansements. Le quatrième jour, la sentinelle m'interdit l'entrée : « Inutile, Monsieur, il n'y a plus personne. » J'en conclus d'abord que le lieutenant Gross avait exécuté ses menaces. On m'affirma cependant que les quatre « terroristes » avaient été transportés à Clermont. Quelque temps plus tard, en effet, j'appris que le jeune amputé, laissé sans aucun soin, était mort à Clermont une dizaine de jours après son transfert. Je n'ai rien pu savoir des autres, si ce n'est qu'on les croyait vivants. Les blessés s'appelaient : de Luca, vingt ans, de Vic-le-Comte, et Berget, vingt ans, de Saint-Dié-d'Auvergne. Tous deux gardèrent pendant le temps qu'ils restèrent à Saint-Flour un calme absolu, ne se doutant pas qu'il était fortement question de les fusiller. »

Dans un rapport détaillé, M. le docteur Dor a bien voulu consigner les nombreuses observations que sa profession de chirurgien lui a permis de faire sur nos ennemis au cours de l'été 1944. Elles sont révélatrices de la barbarie et du fanatisme allemands. Voilà pourquoi, au risque d'anticiper un peu, je place ici un tel document :

« Du 9 au 13 juin 1944, dix-sept blessés allemands furent conduits au dispensaire. Dès le premier jour, deux d'entre eux me frappèrent par leur conduite différente : il s'agit d'un major et d'un feldwebel.

Le premier, commandant S.S., trente-cinq ans environ, avait le genou broyé par un fragment de blindage de son automitrailleuse et portait en outre de multiples blessures plus légères sur la face et les membres. Etendu sur un brancard, il gesticulait comme un diable. Sa figure barbouillée de noir, ses cheveux en partie brûlés et ses cris ajoutaient encore à cette impression. Me faisant traduire ses paroles par le médecin allemand, j'appris que cet S.S. injuriait tout le monde, sans oublier ces « salauds de terroristes ». Sa blessure nécessitant une amputation de la cuisse, il fut installé sur la table d'opération. Au début de l'anesthésie, le blessé s'arrête de respirer. Craignant une syncope, je conseille à sœur Jeanne, qui tenait le masque, de le flageller ; ce qu'elle fit d'autant plus vigoureusement — sœur Jeanne me pardonne ! — que d'autres sentiments peut-être, étrangers au simple point de vue professionnel, rendaient plus alerte la main de la sœur. Alors le major hurla qu'on n'avait pas le droit de gifler un officier supérieur de la Wehrmacht. L'hilarité fut grande parmi ceux qui étaient là et même le médecin allemand — sudète plus exactement — ne put s'empêcher de rire.

« Au réveil, les premières paroles du major furent pour demander si l'amputation rendait possible le port d'une jambe artificielle lui permettant de se battre encore.

« Le feldwebel, lui, s'était comporté constamment avec le plus grand calme. Gravement blessé au foie, il mourut assez brusquement le sixième jour, après avoir reçu la visite du chanoine Rouchy qui le confessa, le communia et lui administra l'extrême-onction. Il expira en disant : « Vive l'Allemagne ! »

« Quelques jours plus tard, on m'amena un blessé dans le coma. Il avait reçu une balle dans le crâne. Sur ma proposition de tenter une trépanation malgré la gravité de son état, le médecin, S.S., celui-là, me répondit : « Inutile, pas récupérable pour l'armée. » Le blessé, jeté sur un lit, y resta sans aucun soin (médecins et infirmiers allemands s'occupaient eux-mêmes de leurs blessés) pendant les trois jours que dura son agonie... Tout s'explique, — je ne veux pas dire que tout s'excuse, — quand on assiste à de tels faits entre Allemands.

« C'est parce que le médecin S.S. pensait que le même sort serait réservé à un jeune Français de dix-huit ans, blessé également par une balle ayant traversé le crâne, qu'il me dit en me l'amenant : « Celui-là kapout, pas prisonnier. Vous pouvez l'opérer si vous voulez. » Il pensait vraisemblablement que je ne tenterais rien pour le sauver. Je l'ai cependant opéré par une large trépanation. Et le jeune Avinin, plusieurs jours aphasique et hémiplégique, est actuellement bien vivant.

« Il m'a donné la joie, non seulement d'avoir réussi à l'arracher à une mort inévitable, mais encore d'avoir pu montrer au médecin S.S. que nous n'avons pas seulement en vue en France, la « récupération » des blessés pour qu'ils « continuent à se battre ».

« Quand après plusieurs jours d'incertitude sur l'issue de l'opération, il fut avéré que notre jeune blessé allait s'en tirer, le médecin allemand le considéra comme prisonnier. Il fallut discuter plusieurs jours avec lui pour obtenir que les parents puissent le reconduire à Sainte-Anastasie. La Kommandantur exigea que le certificat médical portât la mention : « Inapte à porter les armes ». C'était la stricte vérité, mais cela comptait plus que le reste aux yeux des Boches... »

M. Dor oublie de dire qu'il surveillait son patient avec une extrême vigilance et un désir ardent de le sauver tout à fait. Dès qu'il le vit recouvrer l'intelligence, il lui tint à peu près ce langage : « Mon ami, il faut faire l'idiot. Votre vie est à ce prix. Compris ? »

S'il avait compris ? Agnelet n'aurait pas mieux suivi les conseils de maître Pathelin.

Les Allemands lui firent subir plusieurs interrogatoires. Au premier, le trépané répondit à toutes les questions avec des

« oui » énergiques et convaincus. Au deuxième, il ne savait dire que non. Au troisième, il avait fait des progrès :

— Vous rappelez-vous votre nom ?

— Non, je n'ai pas soif.

— Où habitez-vous ?

— Non, je n'ai pas soif.

— Que faisiez-vous au maquis ?

— Non, je n'ai pas soif.

...Et il regardait si drôlement ceux qui l'interrogeaient, comme pour dire : « Il faut être fou pour me faire répéter tant de fois que je n'ai pas soif. »

De leur côté, les Allemands pensèrent que ce serait gaspiller douze balles que d'exécuter un terroriste aux esprits si égarés...

En ce moment, le « terroriste » Roger Avinin marche avec une canne. Il peut se servir partiellement de son bras droit qui restera paralysé. Au Nouvel-An, celui qui le sauva deux fois, reçut de lui une longue lettre, écrite entièrement de la main gauche : cœur, intelligence et volonté sont donc intacts...

J'ai voulu noter tous ces détails savoureux, quitte à empiéter sur l'ordre des faits. Revenons maintenant un peu en arrière.

Le 2 juin, notre Frère Econome eut à faire au « Saccré-Cœur». Il conspira avec M. Paul-Henri, alors réquisitionné comme zingueur au service des Allemands, pour tenter de ravitailler les prisonniers de la cave à charbon. Mais la surveillance était stricte et ils ne réussirent qu'à leur passer un peu de vin. M. Chastang leur glissa son portefeuille contenant 7.000 francs que le Frère Econome apporta séance tenante à Mme Chastang. Le Frère Econome revint encore au pensionnat le 6 juin. Les prisonniers n'y étaient plus.

C'est donc autour du 4 juin que M. Chastang et ses malheureux camarades du « Sacré-Cœur » ont dû être transférés au 92, à Clermont. Mais l'infortuné garagiste et son compagnon blessé n'auront pas été les seuls occupants de notre cave à charbon. Les trois agents de la police judiciaire de Clermont : MM. Badoc, Bergeret et Crapoulet, ainsi que M. Trouillard, contrôleur des cuivres, et M. Chalvignac, employé de la S.N.C.F., domiciliés tous deux à Saint-Flour, y ont passé au moins deux jours. Et probablement il y en eut d'autres...

6 juin : les ondes nous annoncent le débarquement allié sur les côtes du Cotentin. Enfin, le maquis ne sera plus seul à lutter en France contre l'ennemi ! Avec un courage accru, il intensifie son action. A Saint-Flour, des ordres mystérieux mobilisent les jeunes gens capables de porter les armes. Tout y est prévu : lieu et date de rassemblement, affectation et destination.

Les Allemands ont chargé les G.M.R. du soin de surveiller la gendarmerie. Non sans raison, certes : en maintes localités voisines, les gendarmes « s'étaient fait enlever » pour fournir des cadres au maquis. La nuit du 5 au 6 juin, vers minuit, des crépitements se font entendre vers la place d'Armes, en direction opposée à la gendarmerie. Toute l'attention des Allemands se concentre dans cette direction. La feinte réussit et le maquis charge sur deux camions les gendarmes consentants. Les G.M.R. en sentinelles devant la gendarmerie se terrent dans les tranchées de la défense passive et laissent partir les camions.

Enhardi par ces différents succès, le maquis parle de libérer Saint-Flour. Mais, hélas ! au jour fixé pour donner l'assaut au « Sacré-Cœur », les Allemands arrivent en force.

Et alors, au lieu de la libération, c'est la terreur.

DEUXIÈME PARTIE

LE DRAME

CHAPITRE I

« Pol »

Entre le 6 et le 10 juin, le maquis avait travaillé ferme au déboulonnage et au dynamitage des voies ferrées. Dans un secteur au moins, il m'a été donné de le constater à mes dépens. Mardi 6 juin, j'avais fait le voyage Saint-Flour-Clermont sans encombre et sans transbordement. Mais le jeudi 8, au retour, impossible de dépasser Arvant : la voie vient de sauter à Ferrières et à Lempdes. Pourtant il me faut rentrer. Comment faire ? En compagnie de M. Clavel, venant de Vichy où il avait essayé d'avoir des nouvelles de ses quatre fils, je pars pour Brioude. Nous passons la nuit chez les Frères, puis nous entreprenons de rejoindre Saint-Flour à pied. A midi, nous dînons chez M. Nicolas, à Talairat, et à 17 heures nous arrivons à La Chapelle-Laurent. M. Clavel, ayant emprunté une bicyclette, en repart aussitôt pour Saint-Flour : sa première démarche consistera à tranquilliser les Frères sur le sort de leur directeur qui, faute de savoir pédaler, doit accepter la généreuse hospitalité de MM. Orceyre et Chalier et remettre au lendemain l'étape finale La Chapelle-Saint-Flour.

Le lendemain donc, samedi 10 juin, M. Boulet m'emmène en cabriolet jusqu'à La Fageole. Subitement, comme je descendais à pied de La Fageole à Saint-Flour, j'ai devant moi l'horrible et navrante vision : d'immenses colonnes de fumée montent de

partout et rougeoient de temps en temps, lueurs sinistres, annonciatrices d'effroyables malheurs. En cette belle après-midi de juin, Ruines et Clavières venaient de parcourir les premières et plus atroces stations de leur long calvaire : 1.500 brutes y avaient semé l'épouvante, la désolation et la mort. Cadavres d'innocents abattus par dizaines dans un infernal jeu de massacre ; pauvres corps de blessés déchiquetés, dépouillés et lâchement achevés ; ruines fumantes d'une dizaine de villages, avec, par endroits, des traces sanglantes ; orgies des tueurs aux lieux mêmes de leurs abominations... ainsi fut marquée, ce jour-là, la noble terre cantalienne du sceau indélébile d'une hideuse barbarie.

En rentrant à Saint-Flour, j'entends le tambour annoncer aux habitants « les bonnes intentions des troupes d'occupation ». Mes yeux tombent sur des affiches proclamant leur volonté de nous « protéger contre le terrorisme ». Je rencontre un convoi interminable de voitures, bondées de soldats armés. Il y a aussi beaucoup d'autos de luxe, des Renault et des Mercédès, avec la plaque « Pol » (abréviation de Polizei = police). Leurs occupants portent les épaulettes noires : c'est la Gestapo en tenue de campagne.

J'arrive à Saint-Odilon, épuisé de fatigue. Mais l'accueil des Frères est si chaleureux, nos petits réfugiés sont si curieux de savoir ce que j'ai fait, ce que j'ai vu et entendu... que je m'attarde longtemps auprès d'eux. Les heures passent ; je monte enfin me reposer. Mais par suite de la marche trop longue, mes pieds ne sont plus qu'une plaie, et le frère sous-directeur, infirmier, me souhaite bonne nuit me faisant entrevoir deux ou trois jours de repos complet.

Plus généreuse que lui, la Gestapo m'accordera près d'un mois.

Malgré mon énervement et mes pieds endoloris, malgré la circulation presque ininterrompue des convois allemands, je dors d'une seule traite jusqu'au matin.

En ce dimanche, 11 juin, c'est la Fête-Dieu. Le temps s'annonce radieux, et sans la présence des Allemands et les bruits alarmants qui circulent, on se sentirait le cœur léger. Mais en allant à la messe solennelle du Très Saint-Sacrement, je suis frappé de l'incessant va-et-vient des « Pol ». Dans l'une d'elles,

je crois apercevoir entre les faces glabres des policiers le visage tendu et anxieux d'un civil...

A l'église Sainte-Christine, je chante de tout mon cœur le *Lauda Sion*. Pendant ce temps, un membre de la Gestapo et un milicien se présentent à Saint-Odilon, demandant le frère Gérard. Apprenant que je suis à l'église, ils veulent venir m'y chercher, car, disent-ils, ils ont besoin de renseignements pressants concernant le « Sacré-Cœur ». Le frère économe leur fait remarquer que je ne saurais tarder de rentrer et les invite à m'attendre devant la maison. Ils s'y résignent. Mais le milicien, voulant sans doute donner une preuve de son zèle à son compagnon, pénètre dans la maison, entre en coup de vent au réfectoire, interpelle le premier employé qu'il rencontre et lui fait subir un interrogatoire abracadabrant pour l'intimider sans doute et lui faire lâcher un mot imprudent qui amènerait ensuite des révélations sensationnelles. Malheureusement, — pour le milicien, bien entendu, — il est mal tombé. L'interpellé, riche de son expérience d'ancien meneur de grève antinazie au grand-duché du Luxembourg, ayant su très à propos disparaître une demi-heure avant son arrestation par la Gestapo, en 1942, traqué ensuite à travers la France, évadé d'un camp de concentration, où la police de Darnand l'avait interné pour usage de faux papiers, et maintenant camouflé en menuisier au pensionnat, l'interpellé, dis-je, ne sait et ne veut rien savoir en dehors de son bédane et de son rabot. Dépité, le Milicien s'en va rejoindre l'Allemand dans la rue.

A mon arrivée devant Saint-Odilon, le frère sous-directeur me fait signe que ces messieurs me demandent. Je me présente :

— Messieurs ?

— Vous êtes le frère Gérard ?

— Oui, monsieur.

— Voulez-vous venir avec nous jusqu'à la gare ? Notre capitaine a quelques questions à vous poser, concernant le pays et les alentours.

— Il me semble, monsieur, qu'il y a des gens plus qualifiés que moi pour lui fournir ces renseignements.

— Peut-être, mais c'est vous qu'on demande.

A la façon sournoise dont ces mots furent dits par le mili-

cien, j'eus l'intuition de ce qui m'attendait. M'approchant de lui, je lui tire la manche et, le fixant dans les yeux, je lui dis :

— Dites donc que vous êtes venus m'arrêter : ce serait plus français et je prendrais mes dispositions.

Il se dérobe en protestant :

— Oh ! non, il ne s'agit pas de cela, pas du tout.

— Puis-je, alors, déposer mon livre de messe ?

— Oui.

En me voyant rentrer, l'Allemand fait un quart de tour et, sans en avoir l'air, me surveille ; le Français, toujours zélé, braque dans ma direction ses yeux et sa mitraillette. C'était assez expressif. Rencontrant un employé, je lui souffle : « Dites aux Frères que je pars et je ne sais pas si je reviendrai. »

— Messieurs, me voilà !

Ayant sans doute remarqué à ma démarche que mes pieds me faisaient souffrir, l'Allemand demanda :

— Vous pouvez marcher ?

— Oui, monsieur.

Et encadré par la Milice et la Gestapo, me voilà parti, moi aussi, et pour quelle destination ?

A peine avions-nous fait une dizaine de pas que l'Allemand fait signe à une voiture « Pol » de stopper. Pendant que je m'installe au fond, le milicien grimace un large sourire aux occupants, me fourre sa mitraillette dans les jambes, puis se ravisant, la reprend et s'assoit à côté du chauffeur.

Alors, en beaucoup moins de temps qu'il n'en faudra à l'auto pour faire le trajet Saint-Odilon-Terminus, une foule d'idées se presse entre mes tempes et martèle mon front. A l'inconscience des premiers instants, succède l'inquiétude, puis une vague frayeur.

Je savais la Gestapo en possession d'une lettre anonyme de dénonciation où figurait mon nom. Mais j'en connaissais le contenu : je n'y étais signalé que comme l'employeur irresponsable d'un aumônier luxembourgeois, expulsé de chez lui, et qui, avec M. Ramspacher, receveur des postes à Saint-Flour, avait osé douter de la saine raison d'Hitler et de la victoire des Allemands. Est-ce pour avoir fait mettre en lieu sûr ce bon curé de Pétange qu'on m'arrête maintenant ? Dans ce cas, qu'on me laisse

seulement la possibilité de me défendre et je me tirerai d'affaire. Mais voilà : ma conscience me « reproche » des crimes bien plus graves à l'égard du Grand Reich. Sans doute, je n'ai jamais fait partie d'aucune organisation de résistance, mais j'ai conseillé à nombre de jeunes gens d'éviter le mirage trompeur de la relève ; à certains d'entre eux j'ai fourni des papiers d'identité, où date et lieu de naissance coïncidaient mal avec le jour et l'endroit de leur apparition en ce monde, mais qui les rajeunissaient suffisamment pour les préserver. Je les avais fait gratifier de toutes sortes de maladies pour pouvoir faire la nique au S. T. O. Dans les portefeuilles, il avait fallu glisser à côté de la carte d'identité dûment timbrée, toute la gamme des cartes indispensables pour vivre en ces temps malheureux : carte de travail, carte d'alimentation, cartes de textiles et de... tabac.

Si encore c'était tout... Mais depuis trois ans, les différents services du pensionnat camouflent des réfractaires au « volontariat », des permissionnaires rentrant de Berlin et qui s'étaient mis d'eux-mêmes... en congé illimité. Il y avait aussi, au « Sacré-Cœur », quatre Luxembourgeois en rupture de ban avec l'Allemagne : deux déserteurs des armées de Crimée et de Grèce ; puis un meneur de grève antiallemand, un ravitailleur du maquis, échappés tous deux par une fuite précipitée au poteau d'exécution.

J'avais certes raison d'être inquiet. Aux yeux des Allemands, il y avait dans mon cas cent raison pour une d'être pendu... s'ils avaient connu tous mes crimes. Mais peut-être n'en savent-ils rien, me disais-je... peut-être ne suis-je qu'un otage... peut-être suis-je arrêté par erreur... ou pour un motif sans gravité. Et peut-être aussi veut-on seulement me demander des renseignements. Dans ce flux et reflux d'idées contradictoires qui m'envahissent et s'entrechoquent avec des alternatives rapides d'espoir et d'appréhension, jaillit soudain cette résolution informe, mais de laquelle je ne me départirai pas : « A tout chef d'accusation, je ne répondrai ni oui ni non. Je dirai : « Des preuves, messieurs ? »

L'auto s'arrête devant l'hôtel Terminus. Tout le monde descend, mais comme si subitement j'étais devenu un objet de réprobation, dont l'haleine seule serait mortelle, tous les occupants de l'automobile, y compris mes acolytes, s'écartent hâti-

vement. Alors, de l'intérieur, une voix teutonne me hèle : « Par ici, monsieur ». J'entre, et un Allemand m'introduit dans un petit bureau à droite de l'entrée. Là, un autre Allemand, officier supérieur de la Gestapo, occupé à consulter des fiches, se tourne vers moi, et tout ahuri de se trouver en face d'un « curé », me regarde bouche bée pendant un long moment. Puis, songeant peut-être que ma soutane n'était que le déguisement d'un personnage dangereux, il m'adresse enfin la parole.

— Votre nom ?

— Frère Gérard.

A l'énoncé de ce nom, sous lequel on m'avait demandé et arrêté à Saint-Odilon, il retrouve tout son aplomb.

— Ah ! Guérard, Guérard ! s'exclame-t-il avec un visible contentement qui semble dire : « On ne s'est pas trompé. C'est lui. La prise est bonne. »

Celui qui m'a introduit dans le bureau me fouille alors et vide sur la table le contenu de mes poches : un portefeuille avec quelques milliers de francs, un porte-monnaie, un petit livre de piété, mon chapelet. Il me laisse en tout un mouchoir, la moitié d'un peigne et... un cure-dent. Cela fait, il me prend par le bras, me fait traverser le hall d'entrée et m'assigne comme prison la petite salle à manger, où se trouvaient déjà une vingtaine de prisonniers. Ils étaient assis sur deux rangs, face au mur. Je reconnais : MM. Delair, Raynal, Baudart, Pierre Mallet, Pons, Pascal, Roux, Amarger, Hermet, Roche...

Je ne puis narrer en détail toutes ces arrestations.

Que les survivants me pardonnent cependant de consacrer dans ce recueil d'inoubliables souvenirs communs, une page émue à dire l'adieu des victimes sanfloraines de Soubizergues, à leurs proches et à leur liberté, en attendant de pouvoir dire ce que fut leur adieu suprême à la vie.

*
* *

Depuis quelques jours déjà, M. Raynal avait eu maille à partir avec les Allemands. Une première fois, ils étaient venus chez lui faire leur plein d'essence puis, subitement, ils avaient paru ne plus comprendre le français quand M. Raynal leur avait présenté la facture. Celui-ci était monté alors au « Sacré-Cœur »

et avait obtenu du lieutenant Gross de belles paroles et de vagues promesses de dédommagement. Décidément, la « correction » allemande était en baisse. Trouvant ensuite que le carburant ainsi payé n'était pas trop cher, ils revinrent, espérant se faire servir encore « à l'œil ». Mais M. Raynal refusa obstinément d'ouvrir son dépôt et prit à témoin de leurs injustes exigences les passants de la rue. C'en était trop. Le chef du groupe eut un mauvais regard et lui dit : « Ça vous coûtera cher. » M. Raynal avait osé leur dire ce qu'ils étaient ; il allait le payer de sa vie.

Le dimanche 11 juin, vers 9 heures du matin, une trentaine d'Allemands encerclent de tous côtés la maison de M. Raynal. Ce dernier se trouvait alors chez son voisin, le pharmacien Boyer. Averti par sa fille Geneviève, il veut emprunter le Pont-Neuf pour s'esquiver. Mais le Pont-Neuf est occupé par trois Allemands dont l'un l'interpelle :

— C'est vous, M. Raynal ?

— Oui.

— Nous avons des renseignements à vous demander. Suivez-nous.

On l'emmène chez lui, on le fouille, on perquisitionne dans toute sa maison, à la recherche d'armes. N'en trouvant pas, ils concluent : « Puisqu'il n'y a pas d'armes chez vous, suivez-nous. Vous serez interrogé et dans une heure vous serez libre.

En partant pour l'hôtel Terminus, M. Raynal dit à sa femme :

— Comme il n'y pas d'armes dans la maison, je reviendrai.

Hélas ! ce n'est pas lui qui est revenu. Ce sont les Allemands qui, sous prétexte d'une deuxième perquisition, sont retournés chez lui se dédommager en outils et en bijoux d'avoir été traités de voleurs.

Les familles Raynal et Baudart habitent le même pâté de maisons au Faubourg. Leurs demeures furent cernées en même temps. Mitraillette au poing, les Allemands pénètrent chez M. Baudart. Ils sont arrogants, mais se comportent avec une prudence... excessive en ouvrant portes et armoires. On dirait qu'ils croient la maison pleine de terroristes et d'engins effrayants. Ils n'en trouvent pas. L'officier dit alors à M. Bau-

dart : « On vous arrête ! » M. Baudart embrasse alors les siens et, sans mot dire, va vers son cruel destin.

C'est vers 9 heures, dimanche matin, que la Gestapo s'en fut chez le docteur Mallet. Elle savait d'ailleurs qu'il n'y était pas. Aussi sur la réponse de Mme Mallet qu'il se trouvait en traitement à Clermont, ils exigèrent aussitôt comme otage Pierrot Mallet, fils cadet de M. et Mme Mallet. Pierrot était encore au lit. On le fait lever, et sans lui donner le temps de déjeuner, les Allemands l'emmènent à l'hôtel Terminus, recommandant à Mme Mallet de lui préparer une valise pleine de linge. En prévision de quoi ? D'une déportation ? On sait, pour l'avoir constaté pendant quatre ans, qu'en pareille circonstance, de tels conseils d'humanité ne font pas partie de leur programme. N'était-ce pas plutôt pour fournir amplement un futur partage de dépouilles ? Des hommes comme les S.S., les agents de la Gestapo et autres tenants d'Hitler, se jugent d'après leurs antécédents.

Vers 3 heures de l'après-midi, les Allemands retournent à la maison Mallet. Sans leur laisser prendre la moindre disposition, ils envoient alors la mère et la sœur jumelle de Pierrot rejoindre le jeune Mallet à l'hôtel Terminus. Ils pillent le cabinet de travail et la salle d'attente du docteur, vident toutes les armoires et chargent sur leurs camions : mobilier, lingerie, conserves, vins vieux, tout ce qui leur tombe sous la main. Pendant quelque temps, on pourra voir des bohémiennes se pavaner dans les rues de Saint-Flour avec les toilettes de Mme Mallet et de Madeleine : cadeau d'Allemand.

Plusieurs employés de la S.N.C.F. manifestaient ouvertement leur aversion pour l'Allemagne. Les imprudents ! N'avaient-ils donc par remarqué le va-et-vient quotidien dans les salles de la gare d'un monsieur à l'air indifférent mais aux oreilles fort attentives. Habituellement il était en civil, mais d'aucuns l'ont reconnu maintes fois en uniforme d'officier allemand.

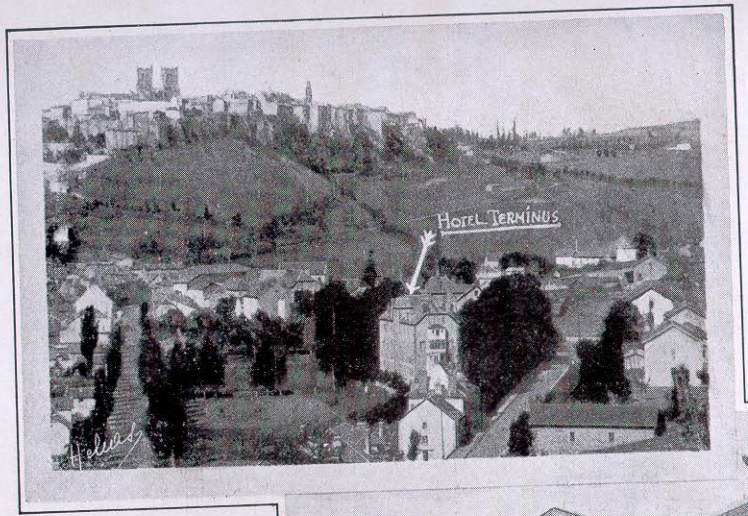
Brusquement, le 11 juin au matin, la Gestapo enferma dans un bureau tous les chefs et employés de la gare. Leurs pièces d'identité furent confrontées avec une liste qui portait même des noms d'anciens employés partis de Saint-Flour depuis dix et quinze ans. Vers 13 heures, les prisonniers sont relâchés avec interdiction formelle de revenir à la gare. Seul le chef de gare est prié de rester à son poste.

HOTEL TERMINUS

LIEU D'AGONIE

DE NOS

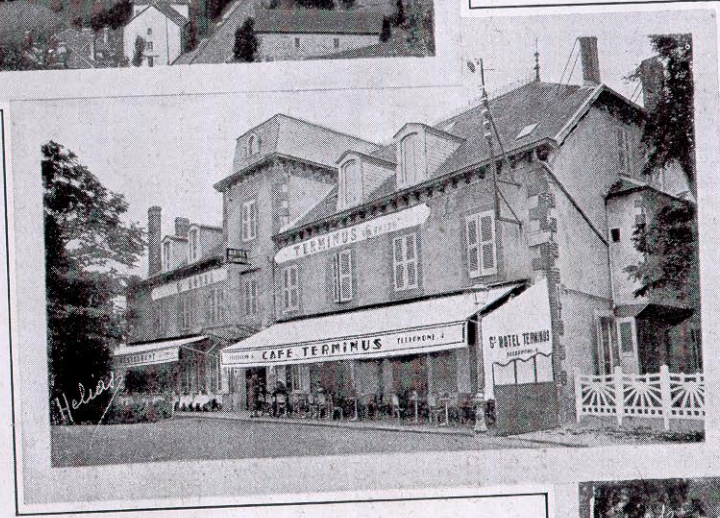
MARTYRS

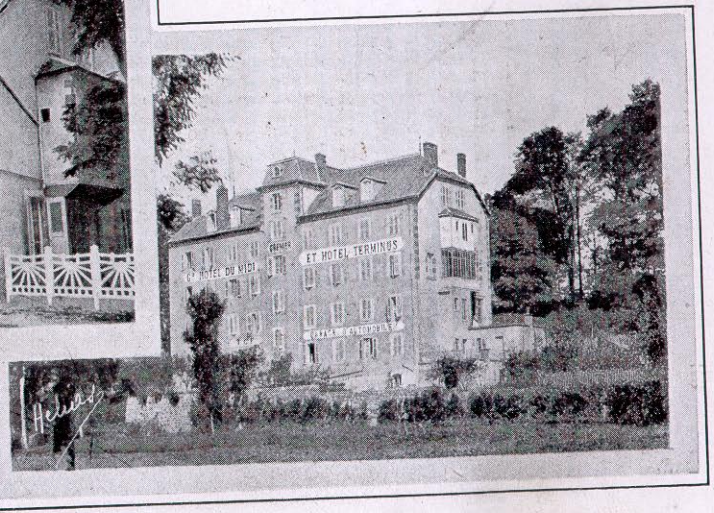


Saint-Flour

Ville

et Faubourg





Parmi les employés, deux sont emmenés à l'hôtel Terminus : MM. Pascal et Roux.

M. Pascal a été arrêté à son poste d'aiguillage, comme terroriste, naturellement. Les Allemands l'ont fouillé sur place, puis l'ont remis aux mains des miliciens qui s'en débarrassèrent en l'internant à l'hôtel Terminus. Avant de se rendre à son service, M. Pascal avait remarqué un mouvement insolite devant l'hôtel Terminus. Il avait dit à sa femme et à sa fille : « S'il y a quelque chose de nouveau, je viendrai vous le dire dans la matinée. » Hélas ! à 10 heures il était arrêté, et ce furent les employés de la gare qui vinrent avertir Mme Pascal de l'affreux « nouveau » qui venait d'arriver.

Faute de renseignements précis, je ne puis à mon grand regret donner des détails sur l'arrestation de M. Roux. Il fut pris à son travail et c'est seulement par la rumeur publique que Mme Roux apprit la détention de son mari à l'hôtel Terminus. La pauvre femme n'en pouvait croire ses oreilles, ne lui connaissant aucun motif d'inculpation. Et lorsque, plusieurs jours après, le sergent Müller lui annonça la mort de son mari en ces termes : « Vous devez comprendre... Que voulez-vous, c'est la guerre », eh bien, non, la pauvre veuve ne parvint pas à comprendre...

Il y avait quelques mois à peine que M. Pons venait d'être rapatrié d'Allemagne, et il semble bien que son arrestation soit due à une confusion de personnes, M. Pons comptant parmi ses cousins des résistants ayant même prénom que lui. Cela ne diminue en rien la responsabilité du milicien qui, le 11 au matin, se présenta avec cinq Allemands pour l'arrêter. M. Pons, fort de son innocence, sort son portefeuille et en tire ses papiers de prisonnier récemment rapatrié. D'un geste brusque le milicien le lui ferme, et d'un ton sec : « Votre carte d'identité ? » Il y jette un regard rapide et ne veut plus rien entendre. En compagnie des Allemands, il pénètre ensuite dans les appartements de M. et Mme Pons. Chose étrange : ni lui, ni les Allemands ne touchent à rien. M. Pons embrasse sa femme et lui dit : « Ne te fais pas de mauvais sang. » Celle-ci, avec toute l'éloquence de son cœur, essaye alors de convaincre le gradé allemand de l'innocence de son mari. Mais le milicien ricane : « Parlez toujours, il ne comprend pas un mot de français. »

Et M. Pons est emmené, à pied d'abord, puis vers 11 heures une « Pol » le dépose à l'hôtel Terminus.

Le milicien en repart aussitôt avec le gradé allemand. C'est au frère Gérard qu'ils en veulent maintenant. Quand je me présente à eux, j'entends l'Allemand dire au milicien en un français un peu lent mais correct : « Voilà deux ans que je n'ai plus revu ma famille. » Une heure avant, il ne comprenait pas un mot de français...

A mon arrivée à l'hôtel Terminus, il y avait encore parmi les prisonniers faits à Saint-Flour même, un israélite, voyageur de commerce. Il occupait une chambre à l'hôtel Terminus quand vinrent les Allemands. On le fit tout simplement descendre d'un étage.

Je devais faire dans les circonstances tragiques que je raconterai bientôt la connaissance d'un de ses coreligionnaires, M. Leber. Celui-ci avait cru mettre sa famille à l'abri de tout danger en quittant Paris pour Saint-Flour. Sa femme étant tombée gravement malade, M. Leber vint au « Sacré-Cœur » demander l'autorisation de la conduire à Aurillac. Müller avait paru hésiter. Il avait flairé une proie, mais en cette occasion il se contenta de relever le nom de M. Leber sur le registre des suspects. Or le dimanche 11 juin, la Gestapo perquisitionne chez Mme Boyer. Une « Pol » barre la rue des Lacs. Tous les passants doivent exhiber leurs papiers. Ceux de M. Leber sont en règle. Cependant on le retient. Comme par hasard on lui fait subir une visite médicale. Et c'est un arrêt de mort que prononce le major allemand en s'exclamant brutalement : « Circoncis ».

Parmi les autres prisonniers, je devais faire plus tard la connaissance de MM. Florquin et Morlé. Ces deux derniers avaient eu le malheur de se trouver avec deux Arabes sur la même route que la colonne allemande se rendant à Saint-Flour. Les deux Arabes seront fusillés. Florquin sera relâché au 92, Morlé partira pour l'Allemagne. Il y avait aussi le jeune Laporte, originaire des Ternes, et qui fut capturé se rendant au maquis.

Plusieurs autres détenus étaient encore là, mais je n'eus pas le temps de faire leur connaissance. C'étaient des hommes du maquis ramassés au hasard des rencontres entre Allemands et Résistants. Ils avaient dû séjourner longtemps dans les bois : leurs vêtements étaient sales, leur barbe longue de plusieurs

semaines. Dans la matinée du lundi, on vint les appeler ; et avec le voyageur de commerce israélite on les fit sortir. On leur adjoignit un homme et une femme qui avaient passé au moins une nuit à genoux, les mains liées derrière le dos, dans le salon de l'hôtel. Que sont-ils devenus ?

De la femme en question, personne, absolument personne ne sait rien de son identité ni de son sort.

Quant aux maquisards, quatre d'entre eux ont travaillé, dit-on, à la cuisine roulante de la Gestapo dans la journée du lundi et du mardi. Après : mystère.

Deux autres jeunes maquisards et deux israélites ont été probablement fusillés le jour même, dans la côte du Pignou, par la colonne qui se rendait à Murat.

*
* *

Midi n'a pas encore sonné que d'autres prisonniers sont jetés dans la salle : MM. Jules Vert, maire de Saint-Flour, Feuillet, F. Vert, Buche, Rassemusse et quelques inconnus.

M. Buche fut appréhendé le 11 juin, vers onze heures. Les Allemands lui demandent d'abord de l'essence. On ne peut pas donner ce qu'on n'a pas : les citernes de M. Buche étaient on ne peut plus vides : « Dans ce cas, suivez-nous, lui dirent-ils alors, vous vous expliquerez avec notre capitaine. »

La conscience tranquille, M. Buche part sans trop d'inquiétude. A sa jeune femme, il dit : « Ne te désespère pas. Je suis innocent. Je vais m'expliquer et revenir. »

Mme Buche était au désespoir. Ces Messieurs, apitoyés et galants, lui prodiguèrent leurs encouragements et lui promirent le prompt retour de son mari : promesse d'Allemand.

Le 14 juin au matin, son mari ne fera que passer devant sa maison pour aller... à Soubizergues. Il y repassera dans la soirée du 24 octobre... pour la dernière fois

*
* *

Dimanche matin, à dix heures, les Allemands se présentent à l'Hôtel Teissèdre pour arrêter M. Rassemusse qui y était en pension. Ce dernier, après avoir assisté à la messe, était en visite

chez sa sœur, rue des Lacs, lorsqu'on le prévint que les Allemands le demandaient. Il quitte alors sa sœur en lui donnant rendez-vous pour quatorze heures.

A son arrivée à l'Hôtel, les Allemands relâchent aussitôt le propriétaire qu'ils gardaient comme otage. M. Rassemusse est déclaré immédiatement en état d'arrestation sous l'inculpation de faire partie de la Résistance. Son activité de chef de parachutage avait-elle été l'objet d'une dénonciation anonyme ou bien était-il arrêté comme le grand nombre d'entre nous, sur un simple soupçon ? On ne le saura peut-être jamais. Les Allemands l'autorisent à dîner et ne voient pas d'inconvénients qu'il prenne avec lui une valise avec du linge. A Mme Teissèdre, que les incidents de la matinée avaient émue, il dit en prenant congé : « Ne vous mettez pas en peine. Je reviendrai. »

*
* *

Vers trois heures de l'après-midi, c'est avec stupeur que nous voyons entrer Mme Mallet et sa fille Madeleine. Elles sont bientôt rejointes par Mme Pegheaire, puis par Mme Boyer.

La salle est pleine. Mais la liste des gens à « ramasser » ne semble pas épuisée, car pour pouvoir nous adjoindre d'autres prisonniers, on nous fait passer au milieu d'un déploiement de forces quelque peu ridicule, de la petite à la grande salle à manger. Là, nous serons séparés : les hommes occupent le côté gare, les femmes et les juifs, le côté jardin. Les fenêtres donnant sur la cour de la gare avaient été barricadées avec le mobilier de la salle.

Le lundi soir, deux nouvelles fournées nous arrivent.

Ce sont d'abord MM. Crapoulet, Badoc, Bergeret, Trouillard et Chalvignac qu'on jette brutalement dans la salle. Les trois premiers, agents de la police judiciaire de Clermont, se trouvaient en mission d'enquête à Saint-Flour et prenaient leurs repas au café Loussert. Ils avaient déjà été arrêtés par les Allemands, mais avaient été promptement relâchés. Au café Loussert, ils étaient souvent rejoints par M. Trouillard, contrôleur des métaux non ferreux, et M. Chalvignac, employé à la S. N. C. F. De quoi s'entretenaient les cinq amis ? On prétend qu'ils voulaient entraîner les occupants du « Poste » au maquis. Hélas ! au

lieu de mener les Allemands dans les bois, ce sont les Allemands qui vont les mener à la mort...

La veille de leur arrestation, se sentant vaguement menacés, les trois agents de police avaient quitté Saint-Flour. Se riant ensuite de leur peur, ils y revinrent le lendemain et à six heures se trouvèrent au rendez-vous habituel avec MM. Trouillard et Chalvignac. C'est alors qu'une servante — on ignore pour quel motif — avertit de leur présence l'officier du « Poste », le dénommé Voigt. Celui-ci téléphone au « Sacré-Cœur ». Vers vingt heures, le café Loussert est cerné. Les Allemands y pénètrent, l'arme au poing.

« Haut les mains ! » Les cinq amis sont fouillés. M. Bergeret est ignoblement giflé parce qu'on trouve des balles de revolver dans ses poches. Il n'y avait pourtant là rien d'anormal, puisqu'il s'agissait d'un agent de police.

Encadrés par une patrouille, on les emmène tous les cinq. Devant Saint-Odilon, MM. Trouillard et Chalvignac prennent place dans la voiture du lieutenant. Les autres sont conduits à pied, mains levées, depuis Loussert jusqu'au « Sacré-Cœur ». Là, rapide interrogatoire. Le lieutenant Gross leur affirme ne les avoir arrêtés que pour les mettre à l'abri du maquis. Comme suite logique à cette gracieuse et bienveillante mesure, il les fait fouiller une deuxième fois et s'approprie entre autres objets le superbe stylo et la serviette de cuir de M. Crapoulet. Ensuite il les fait jeter dans la cave à charbon. De là ils partiront, dimanche matin, pour la prison municipale, et lundi soir ils viendront nous rejoindre au Terminus. Sauf Crapoulet qu'on veut garder pour la Cour martiale à dessein d'éclaircir son histoire, tous les autres termineront leur douloureux calvaire à Soubizergues.

*
* *

Tard dans la nuit de lundi, arrive la « fournée » de Murat. Ils sont douze : Mmes Espalieu et Saunières ; MM. Peschaud, maire ; Rabbe, hôtelier ; Meyniel Robert, Cheyrouse, Meyniel Louis, Delqué, de Paris, et des étrangers de passage à Murat.

Ils venaient de vivre une journée affreuse.

Les événements de Murat et de Saint-Flour ne sont que deux actes d'un même drame.

Le 12 juin, dans la nuit, Milice et Gestapo de l'Hôtel Terminus rentrent de Murat avec vingt-deux morts, et la rage au cœur...

Le 14 juin à l'aube, leur vengeance commence à Saint-Flour...

Murat et Saint-Flour, les journées de juin 1944 ont fait de vous deux sœurs d'armes pareillement douloureuses, pareillement héroïques.

Aussi, dans cette page d'histoire sanfloraine qui s'intitule : « Soubizergues, terre de sang », il convient de consacrer quelques mots à Murat, où fut tué Gessler... à Murat dont deux citoyens furent tués chez nous.

CHAPITRE II

Murat, où fut tué Gessler

En ce matin du 12 juin, Murat s'éveille dans un clair soleil.

Une grande animation règne sur la place du Balat. Des voyageurs venus de partout s'enquièrent du moyen de gagner Aurillac : la voie ferrée a été coupée, et la route nationale est obstruée presque entière par le maquis. Les autorités locales s'efforcent de leur procurer soit un gîte pour se reposer, soit quelque véhicule de fortune pour continuer leur voyage.

Autour de quelques camions, divers éléments de la Résistance s'affairent pour mettre en lieu sûr les dépouilles du Groupement de Jeunesse 40 : pneumatiques, essence, effets d'habillement, etc...

Sur les visages des Muratais se lit comme une attente anxieuse d'événements redoutables.

C'est que l'avant-veille, samedi, 10 juin, est arrivée la nouvelle inquiétante de l'attaque du Mont-Mouchet. Mais toutes les communications étant coupées, aucun renseignement précis n'est parvenu jusqu'à ce jour. Aussi les bruits les plus alarmants circulent. Chacun sent qu'une grave menace pèse sur la ville. Celle-ci, en effet, se trouvant dans une région accidentée particulièrement propice aux agissements du maquis, a déjà été le théâtre d'actes de guerre d'une gravité exceptionnelle.

Vous savez comment, le 22 mai, en deux rencontres diffé-

rentes, les Résistants ont infligé aux Allemands dix morts et cinq blessés graves. On ne connaissait que trop le comportement de nos « protecteurs » en pareilles circonstances : à défaut des « terroristes », ce seront, à n'en pas douter, les habitants des plus proches localités qui feront tous les frais de la vengeance nazie.

Cependant, les jours passent... En dépit de plusieurs alertes qui provoquent l'impressionnant exode des gens prudents, les jours passent sans que Murat subisse les sanctions redoutées.

Mais voici que dans la nuit du 1er au 2 juin, la ville est réveillée par des tirs de mitraillettes. Autos et motos sillonnent Murat en tous sens. Les rues sont gardées. Des patrouilles circulent. Et chacun éprouve un moment de légitime émoi : l'heure des représailles aurait-elle sonné ? Mais non. Ce n'est que le maquis qui vient au dépôt d'essence faire une ponction de douze cents litres. Trois heures après, il repart en bon ordre, emmenant dans ses voitures les trente gendarmes affectés à la garde du précieux carburant.

Les jours suivants, c'est la mobilisation par la Résistance de toutes les voitures utilisables, et enfin dans la nuit du 4 au 5, le départ des hommes, qui, très nombreux, gendarmes en tête, rejoignent le Mont-Mouchet.

Ces divers événements, qui bousculent « l'ordre allemand », tout en exaltant le patriotisme français, n'avaient pas été, comme je l'ai dit, sans faire naître dans les esprits de terribles appréhensions. Et voici que les incendies de Ruines et de Clavières jettent des lueurs de mauvais augure sur le plus proche avenir de la ville. Il n'y a plus de doute : la catastrophe approche à pas de géant, puisque la Kommandantur d'Aurillac vient d'appeler au téléphone le maire de Murat, M. le docteur Peschaud.

« Allô ! Y a-t-il du maquis à Murat ? Y a-t-il du maquis aux environs ? Voulez-vous, pour assurer l'ordre, un détachement de la Milice ou de la gendarmerie allemande ? Ainsi parlait l'officier allemand Schlæcher. A quoi le maire répondit : « Il n'y a pas de maquis à Murat ni aux environs ». Quant à l'offre de Miliciens ou d'Allemands : « Non, merci ! La police municipale suffit à assurer l'ordre public. »

Le lendemain, après la mort de Gessler, M. Peschaud aura raison de penser qu'il pourrait payer de sa vie sa conversation téléphonique de la veille...

Car justement, ce matin-là, le maquis est revenu à Murat. Il a posté des sentinelles aux approches de la ville et une surprise lui semble impossible.

Or, une colonne allemande venant de Saint-Flour est en route pour Murat. Elle vient de faire une courte halte au sommet de la côte du Pignou : le temps de fusiller deux jeunes gens et deux Israélites qu'elle avait amenés avec elle et dont elle abandonne les cadavres dans le bois à droite de la voie. Ces quatre malheureux ne seraient-ils pas du groupe des internés de l'Hôtel Terminus que les Allemands ont fait sortir de la salle-prison le matin même ? C'est fort probable. Mais comment le savoir exactement ? Quand on découvrit leurs corps, ils n'avaient plus sur eux aucune pièce d'identité.

La colonne allemande s'approche de Murat. Peu avant neuf heures, on la signale à un kilomètre environ. Juste le temps de garer les voitures du maquis, d'en effacer les insignes, de fermer les volets du magasin où ont été transportées les richesses du Groupement 40. Et déjà, dans une manœuvre de style, la colonne ennemie s'immobilise sur la place de l'Hôtel de Ville. En tête, la voiture beige du commandant, puis les voitures aux teintes ondulées de la Gestapo et marquées des sinistres initiales « Pol », enfin quelques camions de Miliciens.

Presque aussitôt, la ville est en état de siège. Des détachements motorisés gagnent dans une assourdissante pétarade toutes les sorties.

Chacun se hâte vers sa demeure. La Gestapo va opérer.

Une de ses voitures s'engage sur la route de Chalinargues. Elle ouvre le feu sur des jeunes gens qui, à sa vue, cherchaient à gagner la montagne par le chemin de l'ancien cimetière. Deux sont gravement atteints, et l'un d'eux, Porte Antoine, qui revient sur ses pas, s'affaisse dans un pré où il tentait de se cacher.

Une deuxième voiture s'engage alors aux Quatre-Rues, dans le chemin de l'ancien cimetière, et malgré la rampe très raide, parvient jusqu'aux dernières maisons. Deux gradés allemands en descendent et se dirigent vers le point où Porte était tombé. Ils l'achèvent d'un coup de revolver. Leur crime commis, admirant malgré tout l'héroïque abnégation des jeunes patriotes français, ils se figent un instant au garde-à-vous et font le salut militaire devant le cadavre de leur victime. Malgré de longues

recherches, ils ne retrouvent pas le deuxième blessé, Antoine Bergaud. Celui-ci s'était réfugié dans une maison voisine, où, le lendemain, il succombera à ses blessures.

A l'Hôtel de Ville, le maire est à son poste. Il pense qu'il faudra jouer serré : tant d'imprudences ont été commises ! Soudain, un lourd bruit de bottes ébranle l'escalier : M. Peschaud dispose quelques dossiers sur sa table de travail pour se donner une contenance. Aussitôt font irruption dans la salle de mairie quelques vociférateurs nazis qui appuient leurs rauques hurlements de leurs mitraillettes menaçantes. Brusquement, les soldats se figent au garde-à-vous : voici un personnage important. Trapu, revêtu d'une sorte de toile de tente bizarre qui lui donne un air de fauve, les jumelles au cou, la large casquette légèrement sur l'oreille, les cheveux blonds tirant sur le roux, l'œil bleu ayant le froid de l'acier et, naturellement, le verbe haut, voici Gessler, ami intime d'Himmler, dit-on, et chef de la Gestapo pour la zone Sud. Il installe son bureau d'opération au rez-de-chaussée de la mairie et garde à sa disposition le maire, le secrétaire de mairie et le distributeur des tickets d'alimentation que sa malchance avait amené à la mairie ce matin.

Devant leur chef, les agents de la Gestapo disposent sur la table de volumineux dossiers et un gros paquet de larges fiches. Gessler les examine, puis s'adressant au docteur Peschaud :

— Dites donc, Monsieur le Maire, ça ne vous fait rien, ces innombrables affiches du maquis apposées sur les murs de la ville ?

— Quoi que cela me fasse, je suis désarmé. Plus j'en fais enlever, plus il y en a.

— Oui ? Eh bien ! vous n'avez rien « foutu », mon ami. Je vais vous faire fusiller ou vous faire mettre en « tôle ».

Un Français n'aurait pas autrement choisi ses expressions. Evidemment, Gessler connaissait notre langue parlée.

Le dialogue continue :

— Espalieu ? Où habite-t-il ?

— Rue du Bon-Secours. A deux pas d'ici.

C'est le pharmacien de la ville. Mais il est parti pour le Mont-Mouchet. A son défaut, les Allemands se saisissent de sa femme, l'amènent à la mairie et dévalisent la pharmacie. Hélas ! Mme Espalieu sera déportée en Allemagne.

— Saunière ? Où habite Saunière ?

Celui-là aussi fait bravement le coup de feu dans la Margeride : sa maison sera livrée aux flammes et sa femme partagera le triste sort de Mme Espalieu.

— Bapt ? Delpirou ?

Mais les policiers déchaînés ne trouvent pas Bapt, instituteur, commandant une compagnie du maquis, ni Delpirou, chef de la Résistance murataise, parti avec sa famille.

Et les policiers ne trouvent pas davantage Sauret, ni Faubladier. La fiche de ce dernier l'appelle Fouladier, ce qui permet au maire et à ses collaborateurs d'affirmer que personne de ce nom n'existait à Murat.

Hélas ! Les « rafleurs » ne reviennent pas toujours bredouilles.

Ils se sont emparés de MM. Peschaud, hôtelier, et Cheyrouse, buraliste, deux infortunés marqués pour la fosse commune de Soubizergues ; du docteur Rabbe, cueilli dans le chemin du vieux cimetière ; de M. Trapenat, le cordonnier boiteux, que son infirmité aura sans doute sauvé... d'autres encore, pris à tout hasard, notamment plusieurs étrangers de passage à Murat.

A midi, les arrestations sont achevées. L'heure du dîner amène une sensible détente.

Vers quinze heures, mis en confiance par le calme qui ne cesse de régner, les officiers relèvent les postes et groupent le gros de leurs effectifs sur la place de l'Hôtel de Ville. Quelques hommes de corvée chargent sur les camionnettes le butin fait chez Espalieu, Gondon, ailleurs encore. Le plus grand nombre des Allemands s'adonnent à une tumultueuse partie de ballon. Les miliciens, eux non plus, ne restent pas inactifs. Pendant que leur état-major dépouille un sac de lettres qu'un jeune homme, faute de train, emportait de Vic vers Clermont, ils incendient deux bâtiments de la « Sécherie », occupés par la famille Saunière, et s'apprêtent à faire subir le même sort à la gendarmerie, préalablement pillée, lorsque, vengeresse et tragique, la fusillade éclate...

Le maquis de Saint-Genest, près Condat, averti de la présence des Allemands à Murat, avait envoyé soixante-quinze hommes, originaires de l'Allier et plus spécialement de Mont-

luçon. Ceux-ci avaient réussi à s'infiltrer dans les rues tortueuses de la ville. A cinq heures, le signal du combat est donné. Au premier coup de feu, le planton de l'Hôtel de Ville tombe.

Gessler, qui venait de libérer Bruel et X..., hurle alors :

— Alarm ! Alarm !

Du fond du couloir, il se précipite revolver au poing vers la sortie. Avant qu'il en eût franchi le seuil, une balle l'atteint. Mais, emporté par son élan, il fait encore quelques pas, puis tournoie et s'abat sur le dos, raide mort.

Dès les premiers coups de feu, les Allemands se réfugient dans les immeubles aux abords de l'Hôtel de Ville. Les miliciens reçoivent l'ordre de les y rejoindre. Mais plusieurs d'entre eux se précipitent dans le café tenu par M. Blanc. Ils pillent l'établissement, assomment le propriétaire et le dévalisent, sous prétexte que dans la matinée il avait dit Murat et ses environs libres de « terroristes ».

Pendant près de trois heures, la fusillade fait rage.

Une camionnette allemande, chargée de munitions et d'essence explose à proximité du Monument aux Morts. Les vitres de la place de l'Hôtel de Ville volent en éclats et de l'essence est projetée sur un gendarme allemand. Véritable torche vivante, il se roule sur le sol, s'efforçant vainement d'éteindre cette flamme effroyable. Son agonie se prolonge, terrible, sans qu'aucun secours lui soit apporté, tant la fusillade qui balaie la place est violente.

A travers les fenêtres de l'hôtel de ville, les balles sifflent aux oreilles de ceux qui s'y trouvent, moins redoutables cependant aux prisonniers et aux otages que les représailles dont on sent monter l'horrible certitude.

On vient de réunir tous les prisonniers dans une salle de classe au collège des filles. On leur adjoint MM. Peschaud, maire, Meyniel Robert, Meyniel Louis, Brunet...

Dans la même salle gît, baignant dans son sang, l'oberleutnant de la feldgendarmerie d'Aurillac, gravement blessé au bas-ventre. Auprès de lui et de quelques blessés moins atteints, s'affaire le docteur Rabbe. L'oberleutnant est une sorte de géant poméranien, roux, de physionomie rusée, l'œil bleu, d'une incroyable férocité. Par moments, avec une énergie farouche,

il se met debout et branlant, son revolver à quelques centimètres du visage des prisonniers, il se dirige en chancelant vers les fenêtres qui donnent sur la place, hurlant les ordres de bataille.

Depuis quelque temps, un avion allemand, demandé sans doute par sans-fil, survole la ville à basse altitude, vraisemblablement pour apprécier l'importance des forces du maquis en vue d'un envoi de renforts.

Vers 8 heures, en effet, une colonne de secours approche. Elle allait entrer en ville quand une estafette motorisée réussit à sortir de Murat et arrête les arrivants. Quelle aubaine pour le maquis si elle était entrée ! Par malheur, elle se déploie pour contourner la ville et prendre les F.F.I. à revers. Ce mouvement n'échappe pas à ces derniers qui battent alors en retraite. Soixante-quinze ils étaient venus, soixante-quinze ils repartent, sans avoir subi une égratignure.

Il n'en est pas de même de leurs ennemis.

Sur la place du monument aux morts, dans la partie haute de l'avenue de la République, devant Espalieu et devant la mairie, gisent pêle-mêle des morts et des blessés.

Rassurés par le silence qui suit le départ du maquis, les blessés se soulèvent et appellent au secours. On les charge sur des camionnettes.

Parmi les plus gravement touchés, se trouve le capitaine de la milice. Le soir, à l'hôtel Terminus, il voudra ôter son baudrier. Son ventre labouré laisse alors échapper ses entrailles et le milicien s'effondre : il mourra dans le courant de la semaine.

Les Allemands transportent dans la salle d'école le pauvre gendarme brûlé vif dont les chairs tombent en lambeaux et qui rend presque aussitôt le dernier soupir.

On relève ensuite les morts.

Les miliciens en dénombrent neuf pour leur compte.

Les Allemands ramassent treize des leurs, sans compter certain officier, qui, surpris en pleine rue par la fusillade, s'était déjà ramassé, après avoir fait vaillamment le mort pendant trois heures.

Les prisonniers se demandent ce qu'ils vont devenir, quand une voix gutturale leur crie : « Raus ! » (Sortez !). On leur fait

traverser la cour de l'école, puis au pas gymnastique on les dirige vers la sortie de la ville. Les miliciens qui les escortent sont gens prudents. Redoutant une nouvelle surprise, ils trottent à leur manière, toujours à couvert des balles, derrière le bouclier vivant des prisonniers.

A la sortie de la ville, on fait halte, on les aligne sur un rang. Les gardiens rechargent leurs mitraillettes.. « C'est l'heure de mourir... » pensent les malheureux.

Mais ce n'était qu'une atroce feinte. Peu après ils sont parqués dans un garage vide, face au mur et les mains levées. Derrière eux, ils entendent toujours l'affolant claquement des mitraillettes. Et cela dure des secondes... des minutes... des siècles...

En route ! On les charge sur des camionnettes sous la garde de miliciens qui se démènent comme une bande de furieux.

Les prisonniers jettent un dernier regard sur Murat où pèse maintenant un silence accablant. Et dans le crépuscule où dansent les lueurs d'incendie, leur adieu est tragique infiniment.

Les miliciens, eux, menacent la ville de leurs poings : s'ils reviennent, ils mettront tout à feu et à sang.

Le convoi démarre. Les ronflements des moteurs ne réussissent pas à couvrir l'atroce clameur qui menace les malheureux prisonniers : « Salauds ! C'est sur votre peau qu'on vengera la mort de notre chef ! »

Mais tous, miliciens et Allemands, ont peur d'un retour offensif du maquis, d'une nouvelle surprise sanglante. Leurs yeux sondent les buissons et leurs dents claquent : « Terroristes... terroristes... »

Cependant que flotte aux pieds de Notre-Dame des Oliviers, comme un encens douloureux, l'âcre fumée des incendies, et que se répercutent dans les orgues du rocher les coups sourds d'un mortier allemand, dans la nuit qui tombe, les lourdes voitures gravissent la côte du Pignou...

Peu avant minuit, prisonniers et bourreaux arriveront à l'hôtel Terminus...

CHAPITRE III

L'enfer du Terminus

Si vous demandez leurs impressions de captivité à ceux d'entre nous qui en sont revenus, ils vous diront tous avec un frisson dans la voix : « Le plus terrible, c'était l'hôtel Terminus. »

Pour ma part, les trois jours que j'y ai vécu feront époque dans mon existence, et dussé-je vivre cent ans, je n'oublierai jamais cet enfer de contrainte et de cauchemar, où le corps, l'esprit et le cœur étaient également mis à la torture par la plus injuste détention et par la cruauté de nos geôliers habiles à retourner le fer dans la plaie vive.

Maintenant encore, mes nuits sont hantées du souvenir affreux de ces heures tragiques. Que de fois il m'arrive de me réveiller en sursaut, en proie à une angoisse d'agonie, croyant entendre à nouveau les vociférations de haine, les cris de mort, les cliquetis intentionnels des armes dans nos dos, le bruit métallique et exaspérant d'une mitraillette s'abattant brutalement sur un visage... Je crois voir encore s'agiter autour de nous ces brutes, au rictus hideux et insolent, dont chaque parole fut un vomissement de haine et chaque geste un réflexe de cruauté. Tels étaient les miliciens, nos gardiens de l'hôtel Terminus. Saturés d'éther, de spiritueux et de champagne, ils partaient pour les tueries de Ruines, de Clavières, du Mont Mouchet...

Puis ils rentraient ivres de sang, exaspérés par les pertes qu'ils avaient subies. Pour vous donner une idée de l'abrutissement de ces hommes, voici deux faits authentiques :

Avisant une pauvre vieille qui franchissait péniblement le Pont-Neuf, un milicien de nos gardiens pousse du coude son compagnon : « Dis donc, depuis le temps qu'on n'a plus fait de carton... faudrait pas manquer l'occasion ! » Plaisanterie monstrueuse, mais « la bouche parlait de l'abondance du cœur ».

Au restaurant de l'hôtel Terminus, des miliciens jouent aux cartes. Ils se racontent leurs exploits. « Tu sais, dit l'un, je n'ai pas eu de chance hier. Celui que j'ai fait n'avait que deux cents balles sur lui. Le salaud !... » Ne pouvant crier notre indignation devant pareil cynisme, force nous est de nous taire.

Après la libération, j'ai accompagné des mamans éplorées à l'endroit présumé de la mort de leur gars. Elles avaient attendu son retour dans l'angoisse et les larmes. Aucun espoir n'étant plus permis, elles se traînent maintenant, vivante incarnation de la douleur, de tombe en tombe et de charnier en charnier, à la recherche de ce qui fut leur enfant bien-aimé, leur raison de vivre, l'orgueil et l'appui de leurs vieux jours...

Reconnaissent-elles ses restes — en quel état, mon Dieu ! — alors quels cris de désespoir, quel abîme de douleur ! Combien de ceux-là ont été lâchement « faits » par des miliciens déclarant froidement après coup : « Le salaud, il n'avait que deux cents francs sur lui. »

Les miliciens n'étaient pas les seuls Français qui nous terrorisaient, à l'hôtel Terminus. Il y avait aussi les Waffen S.S., recrutés parmi la pègre de notre pays, et qui, pour pouvoir travailler plus librement, avaient endossé l'uniforme allemand. Le capitaine Schmitt, l'officier chargé des arrestations de Saint-Flour, était un authentique Français du nom de Battissier.

C'étaient ces hommes-là qui nous accablaient de menaces et de brutalités, nous appelant « traîtres, vendus, etc... ». C'étaient eux qui se posaient en justiciers, en sauveurs de la France, en défenseurs de la civilisation !... Le dégoût qu'ils nous inspiraient était si profond que nous éprouvions un vrai soulagement de les voir remplacés, à l'heure de la relève des sentinelles, par

de véritables S.S. Ceux-là étaient aussi brutaux, du moins ils n'étaient pas Français.

Il est devenu terriblement banal de dire : « Pour vous faire une idée de telle chose, il faut l'avoir vécue. » Eh ! bien, j'en suis réduit à répéter ce lieu commun en ce qui concerne notre internement à l'hôtel Terminus. Je me sens incapable de traduire dans leur mortelle obsession l'amertume, l'angoisse, la lassitude, la frayeur, l'indignation, la désespérance, l'exaspération qui tourmentaient alternativement nos cœurs et nos esprits. Joignez-y les brimades de nos geôliers, le supplice de l'immobilité, le manque de sommeil et de nourriture, qui nous acheminaient peu à peu vers l'abrutissement. Ajoutez encore cette solidarité dans le malheur, cette mise en commun spontanée et unanime de toutes nos épreuves, la peine intime de chacun se trouvant avivée par celle des autres détenus. Face à nos bourreaux unissant leurs efforts pour nous torturer, nous faisions bloc ; et les injures, les brutalités qui pleuvaient sur l'un, nous atteignaient tous.

Et c'était d'un seul coup, que nous avions été plongés dans cette atmosphère atroce. Dès notre arrivée, elle nous avait écrasés sous sa chape de plomb ; elle nous empêchait de réagir contre les hallucinantes divagations d'un affreux cauchemar, que des moments d'accalmie lucide nous montraient comme une accablante réalité.

On nous jetait dans cette salle-prison avec une brutalité telle que plusieurs d'entre nous évitèrent de justesse une chute dangereuse. M. Chalvignac tourna plusieurs fois sur lui-même avant de venir s'abattre lourdement dans les rangées de chaises occupées par les prisonniers.

Nous étions brusquement arrachés à nos affections familiales, à notre milieu social, au train-train paisible d'une vie rangée et calme, précipités sans transition dans un antre de bandits, livrés aux pires appréhensions, et retranchés comme des malfaiteurs du reste de l'humanité. Et cela par qui ? Je le demande encore ? Par des repris de justice, des gens sans aveu, — dans l'ensemble, c'était ça les miliciens — devenus les complices d'une Gestapo spécialisée dans la torture.

Mais ces brutalités n'étaient qu'une préface.

L'air de la salle était surchauffé, empoisonné par les relents

de sueurs et rendu irrespirable par la fumée des cigarettes de nos gardiens. Cette atmosphère vous prenait tout de suite à la gorge, vous coupait la respiration et vous donnait la fièvre et la nausée.

On nous installait avec les ménagements que vous devinez sur une chaise de bois, face au mur, avec la consigne formelle de ne pas bouger et de ne souffler mot, sous peine d'être abattu comme une bête. Et pendant que nos geôliers fumaient cigarettes sur cigarettes, vidaient bouteilles sur bouteilles et gouaillaient grossièrement, nous étions là, en proie aux plus noires pensées, immobiles et silencieux, n'osant changer de position, croiser ou allonger les jambes, rechercher une position plus commode. Au moindre de nos mouvements, des cris furieux emplissaient la salle et le bruit sinistre des mitraillettes qu'on apprête au tir nous donnait le frisson. C'était là une de leurs jouissances, et, certes, ils ne s'en privèrent pas. Remarquez que ce n'étaient pas tant leurs stupides menaces qui nous faisaient frissonner : seulement à les voir gesticuler avec des armes chargées, s'en servir pour distribuer des coups et faire le simulacre de nous exécuter, alors qu'ils étaient dans un état d'ébriété tel que leurs jambes ne les portaient plus, avouez qu'on pouvait craindre le pire. Et c'est miracle, en effet, qu'il n'y ait pas eu d'accidents graves.

On avait apporté un seau devant servir d'urinoir aux détenus, hommes et femmes. Quelle gêne cela nous imposait, vous l'imaginez sans peine. Pour les grandes nécessités, il fallait lever la main et attendre que la sentinelle daignât nous autoriser à sortir. Alors, image touchante de la « Kollaboration », un Allemand et un milicien se chargeaient de nous convoyer vers un des W.-C. du premier étage ou du sous-sol. L'Allemand avançant le premier nous tenait le revolver sous le menton, pendant que le milicien nous suivait la mitraillette dans les reins. A certains détenus, M. J. Vert, par exemple, on passait les menottes pour plus de sûreté encore. Au W.-C. même, nous étions tenus en respect sous la menace constante d'une mitraillette. Lors de ma deuxième sortie, et devinant peut-être le ridicule de leurs procédés, le milicien me lâcha et l'Allemand n'exhiba pas son revolver.

Sur le palier de l'escalier, je croise un S.S. qui, m'aperce-

vant, voit rouge, se précipite sur moi et, me lançant un grand coup de poing dans le creux de l'estomac, me crache en pleine figure cette injure furieuse : « Schweinspriester ! » (cochon de curé).

Pendant que je me ressaisis, l'Allemand qui m'accompagne s'incline honteux et me salue quand je passe devant lui. C'était un soldat de la Wehrmacht et je dois à la vérité de dire que ceux-là ont été le plus souvent corrects envers nous. Mais la vérité aussi m'oblige à dire que les S.S. et plus encore les Waffen S.S. français ont été infects.

Je ne veux pas omettre un pénible détail. M. Pascal a souffert durement d'une rétention d'urine pendant notre séjour à l'hôtel Terminus. Dès lundi, le pauvre homme n'en pouvait plus. Il avait passé vingt-quatre heures sans uriner, malgré les plus douloureux essais. M. Leber, qui savait l'allemand, avait obtenu dans la soirée qu'un soldat de la Wehrmacht fit faire au malade une courte promenade dans la cour de la gare. M. Pascal en revint soulagé mais exténué quand même. Il en fut de même le lendemain, mardi. Le mercredi, ce devait être... Soubizergues.

Voici maintenant notre régime alimentaire du dimanche matin au mercredi matin : au total deux soupes. La première nous fut distribuée le lundi et la deuxième le mardi à midi. La table c'étaient nos genoux. Comme service de table, pour les cinquante convives : six assiettes et six cuillers. En guise de boisson, M. Leber nous servait de l'eau qu'il puisait dans un seau placé à cet effet dans un coin de la salle. Et c'est tout. Pourtant, la Croix-Rouge s'était empressée de venir à notre secours, et certes, son intention n'était pas de ravitailler Gestapo et Milice. C'est cependant ce qui arriva. Jusqu'à lundi midi, nos proches nous apportaient des vivres plusieurs fois chaque jour. Après, plus rien. La preuve est faite qu'à partir de ce moment S.S. et miliciens en rehaussèrent leur menu réglementaire. Le dimanche, vers 15 heures, le C. F. sous-directeur réussit à me remettre de main en main un peu de ravitaillement. N'ayant pas faim, je n'y touchai pas. La sentinelle allemande me cria en mauvais français : « Vous pouvez manger, monsieur ! » Je hasarde une bouchée, et la voix dure du milicien de tonitruer immédiatement : « Si quelqu'un bouge ou parle, je le descends ! » Cela coupa mon peu d'appétit et me fit passer

l'envie de partager avec mes voisins. Sur le soir, on distribua d'autres paquets et l'Allemand ricana méchamment : « Vous pouvez partager, mais n'en donnez pas au curé, il n'a pas partagé tout à l'heure. »

M. Buche avait trouvé dans son colis une assiette que l'affection intuitive de sa femme y avait glissée. Ne sachant où la mettre, il se servit de son veston comme garde-vaisselle. Imprévisible portée d'un geste aussi insignifiant : grâce à la présence des morceaux de cette assiette dans ses habits, le cadavre du pauvre M. Buche a pu être identifié.

Faut-il dire que nous n'avons fermé l'œil ni de nuit ni de jour. Aux sept prisonnières on avait accordé l'autorisation de se coucher à même le plancher pour passer la nuit, mais les hommes durent rester à l'étroit, sans possibilité de s'étirer ou d'allonger simplement les jambes. Aussi quelques détenus essayèrent-ils en vain de chercher dans le sommeil un oubli passager à leur lamentable situation. Seul M. Roux avait réussi pendant un moment de calme relatif à s'endormir quelques instants. Si même notre position pénible et notre extrême énervement nous avaient permis un court assoupissement, les persistantes rumeurs du dehors, les ordres gutturaux des officiers, les cris des soldats, les départs et les arrivées des camions militaires, l'incessant crépitement des fusils et des mitraillettes qui nous faisaient croire à une bataille, se seraient chargés de nous tenir éveillés.

A un moment donné, le tir devint tellement intense que nous eûmes le fol espoir que le maquis attaquait pour nous délivrer. Hélas ! Nous ne savions pas que l'armée de la résistance du Cantal venait de payer un lourd tribut de sang à la cause sacrée de la libération. Intrépides jusqu'à la témérité, ses jeunes héros, mal armés et incomplètement entraînés, avaient fait face partout, face aux canons, face aux automitrailleuses et face aux tanks eux-mêmes. Et lorsque, dans l'impossibilité de vaincre un armement d'une supériorité écrasante, renforcé encore par l'aviation, ils avaient momentanément abandonné les champs de bataille du Mont-Mouchet, de Fridefont... ce n'était pas sans avoir infligé à l'ennemi des pertes sensibles en hommes et en matériel. On sait comment miliciens et Allemands se vengèrent sur les populations civiles et sur les pauvres blessés du maquis. Mais la rage des nazis n'était pas assouvie, et ceux de l'hôtel

Terminus déversèrent sur nous le trop-plein de leur exaspération.

Vous avez lu dans le chapitre précédent le récit des événements qui s'étaient déroulés à Murat le lundi 12 juin. Voici comment nous en avons subi le contre-coup :

La matinée de ce lundi s'était passée dans une tranquillité relative. Quelques colis avaient été distribués aux intéressés et nos gardiens s'étaient un peu relâchés dans leur surveillance. Dans cette atmosphère de légère détente, nous avions fait notre premier repas de prisonniers, si on peut appeler repas une petite assiettée de soupe d'orge mondée, préparée à l'allemande.

Subitement, dans la soirée, tout se gâte. La nouvelle arrive qu'une colonne allemande se trouve en très mauvaise posture à Murat, qu'un des chefs principaux de la Gestapo et intime d'Himler vient d'y être tué net et le capitaine de la Milice blessé mortellement par une rafale de mitrailleuse. Aussitôt, c'est autour de nous une explosion de fureur. Toute la maison retentit de jurons, de menaces, de cris de mort, et du coup, notre situation s'aggrave par la suppression de tout colis et par un redoublement de mesures vexatoires. Mais ce n'était là qu'un prélude.

Vers 11 heures du soir, des camions arrivent et déchargent une troupe d'énergumènes furieux. C'était la colonne de Murat qui, enfin dégagée, avait pu rejoindre Saint-Flour. Moment indescriptible de pagaye, de hurlements, de bruits sourds. Vous auriez dit qu'ils cassaient tout ce qui leur tombait sous la main. Nous n'en menions pas large, je vous assure, surtout quand ces clameurs parurent s'approcher de nous. Mais non : nous nous étions effrayés trop tôt. Tout ce tapage visait seulement les civils faits prisonniers à Murat et qui, brutalisés comme du vil bétail, venaient porter à cinquante-trois le nombre des détenus de l'hôtel Terminus.

Mais à peine avaient-ils pu se reconnaître que quelques miliciens et S.S. firent irruption dans la salle avec l'intention manifeste de donner enfin et sans danger libre cours à leur rage trop longtemps comprimée. Pendant les premières heures du mardi jusque vers l'aube, nous eûmes à essuyer un déluge d'insanités, d'invectives et de menaces : « Bande de salopards, votre sang payera pour celui de Gessler, notre chef bien-aimé. » « Nous te

vengerons, Gessler, par le sang de ces cinquante misérables. » « Ah ! vous y passerez tous, demain ! », etc... Détail odieux : les miliciens ne parlaient pas de venger leur capitaine français, mais Gessler, « leur chef bien-aimé ».

Et pendant qu'ils bavaient sur nous leur haine furieuse, ils se démenaient dans la demi-obscurité de la salle comme une bande de forcenés en proie à un accès collectif de folie furieuse, au risque de provoquer quelque accident mortel avec leurs armes chargées.

Certaine propagande présentait la Milice comme le suprême refuge de la civilisation chrétienne en France ; les miliciens étaient les seuls défenseurs des curés et des églises. Voici pourtant le traitement de faveur qui me fut réservé par l'un d'eux. Pris soudain d'une bruyante hilarité d'ivrogne, il me montrait du doigt, et d'un seul jet, me vomit à la face sa bile répugnante : « Je ris en voyant là ce curé, ce salopard. On te la fera fondre, ta graisse, cochon de curé... Tu peux prier ton bon Dieu et ta bonne vierge. Tu leur diras que... (non, je me refuse à écrire ces blasphèmes)... Tu ne réponds pas, salopard ?

— Non, parce que je ne suis pas curé.

— Alors tu es Frère. Dans ce cas tu peux prier pour tes sœurs, tu ne les verras plus. Demain, quand je t'aurai fait la peau, j'aurai le plaisir de t'arracher la langue et de te couper les oreilles, le nez... (je ne puis écrire le reste)... Ne me regarde pas comme ça, toi. Je n'aime pas qu'on me regarde en face. Tu veux que je te descende ?

« Vous n'avez pas l'air de me connaître : je suis le Léopard de la Milice (il portait néanmoins l'uniforme des Waffen S. S.). Ma tête a été mise à prix par les Anglais : quarante-cinq mille francs. Mais je les em....., comme j'..... le curé et son bon Dieu. »

Et pendant que mon Léopard reprend haleine, j'entends que le docteur Peschaud n'était pas mieux partagé que moi. C'était aussi un Waffen S. S. français qui l'injuriait grossièrement :

— Et vous, citoyen-maire de Murat, vous enverrez encore vos gendarmes et vos G. M. R. contre nous. Ah les gangsters ! On va vous apprendre à enlever les affiches. Vous paierez la mort de Gessler.

A son tour, mon milicien s'en prend au « citoyen-maire » :

— De quelle étiquette êtes-vous ?

— Radical-Indépendant.

— Encore un salopard du Front Populaire ! » Et lourdement, férocement, la mitraillette s'abat sur la tête et dans le dos du docteur. Se retournant vers moi, le milicien ricane : « C'est ce curé qui m'intéresse. Je ne sais pas ce qui me retient, il a une tête à faire un carton. »

Excédé, je ne pus m'empêcher de dire assez haut : « Il n'y a pas de chef là dedans ? » Un petit milicien, timide celui-là, s'approcha :

— Tu veux voir le chef ?

— Oui.

Ce dernier ne se fit pas attendre. C'était un lieutenant de la Milice, qui avait pris le commandement à la place du capitaine blessé à Murat.

— Qu'est-ce qui me demande ?

— Moi !

Il avança vers moi et parut étonné. Puis il me dit :

— Bonsoir, cher Frère !

— Comment, vous connaissez les Frères ?

— Oui, j'ai fait mes Maths spéciales à Toulouse chez les Frères. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a que depuis deux heures, vos hommes m'insultent et me salissent. Je ne puis le tolérer plus longtemps. Que les autres, les Verts, m'insultent, je l'accepte, ce sont mes ennemis. Mais vos hommes sont des Français.

— Comment, on vous insulte ?

La réponse lui vint de tous mes voisins à la fois. MM. Rassemusse, Baudart, Raynal... lui dirent avec indignation : « Oui, et c'est une honte devant les femmes ! » Celles-ci étaient en larmes. Alors le chef milicien fit sortir ses hommes, et avec deux Allemands se chargea de notre surveillance. Il prit place aux côtés de Mme Boyer, qui, faute de mieux, réussit à en obtenir... une cigarette.

Le calme était revenu dans notre prison. Mais il n'en était pas de même au dehors. Nous entendions toujours les cris rauques des soldats, se hélant en allemand et en français. Sou-

dain, vers quatre heures du matin, le pauvre juif, M. Leber, m'interpelle d'une voix altérée : « Monsieur l'Abbé, priez pour nous, nos femmes et nos enfants. Je viens d'entendre que nous serons tous fusillés à six heures. » Dans mon saisissement, je reconnais à peine ma propre voix quand je lui réponds : « Oh ! je veux bien prier pour tous ; que chacun en fasse autant. » Pendant quelques instants, un silence de mort plane sur la salle. Puis, le premier moment de stupéfaction passé, et chacun ayant recommandé son âme à Dieu, la réaction se fait.

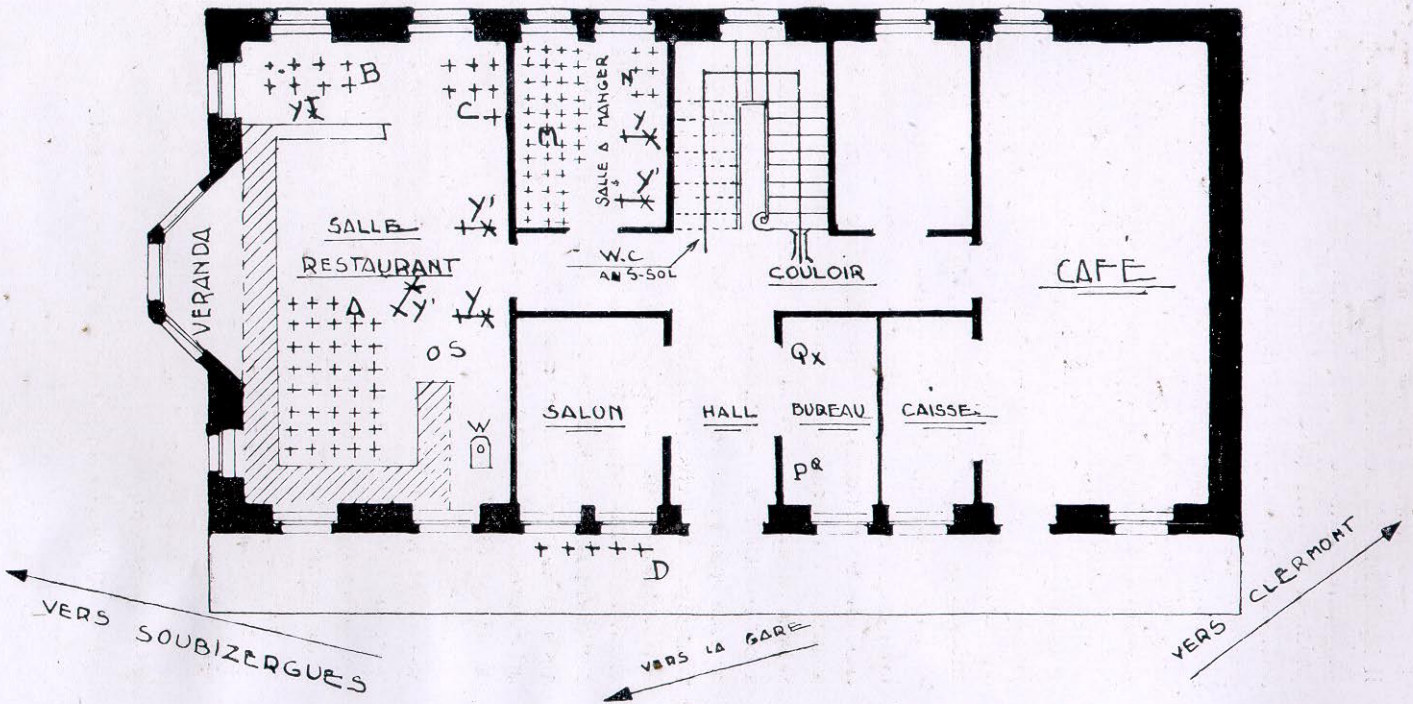
Le chef milicien fait semblant d'être absorbé par sa voisine et n'interrompt pas la conversation bien discrète d'ailleurs des prisonniers. M. Leber demande qu'on veuille bien lui donner une cigarette. M. Rassemusse me glisse à l'oreille : « C'est ça la collaboration ! Elle est propre ! » M. Pons me demande la raison de mon arrestation. Je lui avoue n'en rien savoir et lui pose la même question. Il me répond : « On m'accuse d'être le chauffeur de M. Baudart. Or, je connais à peine M. Baudart. » Et il ajoute : « Croyez-vous qu'on sera fusillés ? — Je le crains fort, repris-je, mais j'ai du mal à croire qu'on exécute un prisonnier à peine rapatrié, comme vous. » M. Pons me parle encore de sa femme que je ne connaissais pas et qu'il me dit travailler chez Chastang. Il s'absorbe ensuite dans ses pensées. Mon voisin de droite, l'agent de la police judiciaire de Clermont, M. Bergeret, vingt-trois ans, avait été très affecté par les paroles de M. Leber. Ses compagnons, MM. Badoc et Crapoulet, s'oubliant eux-mêmes, l'encouragèrent de leur mieux. Je me penche à mon tour vers lui et comme s'il n'avait attendu que cette avance de ma part, M. Bergeret me dit : « Je ne voudrais pas mourir sans voir un prêtre. » A quoi je réponds : « Je ne suis pas prêtre, mon ami, mais j'ai le même désir que vous. » Je l'encourage ensuite de tout mon cœur à se confier en l'infinie miséricorde du bon Dieu, lui proposant de réciter avec moi un bon acte de contrition : « Je comprends bien, lui dis-je, qu'à votre âge on ait besoin de pardon. Disons encore ensemble un Notre Père et un Je vous salue Marie... Et maintenant, ajoutai-je, la balle qui nous tuera nous apportera le pardon.

— Vous croyez ? me dit-il en me regardant de ses beaux yeux profonds.

— Bien sûr, et il faut y aller crânement.

HOTEL TERMINUS

SITUATION DES PRISONNIERS LES 11-12-13-14 JUIN



LÉGENDE

- A Prisonniers. } Les lundi, mardi et mercredi
- B Israélites. } Les lundi, mardi et mercredi
- C Prisonnières. } Les lundi, mardi et mercredi
- D Israélites disparus.
- M Prisonniers le dimanche.
- N Prisonnières le dimanche.
- W Tinette.
- S Seau d'eau.
- P Détrousseur.
- Q Officier.
- Y Mitraillette allemande.
- Y' Mitraillette milicien.
- \\\\ Meubles entassés.

Plan reproduit de mémoire

— Oh ! vous me faites du bien », répondit-il. Et là-dessus, il incline la tête et s'absorbe pendant un long moment dans une prière fervente et confiante. Lorsqu'il se sentit complètement en paix, il me dit avec une émotion où tremblait une tendresse infinie : « J'aurais bien voulu revoir mes parents, ma sœur et ma fiancée. »

A ce moment, un pénible incident vint nous rappeler avec une particulière insistance l'idée de la mort. M. Leber, voulant s'épargner une agonie de plusieurs heures encore, avait essayé de devancer ses exécuteurs en se tranchant la gorge avec un petit canif. Il s'était manqué, mais l'émotion et la blessure qu'il s'était faite l'avaient affaibli à tel point qu'il s'abattit sur le plancher et perdit connaissance. Ses voisins lui portèrent secours, le ranimèrent et le pansèrent comme ils purent. On aurait dit que l'aile de la mort venait de nous frôler.

Le calme était à peu près revenu qu'un milicien et un S. S. entrèrent bruyamment dans la salle et réclamèrent des chaussettes et du savon. Plusieurs d'entre nous présentèrent leur colis. Alors, avec une ignoble grossièreté, les deux soudards fouillèrent dans les valises et les paquets, se mouchèrent et crachèrent dans les mouchoirs qu'ils remirent ou qu'ils éparpillèrent sur le plancher, et finalement s'en furent, emportant ce qu'ils avaient trouvé à leur goût, notamment tout le linge de M. Baudart. Cette conduite honteuse nous confirma dans la pensée que notre dernière heure pouvait être proche ; nous avions l'impression que nos ennemis avaient hâte d'en finir avec nous pour pouvoir se partager nos dépouilles. En attendant, ils prenaient des gages...

Dirai-je combien, en pareille circonstance, l'homme se cramponne à la vie ? Même acculé au bord de la tombe, il se refuse obstinément d'y jeter un regard, et sa soif de vivre, s'exaspérant alors jusqu'au paroxysme, lui suggère mille raisons de croire à la vie plutôt qu'à la mort.

Nous en étions là, quand subitement, notre sang sembla ne faire qu'un tour et nos cœurs se mirent à battre éperdument d'une indicible angoisse. La cause ? Un étrange et brusque remue-ménage dans toute la maison. Seraient-ce les préparatifs de la boucherie ? Vous devinez avec quelle attention anxieuse nous tendions l'oreille pour déceler dans les rumeurs qui nous par-

venaient l'indice de ce qui allait arriver. Mais cette fois, nous devions en être quittes pour la peur. L'alerte venait d'être donnée à l'Hôtel : l'ordre arrivait aux S. S. et miliciens de rejoindre immédiatement la colonne qui allait attaquer Fridefont. Nous ne serions donc pas fusillés avant leur retour. Qu'en pareil moment le moindre instant de vie paraît un bien estimable, et comme on comprend l'imploration instinctive du condamné à ses bourreaux : « Encore une minute ! »

A midi, on nous servit une soupe comme la veille, mais rehaussée de pâtes et de champignons volés chez Mme Mallet.

Dans l'après-midi, un Allemand appela M. le Docteur Peschaud et M. Meyniel Robert. C'était pour leur faire nettoyer les W. C. de la gare à l'usage de la Gestapo et de la Milice. D'autres prisonniers, des Israélites, comme j'ai tout lieu de le croire, avaient été emmenés dans les différentes expéditions et employés au ramassage des tués, Allemands et Miliciens.

Le soir, Miliciens et S. S. à peine rentrés ne trouvèrent rien de plus pressant à faire que de nous renouveler leur visite. Ma vue excita de nouveau la faconde baveuse du Léopard et j'essuyai une nouvelle bordée d'invectives et de menaces.

Mais, plus fatigués que la veille, ils finirent par se calmer un peu et se mirent à se raconter entre eux leurs exploits de la journée. Il y était question d'un énorme butin d'essence et de mitraillettes. A les entendre, ils s'étaient emparés ce jour-là d'un dépôt de six mille mitraillettes. Ils parlaient de rentrer bientôt à Vichy.

Le chef milicien, venant faire un tour d'inspection, s'entretint quelques instants avec moi. Il m'avoua ne pas aimer les Allemands.

— Pourquoi les secondez-vous alors dans leur triste besogne ?

Pour toute réponse, il eut un geste vague et ce mot : « Politique ! »

Après son départ, S. S. et Miliciens se ranimèrent et s'en prirent cette fois à M. Leber. Ils le traitaient de « Jude » (juif), l'accusant d'être de la race de ceux qui leur avaient tué père et mère. Un milicien le frappa alors de sa mitraillette en pleine figure. Le sang jaillit. Un deuxième coup l'atteignit dans la nuque. Péniblement, mais toujours digne et stoïque, M. Leber

se redressa et dit à son bourreau : « Pourquoi me frappez-vous ? » L'émoi était grand dans la salle. Une rumeur de protestations s'éleva. Mais le moindre geste d'indignation, le plus petit mot de blâme auraient attiré sur tous d'atroces fureurs. Et puis le spectre de la mort hantait nos pensées. Nous pressentions un dénouement tout proche à notre insupportable situation. Depuis quelque temps, nous surveillions l'entrée de la salle avec une fièvreuse anxiété. Nous devinions vaguement que pour nous sa porte allait bientôt s'ouvrir. S'ouvrir, oui, mais sur quoi ? Sur le chemin de la liberté ? Sur la route de la déportation ? Ou bien sur un... charnier ?

Jusque vers cinq heures du mercredi matin, chacun put se poser à loisir ces obsédantes questions.

Heures effroyables d'une nuit sans fin ! Prolongation cruelle d'un état d'angoisse auquel la certitude même de mourir, eût été préférable.

*
* *

Ce livre était sous presse quand nous apprîmes le retour de captivité de Mme Pegheaire.

Quelques jours après, j'eus avec Mme Pegheaire une conversation au cours de laquelle elle me déclara textuellement : « Là où j'ai encore souffert le plus, c'est à l'Hôtel Terminus. »

Voilà qui en dit plus long que toutes les pages qui précèdent sur les trois jours d'enfer que nous vécûmes à l'Hôtel Terminus. Mme Pegheaire, en effet, a été libérée du camp de Ravensbrück dont la réputation de bagne nazi ne le cède en rien à celle des camps d'Auschwitz, de Buchenwald, de Dachau, de Belsen...

CHAPITRE IV

L'aube sanglante

Il semble bien que deux conseils de guerre nous concernant on dû se tenir à l'Hôtel Terminus.

Le premier, que je donne simplement comme probable, a pu avoir lieu dans la veillée du lundi 12 juin, après le retour de la colonne de Murat. Sans doute l'esprit de représailles et la soif de vengeance auront eu un rôle décisif dans la condamnation en bloc des cinquante-trois prisonniers. Quoi qu'il en soit, M. Leber a entendu dicter distinctement en allemand l'ordre fixant notre exécution à mardi six heures du matin. Je vous ai dit comment il nous l'avait communiqué. Mais on peut se demander si cette décision était la conclusion suprême d'un conseil de guerre, ou bien la volonté arbitraire d'un chef quelconque ayant ou n'ayant pas droit de vie ou de mort sur nous. On peut même y voir les exigences de soldats, prétendant, comme membres de la Gestapo, faire leurs quatre volontés, assouvir sans danger par notre massacre leur dépit de n'avoir pu vaincre leurs agresseurs à Murat, ni venger leurs vingt-deux morts, dont Gessler leur « Chef bien-aimé ».

Comment cette froide décision ne se réalisa pas aussitôt dans l'aube paisible du 13 juin ; comment cet arrêt de mort massif ne se traduisit pas pour nous en une rafale meurtrière amoncelant nos cadavres enchevêtrés ; vous en savez la cause :

d'autres œuvres de mort et de destruction avaient sollicité à l'improviste la férocité de nos oppresseurs. Ce serait d'ailleurs partie remise. Mais pour le moment ils allaient au plus pressé. Ils savaient que nous ne pouvions leur échapper, et peut-être réservaient-ils notre massacre comme bouquet final à leur sanglante activité dans nos régions.

Mais contrairement à l'expression courante « qu'on ne perd rien pour attendre », ce court répit, sans rien ôter à l'horreur du 14 juin, allait diminuer de moitié l'hécatombe sanglante...

En effet, dans la nuit du 13 au 14 juin se tint à l'Hôtel Terminus un conseil de guerre — tout à fait certain celui-là — qui décida de notre sort. Y participèrent entre autres : Hartmann, capitaine de la Gestapo, venu exprès de Vichy remplacer Gessler dans le commandement de l'expédition de Saint-Flour ; Schmitt, alias Battissier, capitaine français des Waffen S. S. ; Gross, premier lieutenant au Pensionnat du Sacré-Cœur ; Deck, commandant de la Place ; le lieutenant de la Milice et, je crois bien : le Léopard. A quel titre, par exemple, ce dernier fut-il du Conseil ? Je ne saurais le dire.

Que se passa-t-il exactement dans ce Conseil de guerre ?

Nous en sommes réduits à des hypothèses, qui pour avoir quelques fondements sérieux, n'en demeurent pas moins des hypothèses. Sans doute, à cause de la présence de hautes personnalités de la Gestapo et de la Wehrmacht, on y mit une certaine « forme ». Et, si le souci d'une véritable justice fut totalement absent de ces assises, du moins ces Messieurs se payèrent-ils le luxe d'une procédure aux apparences légales, où l'on invoquerait les lois de la guerre, pour décider notre mort en représailles des événements de Murat.

Evidemment cela manquait de logique ; bon nombre d'entre nous ayant été arrêtés avant le 12 juin et sous mille prétextes différents. Mais ces Messieurs ne devaient pas s'embarrasser pour si peu. Nous avons acquis par la suite la certitude qu'ils n'avaient aucun grief sérieux contre nous, aucune preuve formelle d'agissements anti-nazis de notre part, et que nos arrestations ont eu pour seules causes des dénonciations non vérifiées ou de simples présomptions, peut-être des accusations calomnieuses dictées par la vengeance. Mais il ne fallait pas laisser échapper l'occasion de montrer par un acte de terreur qu'ils

étaient bien les maîtres. Nous libérer eût été se désavouer. Les Allemands sont tellement sûrs de leur infaillibilité, disait quelqu'un, que quatre-vingt-dix fois sur cent, ils préfèrent sacrifier des victimes innocentes plutôt que de reconnaître en les relâchant qu'il y a eu erreur et que la Gestapo s'est trompée. Or, Murat était un prétexte tout trouvé pour vernir leur sentence criminelle d'un semblant de justice. On ne sait à quelle influence modératrice nous devons de ne pas avoir été condamnés en bloc. Quant au choix des victimes, il est probable qu'on aura d'office écarté les femmes, comme il est fort probable aussi qu'on y aura mis d'office les six Israélites et les deux Arabes. Mais sur quel barème de culpabilité s'est-on basé ensuite pour désigner les dix-sept autres ? Nous étions aussi innocents ou, si vous voulez, aussi coupables les uns que les autres.

Pendant notre séjour à l'Hôtel Terminus, personne ne s'était donné la peine de nous interroger. On avait bien fait venir devant l'officier commandant MM. Jules Vert, Raynal, Mallet, Delair et Amarger. Mais ce fut pour demander, au premier l'emplacement de présumés dépôts d'essence et l'adresse des menuisiers de Saint-Flour ; au deuxième, ce qu'il avait fait de ses stocks d'essence, et au troisième où se trouvait son père. Quant à M. Delair, il fut ramené après avoir travaillé péniblement sous la menace du revolver à la réparation des véhicules endommagés de la Wehrmacht. La veille du massacre, un Milicien voulut faire avouer à M. Amarger que dans ses randonnées de facteur, il servait en même temps de courrier au maquis. Le Milicien y perdit son éloquence, ses coups de poing sur la table et... une dizaine de verres de cognac qui remontèrent singulièrement notre brave facteur. Mais d'interrogatoire, pas le premier mot. Alors, comme pour les arrestations, l'arbitraire aura présidé seul à la désignation des victimes. Certain témoin involontaire du personnel servant de l'Hôtel affirme avoir entendu, au cours de la discussion, un Français s'écrier : « Il faut démolir ce cochon de curé », à quoi un autre Français répondit immédiatement : « Non, je veux sauver ce Frère et le Docteur ». Les deux interlocuteurs étaient, selon toute probabilité, le Léopard et le Chef Milicien. Quant au « docteur », ce ne pouvait être que le docteur Peschaud, le docteur Rabbe devant avoir la vie sauve par la volonté du capitaine de la Feldgendarmerie d'Aurillac qu'il avait assisté à Murat.

*
* *

Qu'on me permette d'ouvrir ici une parenthèse d'actualité que d'aucuns jugeront peut-être déplacée mais que je ne crois pas tout à fait inutile.

Il suffit que vous soyez prisonnier de guerre rapatrié ou évadé d'un Stalag ou d'un Oflag quelconque, ou bien que vous l'ayez échappé belle des griffes de la Gestapo, pour que vous paraissiez aussitôt suspect à deux catégories de gens.

Les premiers, faisant parade d'un zèle intempestif et avec l'intention visible de se tailler, sans danger maintenant, dans l'opinion publique, une réputation de superpatriotes, réclament à cor et à cri, disons mieux : à tort et à travers, une épuration totale et expéditive. Leurs insinuations perfides osent faire de la moindre coïncidence, de la mise en liberté même des prisonniers, matière à accusation et à enquête injurieuse. Ils osent jeter de la boue à pleines mains sur votre honneur, votre patriotisme et vos souffrances passées. Pour ces « purs parmi les purs », il vous aurait fallu aller au devant des bourreaux, vous placer vous-même au poteau d'exécution, supplier qu'on vous fusillât. Mon Dieu, que ne nous ont-ils montré le chemin ! Qu'ont-ils enduré eux-mêmes ? Où furent-ils fusillés ? Ou simplement torturés ?

L'autre catégorie de gens, plus honnêtes peut-être, mais aussi sots, s'en vont chuchotant dans toutes les oreilles : « Comment ! un tel est rentré d'Allemagne ? Il s'est évadé d'un camp de concentration ? Vous dites qu'il n'a pas été fusillé ? Hum !... cela parait bien louche. Faudrait voir ce qu'il y a là-dessous... »

Hé ! Messieurs les hypocrites pourvoyeurs de l'épuration, et vous, Messieurs les maniaques de la suspicion : Bas les mains ! Ne touchez pas à l'intégrité patriotique et civique des rescapés de l'Hôtel Terminus ! J'aurai l'occasion, quelques pages plus loin, de narrer le seul acte de lâcheté dont nous fûmes témoins dans cette antichambre de la mort et qui valut à son auteur d'être libéré de la fosse commune et de la prison, et de recevoir en récompense de sa trahison... l'accolade infâmante d'un officier allemand.

Mais tous les autres, je vous le dis la main sur la conscience, s'ils n'ont pas été fusillés, ce n'est pas de leur faute, pas plus

que ce n'est de la faute de nos morts, hélas ! s'ils l'ont été. Quand, huit jours après l'aube sanglante du 14 juin, nous avons acquis avec stupeur la certitude que vingt-cinq de nos compagnons d'agonie étaient tombés sous les balles, notre première question a été : « Pourquoi eux ? Pourquoi pas nous ? » L'arbitraire seul avait guidé le bras de la Mort. Parmi les victimes, il y en a qui, même du point de vue allemand le plus strict, ne méritaient pas de mourir ; comme parmi les survivants il s'en trouve, — et j'en suis, — qui avaient commis bien des fautes mortelles contre le Grand Reich. Mais le Grand Reich l'ignorait, en tout ou en partie. Avouez, Messieurs, que ce n'était pas à nous d'aller le lui raconter. Et vous-mêmes, pourquoi avoir mis en veilleuse durant quatre ans cette ardeur combative que vous dépensez maintenant à exploiter au profit d'une vaniteuse auréole personnelle, ceux qui sont morts pour toute la France, et à salir ceux qui ont souffert pour notre Patrie commune ? Silence, Messieurs ! Votre superpatriotisme est de trop fraîche date !

Mais trêve d'ironie et de polémique.

Ce n'est ni le moment, ni l'endroit.

Le Conseil de guerre vient de conclure ses délibérations en convoquant pour demain, six heures, son équipe de bourreaux. Comme la veille, M. Leber a entendu la sentence de mort, prononcée — à notre intention, sans doute — à haute voix. Il nous la communique. Parmi les prisonniers, presque pas de réaction. On s'était déjà familiarisé avec l'idée de la mort et avec... l'espoir qu'un événement fortuit, comme celui d'hier, nous arracherait à temps et pour de bon, à ses griffes. D'aucuns même attribuèrent au délire les paroles de M. Leber, et forts du témoignage de leur conscience, trouvèrent dans le sentiment de leur innocence le meilleur moyen d'espérer.

Hélas ! quatre heures plus tard, dans des yeux démesurément ouverts, convulsés, affolés, l'affreuse et soudaine révélation figera leurs regards dans une bouleversante expression d'horreur ; elle donnera à leur fixité vitreuse l'éclat spectral et une force accusatrice implacable à l'égard des bourreaux.

Vers quatre heures, le Chef milicien m'aborde :

— Estimez-vous heureux, Frère, vous avez la vie sauve !

— Il y en a donc qui ne l'ont pas ?

— Hélas, oui !

Quels sentiments étranges et contradictoires se heurtèrent alors dans les âmes !

Tout à l'heure, à l'annonce de notre exécution fixée à six heures du lendemain, j'avais vu trouble : je croyais glisser dans un trou noir. Mais peu à peu, avec cette tendance innée de croire trop facilement ce qu'on souhaite ardemment, un petit rayon d'espoir avait fini par filtrer au milieu des ténèbres où je me débattais : « Tant que ce n'est pas fait, pensais-je... ce sera comme ce matin... Qui sait ce qui peut arriver... » Et voici que ma première réaction à la promesse de vie sauve avait été un choc nerveux, provoquant chez moi un effroi mortel : « Il a dit cela pour me tromper ; peut-être par humanité, pour m'éviter les affres d'une longue agonie morale, peut-être pour s'épargner des scènes de reproches ! » Et ma raison aux abois ne me donnait plus que des motifs de désespérer. D'abord, M. Leber nous avait bien traduit : « Ils seront fusillés demain à six heures ». Ce « ils » m'avait paru — comme à mes compagnons — englober tous les détenus. Pourquoi y aurait-il exception pour moi qui, vu les traitements subis, avait acquis la conviction que les Allemands devaient savoir pas mal de choses sur mon compte ? Or ils fusillaient pour moins, pour beaucoup moins que ce que j'avais fait contre eux, j'avais la quasi certitude que mon heure dernière allait bientôt sonner.

Alors je renouvelle avec ferveur mon acte de contrition, faisant à Dieu l'offrande de ma vie, envoyant aux miens une dernière pensée. L'image de mon frère André, mort à son retour de captivité, passe comme un éclair devant mes yeux et me remplit le cœur d'une compassion amère à la pensée que maman apprendrait bientôt la mort d'un deuxième de ses six enfants, victime comme le premier de la barbarie allemande. Je priais beaucoup pour elle. Puis, pris d'un besoin soudain de bouger, de faire quelque chose, de m'échapper à moi-même, je demande à sortir. On me l'accorde, mais on me fait attendre sur une chaise de bois face à la porte. Je profite d'un moment d'inattention de la sentinelle pour aller saluer Mme Mallet et Madeleine et leur dire quelques mots d'encouragement. Je leur suggère l'idée de se concerter en vue d'un éventuel interrogatoire. Je réussis aussi à glisser à l'oreille de Pierrot Mallet l'idée d'aller embrasser sa maman et sa sœur, car, comme nos gardiens parlent d'un

voyage, il risquait fort d'être séparé d'elles. Il les embrasse longuement, affectueusement... pour la dernière fois. Une heure après, c'était pour lui la suprême et sanglante étreinte de la mort.

Vers 5 h. 15, des ronflements de moteurs d'autos éclatent dans la cour de la gare. Un départ se prépare.

Vers 5 h. 30, un groupe d'officiers entre dans notre salle. L'un d'eux porte une liste, la liste noire. Sans préambule, et sans aucune indication, froidement, comme s'il s'agissait d'un appel quelconque, il égrène vingt-cinq noms.

C'était l'appel à la mort, à la mort injuste et cruelle d'hommes honnêtes et loyaux, aimant leur travail, leur famille et leur patrie.

Mais nous ne savions pas que c'était un appel à mourir.

Eux... ils étaient persuadés du contraire.

Le premier appelé, c'est M. Rassemusse. Il sort en répondant à ceux qui lui disent d'emporter ses effets : « Je reviendrai les chercher ! »

A l'appel de son nom, M. Peschaud, docteur, se lève et s'apprête à sortir, mais le milicien le fait se rasseoir : « Pas vous ! »

Et c'est M. Peschaud, hôtelier, qui sort. D'autres le suivent allègrement, car, ils n'en doutent pas, c'est la fin du cauchemar. Comment en serait-il autrement, alors que, parmi les appelés, il y a Pierrot Mallet, dix-sept ans.

Et chacun de nous souhaite — avec quelle véhémence, mon Dieu ! — d'entendre son nom tomber de la bouche de l'officier. A chaque nouveau nom, l'appelé se lève, léger et alerte, comme libéré du plus écrasant des fardeaux... et l'espoir se retire un peu plus du cœur de ceux qui restent. L'un de ceux-ci a cru apercevoir qu'en passant devant le petit bureau de l'entrée, on rendait aux sortants ce qu'on leur avait pris à leur arrivée.

Hélas ! on leur prenait ce qui leur restait encore.

Et le geste, dont l'interprétation erronée nous avait affermis dans notre croyance à leur libération, devait être pour eux le commencement d'une terrible révélation.

La liste s'achève.

C'est avec des yeux d'envie, presque de jalousie, que nous regardons sortir les derniers nommés.

Dans la salle, où règne maintenant un silence de mort, il n'y a plus que des dos courbés par le désespoir.

Dehors, les partants rencontrent M. Imbert. Les Allemands lui avaient dit la veille : « Demain, il y aura des exécutions ». Ils lui avaient dit aussi : « Demain, ton petit Mallet n'existera plus ».

Pourtant, en voyant parmi les sortants Pierrot Mallet, M. Imbert ne comprit pas. Qui donc aurait compris ? Les esprits étaient tellement loin de s'attendre à l'horrible drame qui allait se jouer !

M. Imbert serra la main à Pierrot Mallet ainsi qu'à MM. Rassemusse, Baudart et Trouillard. Ce dernier lui demande : « Où vas-tu nous conduire ? »

Mais ce n'était pas son car qui devait leur servir de corbillard, et M. Imbert n'eut qu'un sourire énigmatique.

On les entassa dans deux camionnettes bâchées appartenant au matériel roulant de la Milice. Ils ne pourront pas se rendre compte où on les conduira.

Une quinzaine de S. S. armés de fusils-mitrailleurs montent derrière eux dans chaque voiture.

Le convoi s'ébranle.

Un Allemand dit à M. Imbert : « Ça y est, leur compte est bon. »

C'était à l'aube du 14 juin 1944.

De notre salle-prison, nous entendions démarrer les camionnettes. Combien nous souhaitions tous être du voyage : le temps de monter à Saint-Flour, pensions-nous, ils seraient libres.

Hélas ! leurs bourreaux à croix gammée, eux, étaient du voyage.

Vers six heures, nous entendons un crépitement continu. Nous n'y prenons pas garde, occupés que nous sommes à envier le sort de ceux qui viennent de nous quitter.

Je devais les revoir une dernière fois.

Mais déjà la décomposition les avait décharnés.

C'était le 24 octobre, le jour de leur exhumation...

CHAPITRE V

Le tertre sacré

A leur sortie de l'Hôtel Terminus, nos vingt-cinq compagnons avaient été entassés dans deux voitures, le visage en direction du moteur. La petite ouverture par laquelle le chauffeur surveille la marche arrière avait été obturée, et les bourreaux montés derrière eux, leur avaient défendu de se retourner. Au chargement, les camionnettes regardaient vers Saint-Flour. Au démarrage, elles partirent dans cette direction, mais après une quinzaine de mètres firent marche arrière, manœuvrèrent dans la cour de la gare pour partir finalement sur Bellevue.

A la « Baraque », elles prirent à gauche et s'engagèrent sur le territoire de Soubizergues, commune de Saint-Georges.

Puis, peu avant le pont du chemin de fer, ce fut l'arrêt... la descente de l'auto... les yeux étonnés, où jaillit soudain l'effroi...

Seul, un témoin de Soubizergues pourrait vous dire l'affolante stupeur qui s'abattit sur nos malheureux amis quand leurs yeux s'ouvrirent à la réalité... Et encore, il n'aurait pas de mots pour dépeindre aussi effroyable agonie.

Mais en cette heure matinale du 14 juin, il n'y avait à Soubizergues que les victimes et les bourreaux. Les premières ne parleront plus jamais. Et quant aux seconds !...

Aussi Soubizergues garde jalousement le secret des scènes

rapides, mais atroces qui ont constitué le drame sanglant dont il fut le théâtre.

Mais l'affreux tableau est facile à imaginer. Un cri : « A mort les terroristes ! » On les aligne... Quelques rafales de fusils-mitrailleurs... Ils tombent... Le coup de grâce tiré à bout portant les achève... Et c'est tout. Les âmes des martyrs sont devant Dieu...

On a découvert des traces de sang sur la route, entre le talus du massacre et le remblai du chemin de fer. Cela confirmerait les bruits qui avaient couru sur une tentative d'évasion de certains prisonniers. A la descente de l'auto, ils auraient essayé d'escalader le remblai, mais auraient été arrêtés par des balles au moment d'atteindre le sommet. Les Allemands les auraient portés ou plutôt traînés sur le lieu de l'exécution. On a même donné des noms. Il s'agirait de M. Raynal et de Pierrot Mallet. Mais aucune preuve formelle n'est venue confirmer ces rumeurs.

*
* *

Je dois à l'obligeance de M. le Docteur Julhe le rapport suivant sur le massacre :

« Le 14 juin 1944, vers 7 h. 30, appelé par M. Palmade, sous-préfet de Saint-Flour, je me rendis à la Sous-Préfecture, où se trouvait déjà le commandant des G. M. R. du groupe « Amiral de Grasse », et où arrivèrent aussitôt MM. Thioleron et Pouderoux, adjoints au maire, mandés également. M. le Sous-Préfet nous fit connaître qu'il venait de recevoir la visite d'un officier de la Gestapo de Vichy, installé depuis quatre jours à l'Hôtel Terminus et qui avait présidé à l'arrestation de M. Jules Vert. Cet officier lui avait dit textuellement : « Monsieur le Sous-Préfet, nous partons, et je viens vous dire que nous laissons les cadavres de vingt terroristes que nous avons fusiliés. Ils se trouvent à deux kilomètres de Saint-Flour, sur la route du Puy, près de l'endroit où elle passe sous la voie du chemin de fer. Je vous le dis parce que vous êtes le Sous-Préfet. Bonjour, Monsieur. »

Et il était parti.

Nous résolûmes d'y aller immédiatement. Mais comme il fallait en permanence un adjoint à la mairie pour prendre la responsabilité des décisions que nécessitaient les demandes incessantes des autorités allemandes, M. Pouderoux demeura.

Les Allemands ayant fait afficher que les rassemblements de plus de trois personnes étaient interdits, nous prîmes deux par deux la route de l'Abattoir, traversâmes le faubourg Sainte-Christine et l'avenue de Bellevue, sous les regards inquiets des habitants. Leurs esprits rapprochaient certainement les rafales entendues le matin à 6 h. 10 et le passage du Sous-Préfet en uniforme, du Commandant de la Police, et de deux adjoints, se dirigeant vers l'endroit d'où étaient partis les coups de feu.

Arrivés à deux cents mètres du pont de Soubizergues, M. Thioleron aperçut en contre-bas de la route une tache noire sur le fond vert de la prairie, à quarante mètres environ avant le pont. C'était là !

Nous descendîmes le talus et fûmes en présence non pas de vingt, comme avait dit l'Allemand au Sous-Préfet, mais de vingt-cinq corps.

Ils étaient alignés au bas du talus, étendus la face contre terre. Un seul était tombé en arrière. Ils avaient été fusillés dans le dos.

Tout de suite, nous commençâmes à retourner chacun des corps, afin de voir si, comme nous le craignions, il y avait parmi eux des Sanflorains. Tour à tour, nous reconnûmes les corps de MM. Trouillard, Rassemusse, Chalvignac, Pascal, Roux, Buche, Raynal, et enfin le fils de mon ami le docteur Mallet : Pierrot, pauvre gosse de dix-sept ans, à la naissance duquel j'avais assisté, assassiné pour n'avoir pas voulu trahir son père. Aucun terme n'est assez fort pour dire l'atroce émotion qui nous étreignit en présence de tant d'horreur.

A une dizaine de mètres en arrière, deux tas de douilles de fusils-mitrailleurs 9,05 ; autour des cadavres des douilles de revolver 6,85.

Les corps étaient tous vêtus, mais les poches étaient complètement vides. Vingt-trois ne possédaient aucune pièce d'identité. Des deux autres, l'un avait inscrit son nom sur un bout de papier rond, l'autre, un Algérien, avait un bulletin de paye au nom de Belarbi.

Ils portaient tous des plaies multiples par balles, dont une dans la tête. Mais chez aucun d'eux nous n'avons constaté des ecchymoses ou des contusions nous permettant de dire qu'ils avaient été maltraités avant d'être fusillés.

Avant de quitter Saint-Flour, M. le sous-préfet avait commandé une fourragère afin de transporter les cadavres à la morgue du cimetière de la ville, où nous pensions les faire déposer pendant le temps nécessaire à la confection des cercueils. Mais, comme une seule fourragère ne pouvait contenir à la fois les vingt-cinq corps, j'empruntai la bicyclette d'un passant et me rendis à la cabine téléphonique du Faubourg, afin de prier M. Pouderoux de faire hâter la venue du véhicule, de façon à faire plusieurs voyages.

En revenant, je croisais M. Palmade et le commandant des G. M. R. qui rentraient en ville. « Le chef de la Place de Saint-Flour, capitaine Deck, rencontré sur la route, nous intime l'ordre, me dirent-ils, de faire enterrer immédiatement les corps sur place. Impossible, par conséquent, de faire confectionner des cercueils. »

Je rejoignis M. Thioleron près des victimes et nous prîmes tous deux le signalement de chacun des corps que nous n'avions pu reconnaître. Nous prîmes note aussi des vêtements, bagues, montres et bracelets, en vue d'une identification ultérieure

Vers 13 heures, arrivaient sur les lieux M. Descheries, président du tribunal, et M. Graziani, procureur de la République, avec un peloton de G.M.R., que M. le sous-préfet nous envoyait pour creuser une fosse et procéder à l'inhumation.

Sur nos indications, une fosse de 15 mètres de long sur 2 mètres de large et 0 m. 70 de profondeur fut creusée à 30 mètres du talus de la route, près du ruiseau, seul endroit où l'on ne trouva pas le rocher près de la surface du sol.

Pendant qu'on creusait la fosse, nous regagnâmes Saint-Flour et je revins sur le lieu d'exécution, muni de vingt-cinq flacons. Les corps furent descendu dans la fosse, placés côte à côte dans l'ordre où ils étaient tombés, et je déposai à côté de chacun d'eux, à droite de la tête, un flacon bouché contenant un papier avec un numéro correspondant aux notes prises. Si le cadavre avait pu être reconnu, nous ajoutions le nom de la



Le Tertre Sacré

victime. Respectueusement, des branches furent posées sur les corps et la fosse fut fermée.

A 19 heures, je rentrai à Saint-Flour, ayant vécu une des plus tristes journées de ma vie. »

*
* *

Quelle atroce journée pour notre cité !

Dès le matin, le feu nourri des fusils-mitrailleurs avait éveillé l'inquiétude dans les esprits. On pressentait que quelque chose de très grave venait de se passer. Des bruits contradictoires circulèrent toute la matinée : « On dit qu'ils ont fusillé un prisonnier. — C'est cinq qu'ils ont fusillés. — J'ai entendu dire trente. »

Défense de parler — sous peine de mort — avait été faite à ceux qui savaient.

Dans l'après-midi, M. le curé-doyen du faubourg avait réussi à approcher les cadavres, le court moment de dire un *De Profundis*. Il en revint bouleversé, rendu muet, lui aussi, par l'interdiction formelle d'avertir les familles de ceux dont il avait reconnu les corps.

Or, ce matin-là, comme les jours précédents, quelques-unes de ces familles avaient porté à l'hôtel Terminus un colis pour leur prisonnier. On les avait renvoyées avec ces mots : « Ils sont partis. » Quelle a dû être leur frayeur et leur angoisse quand la rumeur publique parvint à leurs oreilles !

Mais par la volonté de la Kommandantur, elles vont rester des jours et des jours à entendre leur cœur anxieux répéter à chaque battement : « Mon Dieu, j'ai peur qu'il y soit, j'ai peur qu'il y soit. »

Peu à peu les noms percèrent.

Une des premières victimes connues fut Pierrot Mallet. Les Allemands s'étaient littéralement acharnés sur ce gosse de dix-sept ans, et le gosse de dix-sept ans les avait vaincus. Hartmann avoua à Vichy : « J'ai interrogé moi-même le petit Mallet. Je lui ai posé deux questions : Où est ton père ? Depuis quand est-il parti ? Il ne m'a pas répondu.

Peu avant l'exécution, je lui promis la vie sauve s'il disait où se trouvait son père. Pas de réponse.

Alors il a payé pour son père. »

Son père, aux yeux des Allemands, et non sans raison, incarnait la Résistance du Cantal : avec toute sa famille, il en sera le martyr. En effet, aux environs du 25 juin, on apprit à Saint-Flour que le docteur Mallet avait rejoint son fils cadet, Pierrot, dans la mort, auprès de son aîné, Etienne. Pauvres héros ! votre séparation n'aura pas été longue... Mme Mallet et Madeleine, déportées en Allemagne, sont ainsi les seules survivantes d'une famille jouissant d'un prestige unique dans tout le Cantal.

A bout de forces, quelques femmes de prisonniers s'étaient adressées à la Kommandantur, pour savoir si leurs pressentiments ne les trompaient pas.

Madame Pascal y apprit son malheur par la bouche de Müller : « C'est une terrible nouvelle que j'ai à vous annoncer, Madame. Le corps de M. Pascal, cheminot, a été identifié. »

M. Pascal, quarante-huit ans, employé à la S. N. C. F., laisse une veuve et deux enfants, dont l'aîné, âgé de vingt-deux ans, est travailleur obligatoire en Allemagne. Cet homme simple partageait tout son temps et tout son cœur entre sa famille et son emploi. Il a fallu l'œil mauvais de la Gestapo pour voir en lui un « terroriste ».

A Mme Roux, Müller dira : « Vous devez comprendre, Madame... Que voulez-vous ! C'est la guerre. »

M. Roux, employé à la gare de Saint-Flour, avait cinquante-neuf ans. C'était un homme paisible et consciencieux. Son labeur avait procuré un modeste bien-être à sa famille et lui permettait d'assurer l'établissement de son enfant et d'envisager pour sa femme et pour lui une vieillesse tranquille. Puis, un jour, il partit à son travail comme de coutume. Les siens, hélas ! ne devaient plus le revoir...

Mme Raynal avait d'abord cru que son mari avait été emmené à Clermont. Pour plus de certitude, elle monta cependant se renseigner au « Sacré-Cœur ». Müller commença : « C'est très triste, Madame. Vous comprenez... » Mme Raynal n'écouta pas le reste.

« Vous comprenez... » que nous ayons tué votre mari, père de vos trois enfants.

« Vous comprenez... » que nous ayons tué un homme bon, loyal, dans le plein épanouissement de ses quarante-six ans.

« Vous comprenez... » que nous l'ayons tué parce qu'il avait contre nous son honnêteté et sa fierté de Français, et que nous étions les plus forts.

Oui, sergent Müller, nous comprenons que l'Allemagne fait bon marché de l'innocence et de la justice.

Au moment de l'arrestation de son mari, Mme Buche espérait un deuxième enfant. Son mari avait à peine trente-quatre ans et la jeune famille attendait l'heureux événement. Se figurer l'angoisse de la pauvre femme à la nouvelle qu'une exécution venait d'avoir lieu est chose impossible. Après plusieurs démarches inutiles pour savoir si son mari se trouvait parmi les victimes, elle s'adresse finalement à la Kommandantur. Là, on lui promit de l'avertir dès que possible. Le soir même, un officier vint lui porter l'accablante nouvelle :

— Madame, je comprends votre douleur. Mon fils est mort en Russie.

— Votre fils est tombé en soldat. Mais mon mari, vous l'avez abattu comme un chien. Vous avez tué un innocent. Vous perdrez toutes vos guerres, parce que vous êtes des assassins et des lâches. »

Douloureuse et fière réponse d'épouse et de femme française qui n'a que faire des condoléances des bourreaux.

Mme Chalvignac, habitant à Hôpital-Ydes (Cantal), apprit la mort de son fils Raymond, employé à la S.N.C.F. à Saint-Flour, par la Croix-Rouge. La pauvre maman m'écrira : « Je reste inconsolable devant un pareil malheur. Lui, un innocent, ne faisant partie d'aucune organisation, lui, si doux, si bon, avoir eu une fin si atroce : quelle affreuse chose ! »

On sut aussi que parmi les fusillés arrêtés à Saint-Flour, on avait reconnu M. Trouillard, contrôleur des métaux non ferreux à Saint-Flour. Je n'ai pu joindre sa famille par correspondance ni obtenir sa photo. Ceux qui le connaissaient, au Faubourg, le dépeignent comme un jeune homme de bonne composition, serviable et joyeux luron. Cependant, s'il était dans l'intention des Allemands de fusiller tous ceux qui ne les

aimaient pas, on ne peut pas leur reprocher de s'être trompés en la personne de M. Trouillard. Mais c'était là tout son crime, celui de quarante millions de Français...

Après que l'interdiction de parler fut levée, la famille Rassemusse fut mise au courant de son malheur par deux amis : M. Graziani, procureur de la République, et M. Descheries, président du tribunal de Saint-Flour.

M. Rassemusse avait soixante ans et avait fait une belle carrière dans la magistrature.

En quittant, en 1932, le barreau de Nancy pour venir s'installer sur les bords de l'Allagnon, M. Jardel, bâtonnier, lui avait dit l'estime de tous ses confrères en magistrature :

« Ils vous ont connu, Rassemusse, pendant la guerre, où a éclaté tout ce qu'il y avait en vous de généreux, de fougueux... de français, et ils vous ont connu aussi lorsqu'après la guerre, malgré votre terrible blessure, vous avez repris votre écrasant labeur, en supportant des souffrances dont seuls vos intimes ont pu être à même de connaître la rigueur. »

M. Rassemusse avait perdu un œil à l'autre guerre. Il était croix de guerre et médaillé militaire. Les Allemands ont-ils pensé que cela ferait bien dans le tableau ?

Parmi les Sanflorains qui n'avaient pas été reconnus avant l'inhumation, se trouvaient MM. Baudart et Pons. Grâce à la description de leurs vêtements, on réussit à les identifier quelques jours après.

Le 23 juin, Mme Baudart fut avertie par le docteur Julhe. Son mari avait quarante-huit ans. Mutilé de 14-18, il avait trouvé dans le commerce le moyen de fonder un foyer et d'en assumer les charges dans l'indépendance d'un modeste bien-être. Mme Baudart m'écrit : « Depuis six mois nous avions une petite-fille, qu'il adorait et nous étions tous heureux. »

En 1939, M. Pons est mobilisé sur le front de la Sarre. L'éclatement d'un obus ennemi à quelques mètres de son poste l'enterre vivant. On le dégage à grand'peine. En mai 1940, il se bat en Hollande et fait toute la retraite jusqu'à Dunkerque. De là il est emmené au stalag. Il n'en sortira que pour venir se faire fusiller à Saint-Flour, six mois après. Et c'est un ami de la famille à qui M. Pons avait donné son sang quelque temps

auparavant qui avertit la jeune veuve. Pauvre femme ! Son chagrin se ravive sans cesse à la pensée que son mari a été arrêté par un milicien brutal qui ne daigna pas même jeter un regard sur les preuves d'innocence que M. Pons lui tendait. On reste stupéfait devant pareil mépris de la vie... d'autrui.

M. Leber, de Paris, réfugié à Saint-Flour avec sa famille, laisse une veuve souffrante et un enfant. C'était un brave homme, sociable et honnête. Mais, crime impardonnable aux yeux des Allemands : il était né Israélite. Mme Leber n'a pas résisté à l'épreuve et a rejoint depuis son mari dans l'au-delà.

M. Bergeret, natif de Lyon, inspecteur de police à Clermont, avait vingt-trois ans. Il venait de se fiancer.

C'était un jeune homme au grand cœur, à l'âme ardente, à la conscience droite. Je m'estime heureux d'avoir été choisi par la Providence pour lui dire les mots suprêmes de réconfort et d'espérance.

M. Badoc, trente ans, était marié et père d'une petite fille de cinq ans. Comme pour M. Bergeret, la profession de policier était une vocation de famille. Je m'imagine qu'il a dû regarder la mort en face, comme il avait regardé en face ses bourreaux de l'hôtel Terminus : fièrement, bravement, avec un superbe mépris et sans un seul clignement de faiblesse.

Parmi les prisonniers faits à Murat et amenés à l'hôtel Terminus, trois furent fusillés. Leur identification donna lieu à quelques difficultés. Voilà pourquoi leurs familles ignorèrent pendant quinze jours leur affreux malheur. Voilà pourquoi arrivèrent au 92 de Clermont des colis envoyés de Murat à MM. Peschaud, hôtelier, et Cheyrouse, buraliste. Le petit Delqué, la troisième victime arrêté à Murat, était de Paris et n'avait que dix-huit ans.

Voici quatre autres victimes qu'on a pu identifier entre l'inhumation et l'exhumation :

Gradwohl Roger, de Pfaffenhofen (Bas-Rhin), vingt et un ans.

Gradwohl Marcel, frère du précédent, vingt-trois ans.

Levy Edgar, de Metz (Moselle), trente-neuf ans.

Winter Raymond, de Strasbourg (Bas-Rhin).

Deux autres sont des Arabes, mais c'est tout ce qu'on sait sur eux.

Trois restent encore à identifier complètement.

Peut-être qu'à leur sujet, une maman, une épouse se répète avec anxiété chaque jour : « Il a dû lui arriver malheur. Il ne donne plus signe de vie. »

*
* *

Pèlerins du tertre sacré, enveloppons dans un même sentiment de profonde compassion les victimes innocentes et leurs familles désolées.

L'aube du 14 juin 1944 a vu le sacrifice sanglant des premières.

Mais chaque année, leurs vieux parents, leurs veuves et leurs orphelins verront se lever l'aube du 14 juin dans l'amertume de leur cœur brisé.

Que notre pitié les unisse dans la prière comme ils sont unis dans l'immolation :

Victimes de chez nous, lâchement immolées,
Puissiez-vous entrer tôt dans les parvis divins.
Consolez, ô Dieu bon, leurs veuves désolées,
Ayez pitié des orphelins !...



RAYNAL



RASSEMUSSE



ROUX



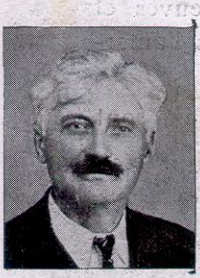
BAUDART



LEBER



PASCAL



CHEYROUSE



PESCHAUD



BADOC



BERGERET



PONS



MALLET



CHALVIGNAC



BUCHE



IN MEMORIAM

Soubizergues s'est figé dans un silence impressionnant.

Son cadre paisible de verdure et son ruisseau limpide semblent en faire un lieu d'idylle.

Mais, sous la garde d'une humble croix de bois, le tertre sacré est là qui répète au passant l'horrible drame de vingt-cinq agonies.

Le contraste empoigne le cœur et l'étreint à saigner.

Dans l'air flotte une invisible présence:

Elle vous enveloppe de toutes parts, inquiète, cherchant comme à tâtons à rencontrer votre âme.

Oh ! pauvres Morts, rassurez-vous !

Nous ne sommes pas de ceux qui vous feront mourir une seconde fois en affirmant que tout finit aux bords de la tombe... Nous croyons, au contraire, que nos prières hâteront votre entrée dans la vraie Vie.

Nous ne sommes pas de ceux qui, après une compassion passagère et superficielle, laissent l'oubli ensevelir votre mémoire... Nous voulons, au contraire, que la flamme de votre souvenir trouve dans l'indéfectible fidélité de notre cœur, une huile inépuisable.

Nous ne sommes pas de ceux qui viennent orner vos tombes de gerbes périssables et de pompeux discours, et qui, se croyant quittes envers vous, se retirent bien vite pour déposer, avec leur costume d'apparat, la pensée de la mort et des Morts... Nous vous donnons, au contraire, droit éternel de cité dans nos cœurs.

Venez, pauvres Morts, envahissez, emplissez nos âmes.

Venez, restez en nous... pour que nos prières incessantes vous obtiennent la paix éternelle.

Venez, restez en nous... et que notre sollicitude pour les êtres chers que vous avez quittés, apaisent vos inquiétudes de fils aimant, d'époux très cher, de père tendre.

Venez nous stimuler à travailler au salut de notre patrie blessée, en lui donnant comme vous le meilleur de nous-même.

Et maintenant, ô Morts, que nous nous sommes rencontrés et compris, ne nous quittons plus.

Que vos corps restent à la terre, mais que vos âmes trouvent en nous un asile contre l'oubli et l'indifférence, jusqu'à l'éternelle rencontre des martyrs et des séparés.

J. Flour, à mon retour de Captivité

fre Gérard Mayet

TROISIÈME PARTIE

AU " QUATRE-VINGT-DOUZE "

CHAPITRE I

Départ et arrivée

Après le départ de nos vingt-cinq compagnons, nous restions vingt-huit — hommes et femmes — sous la surveillance de miliciens. Leur calme contrastait maintenant avec leur déchaînement habituel. Ils avaient l'air absent, comme perdus dans la contemplation d'un spectacle effarant. L'un d'eux s'était approché de M. Peschaud et lui avait dit : « Vous, vous avez la vie sauve. Vous le devez à notre chef. Vous ne direz pas que les miliciens sont des salopards. »

Dehors, il y avait toujours un intense va-et-vient. Des camions manœuvraient pour s'ordonner en convoi.

Vers 7 heures, un officier vient dire aux prisonnières de le suivre. Avec leur départ, c'est notre dernière lueur d'espoir qui s'éteint. Jusqu'ici, dans notre angoisse mortelle nous pouvions nous dire : « Ils ne fusilleront tout de même pas des femmes, qui n'en peuvent mais, et puisqu'elles restent avec nous, tout n'est pas perdu. »

Quelques minutes après leur sortie, on nous appelle à notre tour avec l'injonction de prendre toutes nos affaires avec nous. Nous passons sans qu'on nous arrête devant le bureau d'entrée et nous sortons de l'hôtel. Je viens en tête et me trouve en face d'un car de la maison Bardon-Mezy-Porte. Les Allemands l'avaient réquisitionné la veille avec son chauffeur. Sans le

quitter d'une semelle, ils avaient obligé M. Imbert à préparer la voiture et à descendre à l'hôtel Terminus. Là, on l'avait « cuisiné » pendant un long quart d'heure sur ce qu'il savait du maquis. Naturellement M. Imbert ne savait rien et, se mettant à tu et à toi avec les Allemands, réussit à les convaincre. « Bien, dirent-ils alors, vous allez conduire des prisonniers à Clermont, mais il vous est interdit sous peine de mort d'en révéler les noms à qui que ce soit. » On le ramena même sous bonne garde dans sa maison pour reconnaître les lieux et pouvoir, au besoin, se saisir de sa famille.

Nous voilà donc devant le car de M. Imbert. On nous fait monter par le fond. Les prisonnières sont déjà installées sur les premiers sièges. Je veux m'asseoir derrière Mme Mallet. Mais l'officier allemand m'interpelle : « Schweinsbruder ! Cochon de Frère ! », et d'un geste rageur m'indique comme siège le plancher du car. Je m'installe tant bien que mal et récolte encore un furieux coup de botte dans les jambes avec cette explication : « Je t'apprendrai à cacher des Lorrains et des Luxembourgeois ! »

Pendant que les autres prisonniers prennent place, j'engage un brin de conversation avec Mlle Madeleine Mallet, ma plus proche voisine. Je lui dis quelques mots d'encouragement et lui fais espérer qu'elle reverra son frère à Clermont, ou à Vichy, tout au moins à Moulins.

Les prisonniers étant casés, cinq miliciens occupent le fond du car, prêts à faire feu sur nous à la moindre alerte. Cinq autres, passablement émèchés, montent près du chauffeur. Ils rient aux éclats et, avec leur bouteille de vin sous le bras, font l'effet de gens qui s'en reviennent d'une noce joyeuse avec la consolation d'avoir pu emporter de quoi prolonger le plaisir. Pourtant, l'un d'eux, me découvrant dans ma position inconfortable, a un bon mouvement : « Monsieur l'abbé, dit-il, venez vous asseoir près de moi.» A quoi je réponds : « Non, le Boche m'a mis là. J'y reste. On verra plus tard. »

Vers 8 heures, notre convoi s'ébranle. Il est formé d'une quarantaine de voitures : automitrailleuses, camions lourds, camionnettes, Mercédès, « Pol ». On a chargé sur notre car la bicyclette et les skis de Pierrot Mallet : un milicien les avait trouvés à sa convenance... Le butin fait chez Truyol, Mallet, Espalieu, pharmacien à Murat, etc..., se trouve éparpillé un peu

dans toutes les voitures au gré des pillards. L'un des camions transporte les neuf cadavres des miliciens tués à Murat.

Dans la montée du cimetière, nous avons un moment d'indicible émotion : s'ils nous fusillaient à la Fontaine des Anes ? Mais rien d'anormal ne se produit jusqu'à La Fageole. Nous profitons des tournants pour essayer de nous rendre compte si nos anciens compagnons du Terminus ne font pas partie du convoi. Mme Mallet découvre alors dans la colonne les deux voitures volées à son mari. Elle en pleure à fendre l'âme. Au volant d'un gazogène chargé d'Allemands, nous reconnaissons M. Delair. Les Allemands avaient eu besoin de ses services : cela le sauva de la prison, peut-être de l'exécution. Il devra les conduire jusqu'à Vichy, où il entreverra Bemelbourg. Nommé par Himmler chef de la Gestapo pour la zone sud, en remplacement de Gessler, ce Bemelbourg, en dépit de ses airs aristocratiques, réussit pendant les quelques semaines de son règne à ouvrir en France plus de tombes que jamais fossoyeur n'en creusa. Il incarnait le type de l'officier nazi. Sa parfaite connaissance du grand monde, ses manières affables, son habileté à présenter comme exploits glorieux les turpitudes de son pays, sa conviction de la supériorité de la race allemande sur tout le reste des mortels, son manque absolu de scrupules et d'humanité dans ses directives de répression, faisaient de lui aux yeux de ses compatriotes « l'homme idéal, irremplaçable » à la tête du service chargé de nous imposer « la collaboration totale ».

Peu avant d'arriver à La Fageole, le jeune Laporte me cède son siège sur l'invitation d'un milicien et s'assoit sur une valise dans le passage. Madeleine Mallet distribue aux prisonniers des bonbons et des gâteaux secs. Les miliciens, eux, s'en donnent à cœur joie. Sans vergogne et sans égard pour Mme Mallet, ils gaspillent en une beuverie ininterrompue le bon vin vieux volé dans sa cave. De tels procédés rappellent constamment à la pauvre femme les cruels malheurs qui viennent de fondre sur son foyer. Elle a le visage inondé de pleurs et, par moments, des crises de larmes la secouent tout entière. Hélas ! ses lèvres viennent à peine d'approcher la coupe des douleurs !...

Arrivée en haut de la côte de Massiac, la colonne s'arrête et, pendant que miliciens et S.S. s'en vont précautionneusement explorer les abords de la route, nous assistons à une scène

écœurante. Le chef du convoi fait descendre deux jeunes gens de notre car et leur montre la route : « Vous êtes libres. » L'officier s'attarde un moment avec l'un d'eux, puis ostensiblement l'embrasse. C'était la récompense d'une lâcheté commise la veille à l'hôtel Terminus. Ledit jeune homme avait été « ramassé », le dimanche 11 juin, alors qu'il se rendait au maquis avec un camarade. Le lendemain soir, à l'annonce par M. Leber de notre proche exécution, la peur avait fait de lui, en un clin d'œil, d'un maquisard un milicien. En effet, devant l'effondrement physique et moral de tout son être, le chef milicien le saisit à l'épaule, lui demandant la raison de ses bruyants sanglots. « Que faut-il faire pour me sortir de là ? », gémit-il lâchement. A quoi le milicien répondit par une rapide réclame en faveur de la Milice. Un moment après, sur le consentement formel du jeune homme, il y avait un milicien de plus. Et celui-là aussi avait gagné, avec la vie et la liberté... notre plus profond mépris. Si l'Allemand, par son accolade impudente, avait cru nous inviter — on ne sait jamais avec ces gaillards d'outre-Rhin — à nous racheter nous-mêmes au prix d'une lâcheté, il en fut quitte pour sa comédie. Tous les prisonniers se sentirent atteints dans leur dignité de Français. Puis ils se consolèrent : le transfuge était fils d'Italien.

On pénètre dans Massiac. Toutes les issues en sont gardées par des automitrailleuses. Fusils et mitraillettes sont braquées sur nous. Au premier coup de feu que tirerait le maquis, il ne resterait de nous que des cadavres criblés comme des passoires. Pourtant, cette perspective ne nous empêche pas d'espérer une intervention du maquis en notre faveur. Espoir vain !

Court arrêt à Massiac, pour charger trois autres prisonniers : MM. Beauvoir, pharmacien, Mme Johannel, cafetière, et un de ses pensionnaires, M. Séryer. A Grenier-Montgon, nouvelle inspection des abords de la route par S.S. et miliciens, pendant qu'on apporte aux prisonniers un seau d'eau et un verre. Dans le va-et-vient qui s'ensuit, Mme Mallet réussit à glisser à M. Imbert : « Ecrivez au docteur Cocurat, à Châteldon, que nous sommes prisonnières, moi et ma fille. » A peine arrivé à Clermont, au risque de sa vie, M. Imbert s'exécutera.

Nouvel arrêt à Saint-Germain-Lembron. Prisonniers et prisonnières demandent à prendre leurs précautions. Les miliciens

ne savent pas être corrects... Au départ, ils débouchent une nouvelle bouteille de vin vieux. Ils nous imposent silence, mais sans grand succès. Nous traversons Issoire, dont la garnison allemande a pris position tout le long de notre parcours. Nous approchons de Clermont. Il est environ 16 heures. Rue de Loradou, un milicien se penche vers Imbert et lui dit : « Suivez cette camionnette. » Nous quittons alors la colonne qui se dirige vers les Carmes pour y enterrer ses neuf cadavres. Sans escorte, nous allons vers une destination inconnue.

Place de Jaude, les cœurs se serrent douloureusement : si on nous conduisait à Royat ! Sa mondiale réputation de ville thermale a perdu beaucoup, surtout depuis 1942, au profit de celle que lui ont faite les profanateurs nazis de toutes nos gloires et richesses françaises.

Royat ! centre de tortures de la Gestapo !

Heureusement ce ne fut qu'une alerte. Notre car prend la direction de Montferrand. Place Gaillard, place Delille ; nous commençons à deviner notre sort. Rue des Jacobins, avenue de la République, cette fois le doute n'est plus possible : on nous conduit au 92. Nous tournons dans la rue Pélissier et notre car stoppe en face de la prison militaire. Nous descendons, et entre deux haies de miliciens nous franchissons le seuil. J'entends une femme qui crie : « Il y a un Frère ! »

*
* *

Ce jour-là, comme tous les mercredis, était « jour de colis » pour les prisonniers du 92. D'après la foule énorme de gens qui apportaient des paquets, nous comprîmes tout de suite que nous allions nous trouver en nombreuse compagnie : braves gens comme nous, jetés là en pâture aux tortionnaires de la Gestapo et à d'autres plus ignobles encore, les Mathieu, les Bresson, les Vernières, etc...

Les prisonnières sont dirigées sur la prison des femmes. Dans le couloir du bâtiment des hommes, on nous aligne devant la cellule n° 54, celle de Mgr Piguet. Un Allemand nous crie dans un accent détestable : « Les mains en haut et tout de suite ! » Nous nous exécutons pendant vingt longues minutes. C'est le temps qu'il a fallu à trois prisonniers pour aménager

notre futur logement. Si l'hospitalité allemande s'étend à beaucoup trop de monde, en revanche elle est expéditive et bon marché. Aussi, quand on nous enferme à clef dans la cellule n° 67, l'inventaire est vite fait : de la paille par terre entre quatre murs nus.

Et puis nous ne sommes plus au complet. De tous les prisonniers du car, nous nous retrouvons quatorze : Peschaud, Vert Jules, Vert Fernand, Feuillet, F. Gérard, Meyniel Louis, Meyniel Robert, Amarger, Laporte, Crapoulet, Morlé, Florquin, Beauvoir, Séryer. Les autres, MM. Hermet, Roche, Rabbe, Bonnet, Perségal, ont été dirigés sur une cellule voisine.

Nous restons prisonniers, c'est vrai, mais quel immense soulagement de nous sentir du moins libres de nos mouvements, libres de nos membres et de notre langue. Plus de miliciens déchaînés ! Plus de SS. arrogants et brutaux ! Plus de brimades ! Plus de mitraillettes ! C'est le paradis, comparé à l'hôtel Terminus. Et puis la hantise d'une mort sanglante s'estompe peu à peu. Pour la première fois, je me trouve nez à nez avec le docteur Peschaud :

— Docteur, nous revenons de loin ! Nous pourrons brûler une chandelle à Notre-Dame des Oliviers.

— Oui, mon Frère, nous revenons de loin, et il me serre la main.

Depuis juin 1944, c'est, entre nous, à la vie et à la mort. On nous demandera plus tard : « Où donc êtes-vous devenus amis ? » et nous répondrons : « En prison, pour vous servir. »

*
* *

Subitement la clef grince, la porte s'ouvre et il nous arrive deux nouveaux prisonniers qui nous déclinent tout de suite : nom, âge, profession, etc. Ce sont deux Israélites : Erbsman, dit Herbeton, et Blum, caissier de la maison Audigier. D'abord, nous nous méfions un peu croyant avoir à faire à des « moutons » chargés de nous épier. Mais nous nous rendons compte bientôt que ce sont tout bonnement deux malheureux, comme nous.

Quelqu'un frappe à la fenêtre. On ouvre. C'est Delobel, un

prisonnier affecté à la cuisine. Il nous passe du sucre, un morceau pour chacun.

Et voilà que la clef grince à nouveau, la porte s'ouvre une deuxième fois. Va-t-on grossir notre nombre de quelques unités encore ? Ce n'est qu'un homme de corvée qui nous apporte une tinette, car il n'y a pas de W.-C. dans notre cellule et on n'en sort pas quand on veut.

Peu après la lumière s'éteint. Nous nous sentons bien misérables sur la paille. Cependant nous éprouvons tous une profonde reconnaissance envers la Providence qui nous a tirés de l'enfer du Terminus. Hélas ! la satisfaction même que nous en ressentons s'évanouit à la pensée de nos vingt-cinq compagnons. Puisque nous avons échappé à la mort, c'est que les autres... Mais non ! Obstinément, farouchement, nous nous refusons à admettre qu'ils aient été fusillés.

La nuit est noire... La nuit est longue...

Le sommeil ne veut pas venir...

CHAPITRE II

Au fil des jours

Ce qu'a été au fil des jours notre vie au 92, mon journal vous le dira, oui, mon journal du 92. Ses confidences avaient pris la forme prudente de calculs bien innocents ou de lettres indéchiffrables. Je l'ai complété du reste par des impressions et des souvenirs dont l'inscription aurait dépassé mes possibilités cryptographiques et les limites de la sagesse.

Certes, mon procédé est fort banal : il réflète du moins le plus fidèlement possible et sous forme d'instantanés sans littérature, nos états d'âme, nos appréhensions, nos occupations et... nos divertissements. Vous faites la grimace, ami lecteur, en découvrant sous ma plume ce mot choquant. Eh ! quoi, des divertissements alors que vous vous attendiez uniquement à des scènes de désespoir ? Laissez-moi d'abord vous dire ce que ce mot signifiait pour nous.

Pendant les tristes années défuntes, n'a-t-on pas vu des hurluberlus installer un jazz dans un corbillard et danser sur les lieux mêmes où cadavres déchiquetés et ruines fumantes témoignaient de la toute récente agonie d'un pâté de maisons, d'un quartier de ville, d'une agglomération ouvrière... Ils appelaient cela faire bonne contenance contre mauvaise fortune... à la mode « swing ». Vous ne nous ferez certes pas l'affront de croire, ami lecteur, que nos souffrances de l'hôtel Terminus, le souvenir de nos vingt-cinq compagnons partis pour une desti-

nation inconnue, les appréhensions que faisait naître notre incarcération dans une prison, où chaque jour des compatriotes se tordaient dans les plus barbares tortures et mouraient héroïquement, non, n'est-ce pas, vous ne nous ferez pas l'affront de croire que tout cela nous avait tourné la tête jusqu'à nous transformer en stupides « zazous », cherchant l'oubli de nos maux en de joyeuses folies.

Avouez cependant que ces vicissitudes sans issue devaient être singulièrement déprimantes : le cafard nous guettait. Plus d'une fois, sans autre cause aparente qu'un moment d'inoccupation, un retour instinctif sur notre situation, le regard triste d'un compagnon, un mot amer, un soupir, un rien suffisait à nous jeter en proie aux plus noires pensées, au plus complet désarroi. Combien ces crises subites de découragement anémient les forces morales, on le devine aisément. Ne valait-il pas infiniment mieux les prévenir par des rengaines et des scies, des manilles où l'on « trichait » à qui mieux mieux, des histoires gaies, des cabrioles et des poursuites effrénées à travers la chambrée, plutôt que de broyer toujours du noir sous l'œil narquois de la Gestapo. Si, dans cette lutte sans répit contre le cafard, nous avons parfois déposé notre gravité professionnelle, c'était pour revêtir quelques instants après un moral tout neuf et poussé jusqu'au beau fixe à coups de bons mots, de concerts improvisés, de farces hilares et de jeux « gamins ».

Qu'on souffre et qu'on gémisse en prison, cela tout le monde le conçoit. Qu'on puisse s'y divertir, cela demandait à être justifié. Mon journal vous dira le reste.

*
* *

Jeudi 15 juin. — Nous commençons à nous installer dans notre nouvelle vie.

De bonne heure, on nous fait sortir et on nous invite à nous laver. Avec quoi ? Nous allons dans la cour. Rencontre imprévue : M. Jouve, docteur, qui soigna mon frère André. Nous refaisons connaissance en « terroristes ».

« Bonjour, monsieur Mayet ! ». Je me retourne et reconnais Jeannot Villedieu, de Romagnat. C'est un gars qui est pour les

« idées avancées » et qui n'a pas froid aux yeux. Je lui tends la main : « Bonjour, Jeannot ! Alors c'est la réunion des bons enfants, ici ? » Et l'on cause...

Au hasard des paroles qui s'échangent entre les « bleus » que nous sommes et les « anciens », j'apprends que Marcel Raparie vient d'être conduit à Royat avec M. Etienne Mallet.

Nous procédons rapidement à notre toilette. Pas de savon, pas de brosse à dents, pas de serviette. En tout et pour tout : de l'eau et un mouchoir de poche.

Toilette et sortie du matin ne font qu'un au 92 et ne doivent pas dépasser la demi-heure. Aussi Pépé, un de nos gardiens, pas méchant pour un sou, nous crie bientôt : « Fini, promenade ! »

Les prisonniers, paraît-il, communiquent entre eux de cellule à cellule au moyen de petites lettres que des hommes de corvée acheminent à destination. A tout hasard, j'écris le mot suivant à Mlle Suzanne Raparie : « Les boches se chargent de réunir les amis. Je suis là en face. Soyez bien courageuse. Je pense voir votre frère. Votre maman va bien. Dites bien des choses à Mme Mallet, à Madeleine et aux autres. »

Onze heures : on nous porte un bouteillon. C'est de la soupe. Quelle soupe, mon Dieu ! Et avec quoi la manger ? On nous passe quelques assiettes. Les uns après les autres, nous réussissons à boire une assiettée de bouillon. Je me sers pour la première fois de mon cure-dent en guise de fourchette pour piquer les quelques nouilles qui flottent éparses dans ma part de bouillon. Certains de mes compagnons ont extrait d'un vieux poêle des abaisse-langue. Ils les nettoient et s'en servent comme cuillers. C'est primitif. Espérons qu'avec le temps notre service s'améliorera.

Tard dans la soirée, toute la prison retentit subitement des accents de la Marseillaise, du Chant du Départ et du Chant des Adieux : « Ce n'est qu'un au revoir, mes frères ! » Nous nous regardons, surpris : armistice ou libération massive des prisonniers ? Hélas ! ce n'était qu'un départ pour l'Allemagne, et les restants encourageaient les partants... à la française.

Vendredi 16 juin. — Le numéro 64 que nous occupons est ordinairement réservé aux interrogatoires et vraisemblablement à la torture. Aussi, de bon matin, on nous fait prendre la place de ceux qui sont partis hier. Nous transportons nos pénates à la

cellule H3. Cette cellule — environ 10 mètres sur 7 mètres — comme toutes celles de la série H, faisait partie jadis des anciens préaux de la prison militaire que le colonel Tréboux fit aménager en chambrées pour détenus en 1938. Pensait-il alors qu'il les étrennerait lui-même pendant huit longs mois ? A notre arrivée, H3 avait déjà une dizaine de locataires. Et c'est leur chef de chambrée, M. Tréboux en personne, qui nous fait les honneurs d'une réception selon toutes les règles de l'étiquette.

Primo : Présentation. Et nous échangeons de cordiales poignées de mains avec MM. le commandant Mainvieille, colonial rapatrié de Tunisie et doyen de la chambrée, soixante-dix ans ; le colonel Brosse, gouverneur de l'Elysée ; le commandant Montagnon, du Puy ; les lieutenants Petel et Riverain ; M. Lelluch, ingénieur conseiller de la Radio Nationale ; M. Sardier, commissaire des Chantiers ; M. Vitoux, dit Eugène, agent principal de liaison de l'Armée Secrète ; M. Chapelle, chef électricien, etc... etc.... En vérité, nous aurions pu tomber plus mal.

Secundo : Discours de réception. En des phrases, style militaire, le colonel Tréboux nous passe les consignes ayant force de loi en H3 : heures de repas, heures de sieste, heures de jeux, heures de travail, tour de corvée, etc... Nous ne sommes pas fâchés de trouver un horaire tout fait et prions ces Messieurs de ne pas déranger leurs habitudes.

Tertio : Installation ! En H3, nous disposons d'une paillasse. Je m'installe au pied du commandant Montagnon. A ma droite, le docteur Peschaud élit domicile avec son secrétaire de mairie : Louis Meyniel.

Vers vingt heures, le cafard voudrait s'installer aussi chez nous pour la nuit. Mais le docteur n'est pas long à réagir et organise un petit chahut. M. Crapoulet s'absorbe dans son Droit. Le commandant Montagnon a mauvais moral. J'essaie de le remonter. Pendant toute la nuit, il ne cessera de réciter son chapelet. Sur notre invitation, le colonel Brosse raconte quelques anecdotes de sa vie de gouverneur à l'Elysée. Après l'extinction des lumières, allongés sur notre paillasse, nous attendons le sommeil. Mais ce n'est pas souvent qu'il arrive au 92 : trop de soucis, de cris, de gémissements l'en écartent jalousement. Le docteur l'appelle à coups de rimes. Mais malgré le rythme harmonieux et berçant de sa poésie, V. Hugo n'est pas un sopo-

rifique et l'aube du lendemain nous surprend à discuter philosophie, pédagogie et politique...

Samedi 17 juin. — Pour tuer le temps, nous organisons des tournois de bridge et de manille.

J'ai reçu une réponse de Mlle Raparie :

« Bien cher Monsieur le Directeur,

« Quel chagrin pour moi lorsque j'ai appris votre arrestation. Je peux à peine y croire. Mais je sais que vous avez du courage. Cher Monsieur le Directeur, soyez mon interprète auprès de mon frère pour lui dire que je pense beaucoup à lui, que je l'embrasse bien fort, et qu'il soit courageux. Mon interrogatoire est terminé. Peut-être partirai-je au prochain convoi. Monsieur le Directeur, je prie beaucoup et n'oublie pas vos bons conseils. Suzanne. (Déchirez.) »

Hélas ! de son frère, je n'ai plus rien appris.

La journée se passe sans incident.

A la nuit tombante, nous essayons du solfège pour appeler Morphée. Le moyen est mal choisi et pour comble, nous y prenons goût. De sa voix flûtée, le jeune Laporte entame la Yoyette. Quel monde de souvenirs cela réveille dans l'esprit du colonel Brosse. Lui aussi, du temps qu'il était jeune troupier, chantait la Yoyette en parcourant les routes de France. Les paroles lui reviennent et c'est de tout cœur qu'il se met à accompagner Laporte. Son exemple — comme cela se doit à un colonel — est irrésistible, mais faute de savoir les paroles, toute la chambrée ne donne de la voix qu'au bis. En attendant que la Yoyette ait ses... pardon, je veux dire en attendant le lendemain, Sardier, Eugène et moi, essayons ensuite de reconstituer mentalement : « Ce n'est qu'un au revoir, mes frères... ». De la sorte, au prochain départ pour l'Allemagne, nous aussi, nous participerons au concert d'adieu. A moins que nous ne soyons du voyage...

Dimanche 18 juin. — C'est la fête du Sacré-Cœur. Le colonel Tréboux m'invite à « officier ». Toute la chambrée se concentre et se recueille. Les Israélites eux-mêmes se confinent dans un silence absolu pour ne pas nous distraire.

Pasteur improvisé, je fixe à mes paroissiens, comme intentions à nos prières : nos familles, nos prisonniers, nos compa-

gnons d'infortune, nos vingt-cinq camarades absents, nos victimes de guerre, notre patrie. Comme Missel, je me sers alors du livre du prisonnier (que nos camarades des Stalags connaissent bien) pour lire la messe. Au « Domine, non sum dignus », nous faisons une fervente communion spirituelle, et après l' « Ite Missa est », nous chantons a capella l'Ave Maria de Lourdes. Puis, du fond de notre cellule de détenus, nous vouons « officiellement » la France au Sacré-Cœur. C'est le colonel Tréboux en personne, qui, lentement, pieusement, dit l'acte de consécration. Nous clôturons la cérémonie en priant les uns pour les autres notre Père du Ciel et Marie, notre Maman à tous. Moments pathétiques et inoubliables que ceux de cette cérémonie religieuse sans prêtre, entre les quatre murs d'une injuste prison ! « Je vous verrai toujours dire votre messe », me souffle M. Vert.

A onze heures trente, on nous sert notre repas unique : une soupe où il y a à boire et quelquefois à manger, avec deux cents grammes d'un pain noir et sec. Pour un dimanche, c'est plutôt décevant, surtout que nous nous attendions à un petit supplément. Pourtant nous sommes payés pour savoir que nos maîtres n'entrent pas dans ces détails...

Après une promenade en rond dans la cour, nous jouons à la manille. Mais ce diable de docteur « triche » comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie. Pour me défendre, j'en fais autant, et finalement c'est à qui perd gagne que la partie s'achève dans un accès d'hilarité générale. Pour quelques courts instants, nous avions oublié notre misérable situation.

La soirée se passe à raconter des histoires. Le colonel Brosse en a un sac tout plein. Le colonel Treboux a de l'esprit pour quatre. Crapoulet nous fait de la littérature policière et M. Meyniel nous dit des mots pour rire en patois. Quant au docteur, il n'est jamais à court, et s'il récite avec brio des vers appris sur les bancs, il réédite avec non moins de succès ses facéties d'étudiant en médecine.

Lundi 19 juin. — M. Morlé, jardinier à Paris, a un cafard monstre. Et certes, il y a de quoi. La conscience aussi tranquille qu'un nouveau-né, il quittait Paris pour aller rejoindre sa femme réfugiée en Lozère. Elle lui avait écrit son intention de lui faire cadeau d'un joli bébé... bientôt. Tout heureux, le futur papa trouve le train bien lent à le conduire vers son bonheur.

Et voilà que le train saute. Pauvre futur papa ! Avec Florquin, il prend le « train onze » et tombe sur une colonne allemande qui trouve très suspectes sa jeunesse et son allure pressée. C'est bien assez pour être incarcéré à l'Hôtel Terminus. Pauvre, pauvre futur papa ! Et maintenant à H3, il broie du noir à longueur de journée. L'image de sa femme angoissée sur son sort et la pensée que son bébé grandira sans qu'il l'ait vu petit, petit, le bouleversent. Pourtant, aujourd'hui, nous constatons avec bonheur qu'il réagit. Il se fait ramasseur de mégots. Un mégot, plus une feuille sèche de platane, plus une pincée de tabac à priser, et voilà une cigarette. Ça tue le noir, au moins le temps de monter en fumée.

Nous sommes dévorés par les puces. Et nous leur déclarons une guerre à outrance, les poursuivant dans leurs derniers retranchements. Nous tenons notre chambrée dans un état de propreté à servir de modèle à maintes ménagères. Peine perdue : la puce tient le coup. De guerre lasse, Florquin déserte la paillasse et veut passer ses nuits sur la table ou sur un banc. Ainsi, pense-t-il, il n'aura plus qu'à tenir tête aux « puces ailées », les moustiques.

Mardi 20 juin. — Un homme surpris, c'est moi, lorsque subitement je me trouve nez à nez avec un autre Frère des Ecoles Chrétiennes. D'où sort-il donc, celui-là ? Mais, cette figure... ? C'était le docteur Peschaud sous mon propre tricorne. Pour donner la réplique, je me déguise en disciple d'Hippocrate. Cet échange de nos personnalités respectives égaie fort la chambrée, lorsque, crac-crac, la clef grince et la porte tourne sur ses gonds. « Promenade ! », nous crie Lapelade, gardien ainsi dénommé parce qu'il est tondu à ras. Après une demi-heure passée au grand air, Pépé articule énergiquement : « Fini promenade ! ». A son air terrible et à sa voix qu'il essaie de rendre sévère, nous comprenons que la Gestapo n'est pas loin. Habituellement, à son : « Fini promenade ! », nous répondons la bouche en cœur : « Non, pas finie promenade », et bon enfant, Pépé nous laisse tourner encore un peu en rond. Mais aujourd'hui, rien à faire, car nos gardiens redoutent autant que nous les foudres de la Gestapo. Donc, nous rentrons bien sagement.

Pour faire plaisir à tous, je m'improvise conférencier. Pendant trois heures, je raconte mes souvenirs sur l'Espagne. Pour

rompre la monotonie d'un exposé méli-mélo, je provoque de temps en temps une causerie générale où chacun dit son petit mot sur le Caudillo, les courses de taureaux et les mandarines. Il y a donc malgré tout quelques bons moments dans nos tristes journées, mais les nuits !... Elles vengent toujours cruellement les instants d'oubli qu'à force de bonne volonté nous arrachons à notre malheur. Ce soir, à peine la lumière éteinte, le docteur me tire la barbe, ma longue barbe de dix jours. Cela veut dire qu'il s'ennuie et désire causer. Essayons donc à mi-voix d'attendre le matin.

Mercredi 21 juin. — M. Peschaud et moi sommes de corvée : c'est notre tour de tinette. Vidange, lavage, désinfection, se font avec toute la conscience désirable. Nous balayons aussi la chambrée, avec un balai de fortune, évidemment, et remplissons d'eau fraîche les quelques bouteilles que nous avons resquillées à la cuisine.

Le plus souvent, quand la porte s'ouvre, nous ne nous attendons à rien de bon. Pourtant, ce soir, elle s'est entre-bâillée pour livrer passage à un peu de bonheur sous la forme de quelques... paquets des nôtres.

Je reçois deux colis : un de ma sœur, un autre de Godefroy de Bouillon. De mes deux kilos de biscuits, j'en mets un à la disposition de toute la chambrée. M. Peschaud en fait autant avec un paquet de cigarettes. Tout le monde est content.

Autre joie partagée : mon voisin, le commandant Montagnon, est libéré. Il nous quitte comblé de bons vœux et porteur de nombreuses commissions. M. Crapoulet prend sa paillasse et nous passons immédiatement un bail de bon voisinage valable jusqu'au terme de notre séjour au 92.

Jeudi 22 juin. — Le colonel Brosse est un radiesthésiste convaincu. Grâce aux indications oscillatoires de son pendule, il nous fait connaître à tour de rôle notre vitalité, notre prochain départ pour l'Allemagne ou la date précise de notre libération. Heureusement pour les uns, malheureusement pour les autres, le pendule du colonel Brosse « retarde » souvent. Cela n'ébranle nullement la foi du colonel : « Que voulez-vous ! Il y a tant d'influences opposées qui interviennent. »

Aujourd'hui le colonel Brosse a quitté le pendule pour

l'aiguille. En ce moment il travaille dans la chaussure. Avec comme matière première une couverture de la Gestapo, il se confectionne une superbe paire de pantoufles. En vérité, on apprend bien des choses à gouverner l'Elysée.

Vendredi 23 juin. — « Mort après son interrogatoire ! » C'est une des formules qu'emploient les prisonniers pour s'expliquer la brusque disparition d'un des leurs. Cet avis de décès se répète souvent, trop souvent au 92, et nous n'en comprenons que trop, hélas ! les affreux sous-entendus : chairs meurtries, membres broyés, cris horrifiants... nerfs de bœufs qui frappent, frappent... tenailles chauffées à blanc qui brûlent... bourreaux monstrueux qui se délectent dans le sang et les souffrances de leurs victimes.

Aussi, est-ce avec effroi que nous nous voyons aujourd'hui appelés à l'interrogatoire. Mais, est-ce possible ? On semble nous prendre pour du menu fretin et l'on nous traite en conséquence ! Les procédés ordinaires d'intimidation : engu....., menaces, coups de poings paraissent suffisants à nos tyranneaux pour nous donner le trac et nous faire perdre contenance. Evidemment, ils ont tort de nous sous-estimer. Mais ne protestons pas ; nous avons tout à gagner à les confirmer dans la maigre opinion qu'ils ont de nous. Cela nous évitera une « cure de maturation » à Royat et pour le moment, cela facilite singulièrement notre auto-défense.

Je m'en suis tiré à peu de frais. Ils n'ont rien de positif contre moi. Si j'ai bien compris leurs accusations embarrassées, ils ne comprennent pas que je n'aie dénoncé ni réfractaires de l'S. T. O., ni communistes, ni maquisards. Ils ne comprennent pas ? Si nous étions en Hitlérie, je concevrais qu'ils ne comprennent pas. Mais nous sommes en France, et c'est à moi de ne pas comprendre.

Questions et répliques de mon interrogatoire sont bien gravées dans ma mémoire. N'empêche, à la première occasion, je les mettrai par écrit.

Samedi 24 juin. — M. Herbeton a trouvé un bout de bois. Il en tire toutes les figurines d'un jeu d'échecs. Avec le commandant Mainvieille, nous causons musique et chansons. Le colonel Brosse opère avec son pendule sur une carte de l'Europe.

Je l'entends qui dit : « Moulins... Paris... le Rhin... Berlin. Elle est arrivée dans un hôpital à quinze kilomètres de Berlin. » Il parlait de sa fille incarcérée à Moulins par les Allemands, et que son pendule vient de déporter en Prusse. Souhaitons que « les influences opposées » soient en faveur de Mlle Brossé. Quant à son papa, il est inconsolable. (Mais depuis, je l'ai rencontré : sa fille a été libérée par le maquis à Moulins.)

« Eugène », tous les soirs, vient s'asseoir sur ma paillasse. Nous causons de choses et d'autres, et la veillée finie, il se retire « chez lui »... quelques paillasses plus loin. Ce soir, il raconte :

« Je suis agent de liaison de l'Armée Secrète. Depuis deux ans, je dessers toute la France. Pensez si j'avais du boulot. De passage à Paris, je demande à mes chefs de m'adjoindre un second. On me donne Mathieu. Résultat : Mathieu vend mes confidences à la Gestapo et fait envoyer au 92 vingt-sept personnes de Clermont avec lesquelles je travaillais. Moi-même je suis filé. Dans une randonnée que je fais dans le Cantal, deux limiers me pistent. Je change de train à Arvant et me retrouve en leur compagnie d'Arvant à Ferrières-Saint-Mary. Arrivés là, ils m'arrêtent. On me conduit à Royat. A l'interrogatoire, pièges et brutalités ne réussissent qu'à me faire répéter : « Puisque Mathieu vous a dit... » Je suis passé à tabac et laissé inanimé dans une cave de leur centrale de tortures. Maintenant j'attends la prochaine séance. J'ai bien essayé de m'évader, mais je n'ai pas eu de chance. Un jour, pourtant, je réussis à me glisser dans la manche du cuisinier. Il m'accorde l'autorisation de m'occuper à exterminer les mouches de sa cuisine. Mais pas moyen d'approcher la sortie. Par contre, je récolte un supplément de patates cuites à l'eau. Depuis, je recommence de temps en temps mon métier de tueur de mouches, mais c'est toujours le même résultat : espoir déçu, rata supplémentaire. » Ce qu'Eugène oublie de dire, c'est qu'il apporte chaque fois à la chambrée son « rata » supplémentaire. D'ailleurs, la charité — qu'on l'appelle amour du prochain, entr'aide ou solidarité, — est à l'honneur dans notre chambrée, comme dans toutes les chambrées du 92. J'en parlerai... à mon Journal.

Dimanche 25 juin. — Minuit. Va-et-vient insolite dans les corridors. Subitement : cris, piétinements, commandements... Que se passe-t-il ? Une ampoule s'allume, la porte s'ouvre :

ordre nous est donné de ramasser nos affaires. Mais peut-on appeler ainsi une couverture et un tiers de paillasse ou, si vous aimez mieux, une paillasse pour trois. Cinq minutes plus tard, nous faisons irruption dans H4 dont les vingt-sept occupants doivent se serrer pour nous faire place. Les puces de céans ne mettent pas longtemps à flairer le nouveau gibier et sans perdre une minute procèdent à l'ouverture de la chasse. Ça saute sur les visages et sur les mains, ça étend progressivement son espace vital sur toute notre personne et ça pique et ça suce que c'en est un supplice. Décidément H4 manque d'hygiène comparé à H3.

Comme notre nuit a été coupée en deux, on nous fait lever plus tôt que d'habitude. Nous trouvons cela tout naturel... sachant à qui nous avons à faire.

A la sortie, nous secouons bruyamment nos couvertures pour attirer l'attention de nos remplaçants à H3. Ce sont des Muratais qu'une rafle de représailles arrache brusquement à leurs familles et à leur bonne ville. Destinés à l'Allemagne, ils auraient dû descendre à l'O. P. A. de la pace Delille. Mais leurs confrères de Brioude y disposaient déjà de toutes les places libres. C'est ce qui nous vaut la consolation de les avoir quelque temps près de nous. Ils sont cent-vingt qui viennent de saluer leur maire, le docteur Peschaud : le cantonnier, le Frère Directeur et huit Frères de Notre Dame des Oliviers et cent autres de dix-huit à soixante ans. Il ne manque vraiment que le bon et sympathique archiprêtre, l'abbé Chopy, qui nous aurait débité en patois les bonnes histoires du terroir. Hélas ! les Muratais n'ont pas encore notre mentalité... ils sont loin d'avoir le sourire. On voit bien qu'ils n'ont pas débuté par l'Hôtel Terminus. Nous essayons de leur remonter le moral. Peu à peu, ils se laissent aller à nous raconter comment ils ont été raflés. Puis, c'est pour nous la terrible révélation. M. Johanon nous demande : « Vous savez que vos compagnons du Terminus ont été fusillés ? »

— ... ?

Quelle atroce minute et quelle atroce journée ! Il n'y a plus de doute possible : nos vingt-cinq compagnons ne sont plus. Ils ont été abattus à l'aube du 14 juin, alors qu'ils croyaient retourner à la vie... Mon Dieu ! Avec quelle acuité nous revoyons alors leurs derniers gestes, leurs derniers regards, leur empressement à s'en aller... au devant de la mort. Nous réalisons toute

l'horreur du drame : sinistrement, la scène se prépare... Voici ceux qui vont tuer... et ceux qu'on va tuer... suprêmes instants que traversent des visions macabres, le souvenir d'êtres aimés, les déchirements d'âme, les élans éperdus... « Feu ! »... Pour eux, tout est fini... Et tout commence pour leurs veuves, leurs enfants, leurs parents... Satisfaits, les tueurs courent à d'autres œuvres de mort. Ah ! voilà longtemps qu'ils ont renié l'Evangile et remplacé le précepte divin : « Aimez-vous les uns les autres ! » par leur « Deutschland über alles «. Culte païen de la race et du muscle aux dépens de l'esprit et de la personne.

Lundi 26 juin. — Nous avons notre sortie matinale en même temps que les Muratais. M. Crapoulet nous prête la trousse de toilette du pauvre M. Bergeret, tué à Soubizergues. D'aucuns en profitent pour se refaire une figure nette et propre.

Grâce à un trou pratiqué dans la paroi qui sépare H3 et H4 et à des signaux appropriés, tout un système de communication fonctionne bientôt entre nos deux cellules. Nous en profitons pour tuer le temps... à coups de téléphone.

Cela nous permet en outre d'apprendre des détails sur les malheurs de Murat.

Depuis le 12 juin, jour où Gessler est venu chercher la mort à Murat, les Muratais ont vécu dans la crainte des plus cruelles représailles.

Le 18 juin, tard dans la soirée, l'heure H sembla venue. Les Allemands arrivent, occupent la ville, forcent les garages particuliers et s'emparent de toutes les voitures à essence. Deux officiers se présentent chez M. Dupallut, premier adjoint, faisant fonction de maire en l'absence de M. Peschaud. Ils lui intiment l'ordre de leur fournir dans une demi-heure vingt postes de T. S. F. en bon état. Avant que le délai fût expiré, la population avait livré plus d'appareils qu'il n'en fallait. Les Allemands quittent alors la ville, mais les Muratais n'osent pas croire qu'ils s'en tireront à si bon prix. Leurs appréhensions ne se justifieront que trop six jours après.

La journée du 24 juin 1944, en effet, allait être pour leur ville une affreuse journée.

Au lever du jour, Murat est cerné de tous côtés. Les Allemands font leur entrée, nombreux et féroces. A neuf heures, les

représailles officielles débutent par l'incendie de deux baraquements du Chantier de Jeunesse à la Croix Jolie. A la même heure, une colonne de fumée monte du quartier Barry. C'est la propriété de Mme Vve Combes qui flambe.

Toute la matinée, de petits groupes d'Allemands parcourent la ville, pénètrent dans les maisons, en arrachent les hommes qu'ils rassemblent sur la place de l'Hôtel de Ville. Ils sont là trois cents otages, assis par terre et gardés à la mitrailleuse. Au dessus de leur tête, le Monument aux Morts dresse son groupe symbolique : un poilu brandissant d'une main le drapeau victorieux de la France et de l'autre soutenant un blessé expirant. D'aucuns pensent que le blessé pourrait bien être l'image de leur ville dont le martyre commence.

Après interrogatoire, les otages sont divisés en deux groupes. Les hommes âgés de dix-huit à cinquante ans sont parqués dans un pré à proximité de Notre-Dame.

Tous les autres sont libérés dans la soirée avec l'ordre de combattre l'incendie qui menaçait d'engloutir la ville. En effet, plusieurs maisons, marquées d'une croix blanche, avaient sauté l'une après l'autre, mettant le feu aux bâtiments contigüs. Tout le centre de la ville allait devenir la proie des flammes. Devant l'ampleur du sinistre qui dépasse leurs prévisions, les Allemands arrêtent les démolitions à la dynamite, épargnant ainsi quelques maisons marquées de la fatidique croix blanche.

Pendant que la population s'emploie à éteindre l'incendie, les occupants organisent leur convoi. Plusieurs camions sont chargés d'un abondant butin, fruit d'un pillage systématique. Les soldats ont les poches gonflées. L'un d'eux se baisse et de sa vareuse s'échappe tintinnabulant un réveil. Il veut le ramasser et... goulot en avant, c'est une bouteille de Suze qui « sonne » sur le pavé...

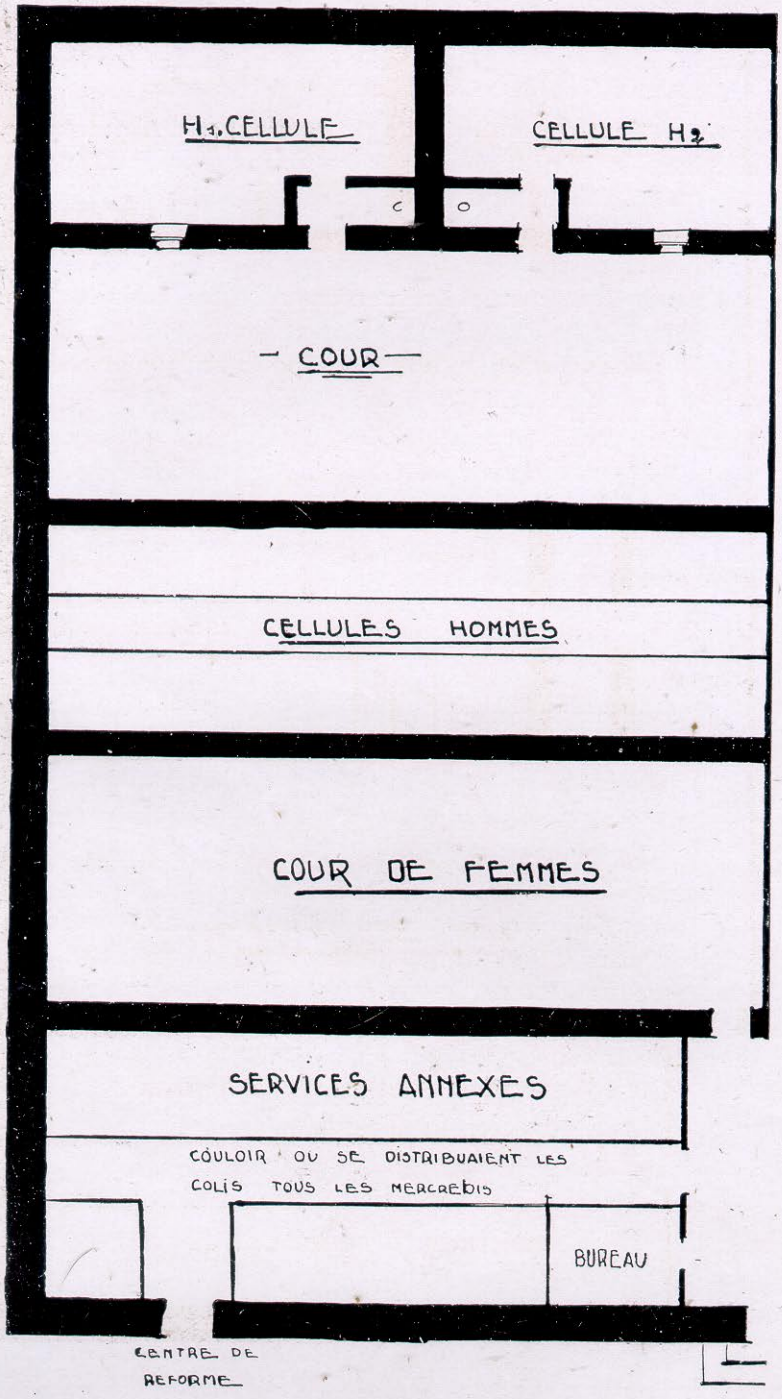
Le convoi s'ébranle. Il emmène cent-onze Muratais pour la déportation. Derrière lui, il laisse des foyers disloqués, des maisons éventrées, toute une ville en larmes.

Mardi 27 juin. — Les Muratais vont passer à l'interrogatoire. Par méfiance des Allemands, ils nous confient argent et objets de valeur qu'ils avaient sur eux au moment de la rafle.

On les fait passer dix par dix. Les Allemands sont bien ren-

PRISON MILITAIRE

ECURIES

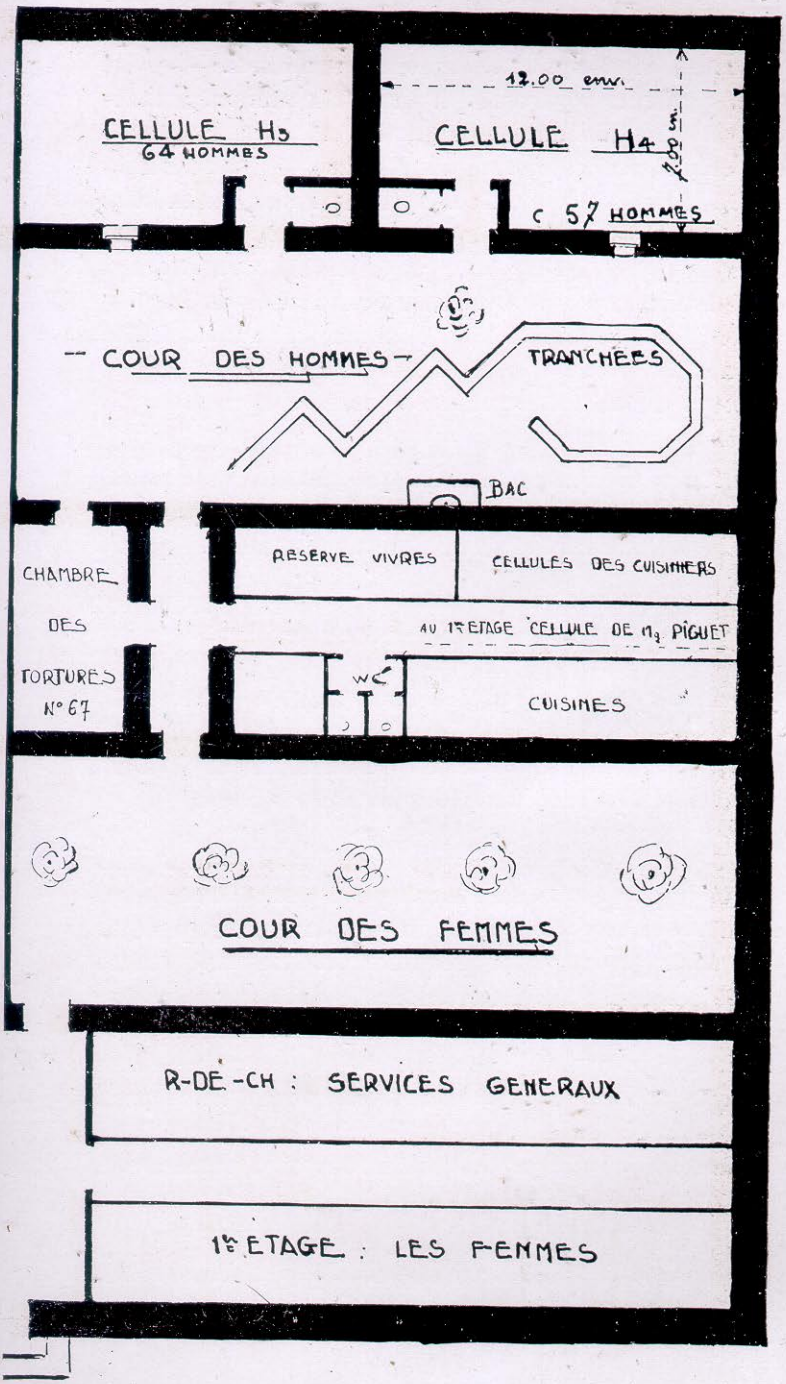


CHEMIN DE RONDE

RUE

13me RÉGION

DU 16me



COUR ET CASERNE DU 92me

PÉLISSIER

Plan reproduit de mémoire

seignés. Pas étonnant, l'un de ceux qui les interrogent a vécu tout un mois à Murat, en qualité de réfugié.

Cet après-midi, H3 — notre ancienne chambrée — s'est transformée en chapelle. S'y rend qui veut. Un aumônier militaire allemand installe son autel portatif sur la table crasseuse de la cellule et commence les prières de la messe. Le Frère Directeur de Murat lit le propre de l'office. Après le Pater, l'aumônier nous donne une absolution générale grâce à laquelle la majorité des prisonniers pourront s'approcher de la sainte Communion. Cette messe dans une prison militaire, à trois heures de l'après-midi, a quelque chose de mystérieux et même d'inquiétant. Ne serait-ce pas une messe de condamnés à mort ? MM. Pons et Hivernat s'approchent de M. Peschaud : « Ne croyez-vous pas que cela signifie notre fin ? »

Mais l'aumônier, dans un petit mot qu'il adresse aux assistants, nous rassure : « Ne croyez pas que cela veut dire que vous serez fusillés. Je reviendrai de temps en temps. Hélas ! je ne puis rien faire pour vous. Je ne suis pas de la police. »

L'aumônier précédent, plus entreprenant, a été limogé, Dieu sait où.

Avant de nous quitter, le prêtre nous distribue chapelets, livres de prières, médailles. Il note les adresses de certains prisonniers dont les familles ignorent la présence au 92 et nous laisse un peu consolés. Visite du prêtre, visite de Dieu.

Mercredi 28 juin. — Les mercredis sont jours de fête pour nous. Nous nous y préparons en faisant peau neuve. Puis nous passons la matinée à apprêter la valise de linge sale que nos familles nous échangeront cet après-midi contre une autre valise pleine de linge propre. Nous avons le droit de leur dire sur un petit billet ce qui nous manque le plus. Aussi, vous le pensez bien, nous pratiquons intensément la correspondance clandestine. Pour acheminer nos missives, nous choisissons tantôt une chaussette, tantôt un double fond de valise. Elles diront à nos familles de ne pas trop se tracasser à notre sujet, que nous nous portons très bien, que nous les reverrons bientôt...

Parmi les chauffeurs réquisitionnés par la Gestapo, il y a M. Begon. Il circule assez librement au 92 et en « abuse » pour rendre maints services aux prisonniers. Aussi, grâce à son

aplomb, notre menu réglementaire se rehausse de temps en temps de quelques mets substantiels. Il faut dire que seuls sont admis les colis de linge. Bien sûr, les colis de vivres sont aussi admis, mais s'égarent souvent dans des estomacs allemands. M. Begon va résoudre le problème : à chacun de ses passages au 92, il ravitaillera l'un ou l'autre de nous et le mercredi il apportera deux colis. Le premier, contenant du linge, nous arrive à peu près intact, via Gestapo, mais c'est de la main à la main que M. Bégon nous remet le second : colis de cerises, colis de pain bis.

Ce soir, on va bien souper. Mais l'intendant des vivres — c'est moi — freine les appétits. Les choses faciles à conserver sont mises de côté pour un éventuel départ en Allemagne. Et puis nous ne sommes pas égoïstes au 92. Nous partageons avec ceux qui n'ont rien reçu. Tous les Sanflorains ont leur petite part de gâteau, de viande, de chocolat. MM. Crapoulet, Meyniel Louis et Meyniel Robert, Florquin et Morlé, sont aussi invités à profiter de nos richesses. Et nous adoptons définitivement le jeune Laporte.

Jeudi 29 juin. — Il nous arrive cinq nouveaux « terroristes ». Ce sont des Juifs polonais tondus ras. Trois d'entre eux sont des hommes d'un certain âge déjà, mais les deux autres ne dépassent pas les dix-huit ans. Pauvres gens !

Pour me désennuyer, je fais le recensement, par profession, des habitants de ma chambrée. Nous sommes soixante-cinq dont : un docteur, un pharmacien, deux infirmiers, un Frère, un agent d'assurances, un banquier, un secrétaire de Parquet, deux secrétaires de mairie, un comptable, un commissaire aux Chantiers, un électricien, un facteur, un cordonnier, cinq chauffeurs, cinq agriculteurs, un étudiant, un policier, deux employés de la S. N. C. F., un graveur, un garde forestier, etc..., etc...

L'ancienne armée est représentée par deux colonels, trois commandants. L'Armée Secrète compte dans nos rangs un F. T. P. et quatre F. F. I. L'Elysée nous a envoyé son gouverneur, et le Dôme des Invalides est représenté par un blessé de la guerre 1914-1918. Il y a aussi un unijambiste et un paysan dont la poitrine est constamment enserrée dans un corset de cuir. Ce sont assurément de redoutables terroristes.

Les quatre juifs, qui ne parlent pas bien le français, font un ghetto à part.

Il y a aussi le maire de Saint-Flour qui est de la droite, et le maire de Murat qui est radical-indépendant. Quant aux nuances politiques, je renonce à en faire le relevé, car il y en a peut-être qui en ont plusieurs.

Ainsi, nous sommes de tous les âges, de tous les métiers, de toutes les professions, de tous les milieux sociaux. Vous étonnerai-je en vous disant que nous avons aussi l'indispensable cinquième colonne, dont les minuscules agents vendaient aux Allemands nos moyens de correspondre clandestinement avec nos familles. Ces collaborateurs au petit pied voulaient évidemment se faire libérer plus tôt. Ecoutez ceci :

M. Chapelle correspondait secrètement avec sa famille grâce au double fond d'une valise que sa fille de dix-huit ans lui apportait pleine de linge chaque mercredi. Or, certain mercredi, l'agent de la Gestapo préposé à la surveillance des colis appelle : « Mademoiselle Chapelle ! » La jeune fille se présente. On lui arrache sa valise. On la défonce et naturellement on trouve la missive secrète. Ce soir-là, Mme Chapelle attendit en vain le retour de sa fille. Son mari et sa fille sont aujourd'hui en Allemagne.

Œuvre d'un misérable mouchard de H4.

Vendredi 30 juin. — « Si quelqu'un se plaint de travailler, mettez-le à rien faire », *dixit* Pascal. J'ai expliqué autrefois ce sujet de rédaction à mes candidats du brevet. Jamais, pourtant, je ne l'ai compris si bien moi-même que depuis que H 4 délimite entre quatre murs notre espace vital et réduit à zéro notre activité. Quel supplice que l'inaction! Pour faire la guerre au cafard, nous avons bien recours aux armes légères du jeu et de la plaisanterie. Mais assez souvent elles manquent leur but. Les « intellectuels » d'entre nous se remémorent alors la pensée d'un romantique : « Il faut travailler, sinon par goût, du moins par désespoir, car, tout bien pesé, travailler est moins ennuyeux que s'amuser. » Nous sommes bien du même avis, mais le moyen de travailler en H 4 ? Hier, à force d'insister, nous avons obtenu l'autorisation de renouveler la paille de nos paillasses. Nous y travaillons encore aujourd'hui : faire et défaire pour refaire, c'est toujours travailler. Nous entreprenons aussi de nettoyer notre cellule à

grand renfort d'eau et de coups de brosse... et notre moral s'en trouve aéré, rafraîchi, libéré des fumées noires de l'ennui. Voltaire avait raison : « Entre autres avantages, le travail à celui de chasser l'ennui... »

Samedi 1er juillet. — Les nouvelles du monde nous parviennent rarement. De temps en temps, un certain Labbe, prisonnier comme nous, est sorti pour aller travailler à la villa René. Au retour, le soir, il nous apporte « l'Avenir » ou « le Moniteur », les bruits qui courent et... une pleine poche de mégots...

Radio « Bouteillon » et radio « Marmite » ne sont pas assez affirmatives.

Dans nos relations avec nos gardiens, nous avons recours aux services de deux interprètes, MM. Herbeton et Nicolas. Ce dernier, Lorrain, réfugié à Champeix, est un bien brave garçon. Un jour, il vient voir un ami employé à l'état-major du cours Sablon. Coïncidence tragique : ce jour-là, la Gestapo y arrêtait quinze officiers supérieurs de l'armée française. M. Nicolas fut compris dans la rafle. L'erreur ayant été reconnue, les Allemands allaient le libérer. Par malheur, ils découvrirent dans son portefeuille une prière demandant la victoire des Alliés sur l'infâme Hitler... Depuis, ils l'ont oublié au 92, puis déporté en Allemagne.

J'ai vu Chastang. Il peut à peine parler, mais il a bon moral. Il ne sait rien de Raparie.

Nous avons pu causer à MM. Hermet et Roche, de Saint-Flour. Ils ne se font pas plus de mauvais sang que nous.

Nous apprenons que le gardien chef du 92, Herr de la Brazine, — descendant d'une noble famille française émigrée en 1790 — passe de longs moments avec Mgr Piguet. Ce dernier est notre voisin, mais nous ne le voyons jamais. Il est au secret. Il peut dire sa messe tous les jours. Ses ouailles lui envoient de nombreux colis. Quand ils portent comme adresse « Monseigneur Piguet », les Allemands se fâchent tout rouge : « Ici, pas de monseigneur ! Monsieur Piguet, et c'est tout ! »

Dimanche 2 juillet. — J'ai pu causer avec M. l'abbé Anneser, directeur du « Lorrain ». Réfugié à Riom, il maintenait le moral de ses compatriotes éprouvés, mais il avait des termes très peu

collaborateurs. Une femme le dénonça. Elle se présenta chez lui, accompagnée des limiers de la Gestapo. L'abbé essaya de s'esquiver, mais fut cerné. Il écrasa alors l'espionne d'un regard de mépris, lui tourna effrontément le dos et dit aux Boches : « Je n'ai rien à faire avec cette femme. Vous, faites votre devoir. » Il fut conduit au 92 pendant que sa demeure servit de lieu de débauche à la Gestapo pendant toute une nuit. De longs mois de prison n'ont rien ôté à sa belle intransigeance de Lorrain. Bien au contraire. Mieux que n'importe quel résistant, il mérite qu'on dise de lui : « C'est un dur entre les durs ». Il laisse l'impression d'une étonnante force morale ; c'est un roc, un de ces hommes qui ne se rendent jamais, surtout pas à Hitler. Il m'a donné des médailles pour ma chambrée.

Depuis plusieurs jours déjà, j'évangélise M. Crapoulet. Je lui ai déjà appris les prières essentielles du chrétien et les premières notions de catéchisme. Je serai son parrain de baptême...

Aujourd'hui, MM. Chapelle et Pasquier nous ont invités, MM. Peschaud, Crapoulet et moi, à prendre le dessert avec eux. Nous nous régalons de quelques bonnes cerises de Limagne, d'une pêche et d'un peu de confiture. Quelle orgie, mon Dieu ! Demain, nous leur rendrons la politesse et nous leur offrirons du miel, de la ferme du Meynial, propriété du docteur Peschaud, et des cerises de Romagnat, un gâteau et une demi-cigarette, achetée 250 francs le paquet aux cuisiniers. Si nous continuons de ce train, les délices de Capoue vont faire de nous des épicuriens achevés...

Lundi 3 juillet. — M. Jules Vert, maire de Saint-Flour, vient d'être transporté à l'infirmerie. Depuis quelques jours, il se sentait bien malade. Le docteur Peschaud diagnostique un commencement d'hémiplégie, côté gauche. M. Vert parle difficilement et ne peut guère remuer le bras. On insiste auprès de l'infirmier pour qu'il appelle le médecin allemand. Celui-ci vient, en effet... trois jours après. Il examine le malade et lui dit en partant : « Apoplexie, monsieur. Pas grave. » En allemand, il dit à l'infirmier de le faire transporter à l'infirmerie dès qu'il y aurait de la place. Mais ce n'est qu'aujourd'hui, quatre jours après la visite du major, que, par suite d'un départ, on a pu le loger à l'infirmerie. D'ailleurs, il n'y sera pas beaucoup mieux : au lieu de coucher sur une paillasse à même le sol, il couchera

sur une paillasse fixée sur un châlit. Nous nous proposons de lui faire parvenir des remèdes par M. Bégon et d'avertir sa belle-sœur, Mme Bouty.

M. Pasquier, lui aussi, est souffrant. Comme il y a de la place à l'infirmerie, il s'y rend avec M. Jules Vert.

Mathieu est venu appeler M. Sardier. Il l'interroge et le confronte avec une mégère de mine et d'apparence bien suspectes. Mais Sardier s'innocente facilement et on lui promet la liberté.

MM. Fernand Vert et Laporte m'ont emprunté mon livre de prières. Ils s'en servent religieusement. Le colonel Tréboux fait des mathématiques et copie l'Imitation de Jésus-Christ.

Mardi 4 juillet. — Depuis deux jours l'orage gronde presque sans répit. On dirait un bombardement monstre et continu.

Il vient d'arriver au 92 vingt-cinq radiotélégraphistes, raflés à Clermont. Ils sont soupçonnés d'avoir organisé la résistance des ondes françaises contre les injonctions et les proclamations grandiloquentes de Radio-Paris et de Radio-Berlin.

Parmi eux, M. Crapoulet reconnaît un de ses amis : M. Gauthier, ingénieur.

Est-ce l'effet de l'orage ? Jeux et distractions sont moins bruyants, depuis quelques jours. C'est peut-être aussi la chaleur, le manque de nouvelles, bref, il y a du marasme et de l'abattement parmi les prisonniers. Alors, nous décidons de nous étourdir de bruit et de mouvement. M. Peschaud se met à faire des siennes. Je lui donne un coup de main. MM. Chapelle et Crapoulet s'empoignent vigoureusement, et comme ils sont de force égale, c'est finalement le pantalon de M. Crapoulet qui décide de la partie en se fendant sur une longueur de 15 centimètres. M. Chapelle s'empresse de lui raccommoder son « phalzar », comme dirait Chapuzot. Le colonel Brosse lui passe le nécessaire, mais, malice ou distraction, Chapelle coud ensemble pantalon et caleçon. Le soir, Crapoulet veut quitter son pantalon pour enfiler son sac de couchage. Et c'est au milieu d'un fou rire qu'il finit par comprendre l'attachement insolite du pantalon à son propriétaire. La tempête de rires est à peine apaisée qu'elle reprend de plus belle : on vient de découvrir le colonel Brosse, torse nu, absorbé à faire aux puces une chasse sans

merci dans l'intérieur de sa chemise. Ça sautait, allez ; le nez du colonel s'agitait en cadence et sa main droite ne cessait de poursuivre les sémillantes bestioles d'un point d'atterrissage à l'autre. Mais, Nemrod expérimenté, il ne chassait jamais qu'un lièvre à la fois.

Mercredi 5 juillet. — Ce matin, M. Peschaud s'improvise coiffeur, c'est-à-dire qu'il se propose pour me tailler la barbe. Il veut d'abord s'assurer de son authenticité : il tire, il tire au grand émoi de mon épiderme. Elle est vraie, ma barbe, M. le docteur. Voilà trois semaines passées depuis qu'elle pousse dru sans connaître ciseau ni rasoir... Je sors enfin du salon de coiffure du docteur-figaro avec une tête de vénérable missionnaire.

Aujourd'hui, hélas ! nous apprenons la mort en cellule d'un prisonnier, par suite des mauvais traitements endurés pendant son interrogatoire. Ce n'est pas la première fois que pareille nouvelle nous bouleverse. Et puis nul besoin de sortir de notre chambrée pour nous rendre compte de l'incroyable barbarie des locataires de la villa René : il nous suffit de regarder et d'écouter nos voisins de paillasses... Mais il y a trop à dire sur ce chapitre pour que je puisse l'insérer dans mon journal.

Les colis apportent une heureuse diversion à la funeste impression produite par ce décès.

Le soir, à la veillée, le colonel Tréboux, le commandant Mainvieille, le docteur Peschaud et moi entrons en conférence pédagogique. De la nature enfantine, nous passons à la nature humaine. Evidemment, nos opinions divergent. Par conviction personnelle, je soutiens que l'homme, le plus souvent, est bon par nature. J.-J. Rousseau allait plus loin encore. Et longtemps avant lui, Bossuet avait dit : « Quand Dieu créa le cœur de l'homme, il y mit d'abord la bonté ». Mais M. Peschaud, moins optimiste, nous sort comme argument : « Voyez les Allemands. » Je rétorque : « Les Allemands ne sont pas des hommes. Ce sont des brutes ! » Du coup, je rallie toutes les opinions.

Jeudi 6 juillet. — Depuis dimanche, je me sens fatigué. Le cœur a des ratés. On dit que j'ai mauvaise mine. Décidément, l'air de la prison ne vaut rien pour ma santé. Avec cela, notre menu a plutôt tendance à diminuer en quantité et en qualité.

Au rythme des derniers jours, notre ration de pain ne sera bientôt plus qu'un souvenir. Quant à l'infect bouillon qu'on nous sert chaque jour, les cardes et les betteraves fourragères y remplacent les pommes de terre... Et notre part de vitamines ?

J'ai maigri de plusieurs kilos et mon tour de col est devenu trop grand de trois ou quatre numéros. Je le raccourcis de deux centimètres. Mes compagnons ne sont guère plus heureux. Et bien rares sont ceux dont le tempérament s'accommode de la prison.

MM. Peschaud et Crapoulet ne sont pas d'attaque aujourd'hui. Ils broient du noir. Je les arrache du marasme moral où ils s'enlisent en leur proposant une partie de manille. « Venez, leur dis-je, venez, on trichera... et que diable, nous arriverons bien à rouler même le cafard... »

Vendredi 7 juillet. — A cette date, mon journal s'arrête net. Plus tard, j'y ai mis comme point final ce quatrain de Marot :

En liberté, maintenant me promène,
Mais en prison pourtant je fus cloué :
Voilà comment fortune me démène !
Dieu soit de tout loué.

En effet, ce jour-là, un Allemand m'avait dit : « Mayette ?... Frei !... Raus !... »

Mais chut ! je vous raconterai cela tout au long...

CHAPITRE III

Interrogatoire

Ce matin du 25 juin, après deux semaines d'internement, nous allions apprendre enfin pour quels crimes de lèse-Allemagne la Gestapo nous avait mis au rang des malfaiteurs. Mais, au moment même de recevoir satisfaction, cette légitime curiosité se trouvait contrebalancée par une appréhension plus légitime encore. Nous ne le savions que trop, hélas ! les Allemands ont du mot interrogatoire une tout autre notion que les Français. Dans notre pays, les juges d'instruction font d'incroyables dépenses d'esprit pour confondre les inculpés récalcitrants. Les Allemands, eux, préfèrent la méthode forte. Les tenailles brûlantes valent mieux que mille raisonnements pour arracher des aveux « spontanés ». Il y a aussi les nerfs de bœuf, les barres de fer, les casques à vis... tout un attirail de tortionnaires dont la seule pensée fait frémir d'horreur les gens affaiblis que nous sommes. Pour les irréductibles, il y aura le régime spécial des chambres de torture. Là, science et brutalité se rejoindront pour amener le patient rétif à composition ou... à trépas.

Mais voici M. Peschaud de retour de son interrogatoire. Il ne porte pas trace de mauvais traitements. Nous l'assaillons de questions. Mais on lui a surtout parlé d'un vol d'essence commis par le maquis à Murat.

M. Jules Vert rentre à son tour, on lui reproche de n'avoir

pas dénoncé le maquis, alors qu'en sa qualité de maire de Saint-Flour il devait être au courant de ses faits et gestes.

MM. Feuillet, F. Vert, Morlé ont reçu chacun un violent coup de poing dans le creux de l'estomac.

L'impression générale est que nous paraissons quantité négligeable : inutile de surcharger de besogne les tortionnaires spécialistes ; quelques coups de poing peuvent suffire ! Sans ironie, c'est rassurant.

A mon tour, j'entre au 64.

Derrière une table, un Allemand est assis devant une machine à écrire Mercédès. Il fait fonction de greffier.

Un agent de la Gestapo en civil m'attend debout près de la table.

Il me salue froidement. Je réponds sur le même ton.

Puis l'interrogatoire commence :

— Votre nom ?

— Frère Gérard Mayet.

— Date de naissance ?

— Dix-sept avril 1902.

— Où êtes-vous né ?

— A Chanonat, à 9 kilomètres d'ici.

— Où avez-vous fait vos études ?

— Quatre ans à Godefroy-de-Bouillon, à Clermont, et un an à Lyon.

— A Saint-Just, au moins.

— Non, je ne connais pas Saint-Just.

— Et après ?

— Après, j'ai été à la Saulsaie, dans l'Ain, jusqu'en 1919, année de mon départ pour le Luxembourg.

— Pourquoi êtes-vous parti pour le Luxembourg ?

— J'ai été expulsé comme congréganiste.

— Alors, vous devez savoir l'Allemand ?

— Non, je n'ai jamais voulu l'apprendre.

— Pourquoi ?

— C'est une langue qui ne me plaît pas. Je préfère l'espagnol.

— Mais vous savez le latin ?

— Non, je ne sais pas le latin.

— Comment, vous êtes prêtre et vous ne savez pas le latin !

— Je ne suis pas prêtre, mais frère et directeur d'école, je ne sais pas le latin.

Pour s'en assurer sans doute, l'Allemand me lance une citation latine. Puis il me demande :

— Où est votre père ?

— Mon père est mort en 1929.

— Il est mort ? Vous mentez ! Et s'avançant vers moi, il allait faire appel aux arguments « frappants ».

Je l'en dispense :

— Pas la peine, monsieur. Vous avez une voiture, conduisez-moi à Romagnat. Je vous présenterai à ma mère et je vous ferai voir la tombe de mon père. La mairie vous renseignera amplement sur le reste.

Les poings de l'Allemand se desserrent. Il se rend compte qu'il est sur une fausse piste. Mais son attitude menaçante n'a pas été uniquement un moyen d'intimidation. La Gestapo croyait tenir en moi le fils d'un grand « terroriste » du nom de *Guérard* — était-ce son vrai nom ou un nom de guerre, je l'ignore — et dont la présence avait été signalée à Saint-Flour. Les renseignements contradictoires recueillis sur ma personne venaient de les priver définitivement du plaisir de se venger sur le fils du mal que le père leur avait fait par une activité clandestine très efficace.

Mon interlocuteur changea de sujet.

— On sait que vous exercez une grande influence sur la jeunesse de votre région. Vous avez été organisateur de maquis?... Ou, tout au moins, vu vos relations, vous saviez qu'il y avait un maquis ?

— Oui, monsieur, toute la France est en maquis.

— Vous n'avez jamais eu l'idée de dénoncer l'existence du maquis aux autorités allemandes ?

— Non, cela ne se fait pas. Pourtant, quand vos soldats se sont installés dans mon école, l'Oberleutnant Gross m'a demandé de lui indiquer les emplacements du maquis dans notre région.

Lui montrant la carte du Cantal, je lui ai répondu : Voilà le maquis ! »

— Ah ? Et que vous a-t-il répondu ?

— Il m'a répondu « Ja » et il n'a pas insisté.

— Vous avez organisé le maquis, vous avez fait de faux papiers, hébergé des réfractaires, des Lorrains...

— Monsieur, si j'ai fait quelque chose de mal, je vous prie de m'en donner des preuves. J'ai quarante-deux ans. J'accepterai les chefs d'accusation que vous me prouverez autrement que par des dénonciations anonymes. J'en accepterai aussi les sanctions. Je ne crains pas la mort. Mais je ne puis admettre de condamnation sur simples soupçons. Montrez-moi des papiers que j'ai falsifiés.

L'officier ne sut que répondre. Il se rattrapa sur cette accusation qu'il pourrait adresser aussi bien aux neuf dixièmes des habitants du globe :

— Vous avez mal parlé de l'Allemagne.

— Qu'ai-je dit, monsieur ? A qui ? Quand ? Des preuves ?

— Vous connaissez M. Ramspacher ?

— Oui, c'était le receveur de la poste.

— Et où est-il ?

— Je l'ignore. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il a été changé.

— Quelles étaient vos relations avec lui ?

— Celles d'un usager de la poste qui achète des timbres et expédie des lettres et mandats.

— Pas autre chose ?

— Pas que je sache.

— Quelles sont vos relations avec l'évêque de Clermont ?

— Je n'en ai aucune.

— Oh !...

— Ce n'est pas mon évêque. Nous avons le nôtre à Saint-Flour.

— Ah ! il y a un évêque à Saint-Flour ? Et quelles sont vos relations avec lui ?

— Celles d'un bon catholique. Je le salue quand je le rencontre.

— Il ne vous a jamais donné de consigne ?

— Pas d'autres que celles qui concernent son ministère religieux.

— Il est pourtant votre premier supérieur, votre supérieur immédiat ?

— Non pas, comme catholique, mon premier supérieur c'est le Pape et, comme frère, mon supérieur le plus immédiat est à 200 mètres d'ici, au 122, avenue de la République. Allez le trouver. Il vous donnera tous les renseignements utiles me concernant.

— Nous avons une lettre qui vous dénonce comme gaulliste et comme ayant mal parlé de l'Allemagne.

— Monsieur, je la connais cette lettre. Je sais qu'elle a été remise à un officier allemand en mai dernier. L'officier en envoya l'original à la Gestapo. Il l'avait présenté pour traduction à quelqu'un de Saint-Flour qui refusa, vu que ce n'était qu'un tissu de calomnies grossières. De plus, veuillez la relire, vous constaterez qu'elle ne m'attaque pas directement.

— Oui, je sais. Il s'agit d'un curé luxembourgeois nommé Hoffmann que vous hébergiez. Lui aussi a mal parlé de l'Allemagne. Où est-il maintenant ?

— Je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que ce prêtre a été volé, mis en prison et expulsé de chez lui. Il est pardonnable, après pareil traitement, s'il a mal parlé de l'Allemagne. D'ailleurs, il n'est pas dangereux, étant assez âgé.

— Vous connaissez celui qui vous a dénoncé ?

— Non.

— Vous concevez tout de même qu'on ait pu vous arrêter sur une dénonciation anonyme ?

— Non, monsieur, je ne le conçois pas. Ce n'est pas honnête, et en France ce n'est pas l'habitude.

— Pourtant, on en reçoit tellement de ces lettres.

— Elles ne devraient pas vous inspirer confiance, étant de provenance douteuse.

— Acceptez-vous qu'on vérifie vos dires ? S'ils sont exacts, on vous relâchera peut-être.

— Vérifiez, mais je ne voudrais pas que cela durât six semaines.

— Oh ! cela ne peut pas être long.

Mon interrogatoire est terminé. Pendant toute sa durée, les deux Allemands s'étaient versé force verres de cognac. Rien d'étonnant qu'ils soient parfois excités et brutaux.

Le dactylographe fait sauter sa feuille de la « Mercédès » et me la présente à signer. Je m'avise de la relire, mais je cale au premier mot. Ma déclaration, ou prétendue telle, s'étale en lignes serrées sur une page et demie, format commercial, et est rédigée en allemand.

— Votre nom, là !

Je m'exécute. Les deux Allemands signent en guise de témoins. Ils font juge d'instruction et partie civile à la fois. Est-il surprenant dès lors que la justice se plie si facilement à leurs quatre volontés...

Je suis reconduit à ma cellule.

L'interrogatoire des Sanflorains s'achève.

M. Crapoulet en revient satisfait. Une chose l'inquiète pourtant : il n'a pu savoir pourquoi de tous ceux qui furent arrêtés comme lui au café Loussert il ait seul échappé à la mort. Ne serait-ce que partie remise ?

M. Laporte est content. On lui a promis sa libération. Hélas ! comme il sera désabusé !... Actuellement il est en Allemagne. En vérité, c'est une sottise de se fier aux Boches.

CHAPITRE IV

Déportation

En dépit de l'excessive « compression » des détenus, le 92 n'est qu'une prison à capacités restreintes. L'Allemagne, au contraire, est un immense et insatiable camp de concentration. Aussi, le mercredi de chaque semaine, le 92 évacue son trop-plein vers l'Est, libérant ainsi ses locaux en prévision de nouveaux locataires.

Sans compter celui de notre arrivée, le 14 juin, nous y avons passé trois mercredis. Au premier, il y a eu un départ « suivant le programme établi ». Au deuxième, il n'y en eut pas. Il coïncidait avec la période où les premières victoires alliées et le déchaînement du patriotisme d'un bout à l'autre du pays avaient jeté la perturbation dans les services de la Gestapo. Mais au troisième, les Allemands s'étaient ressaisis et les déportations reprirent de plus belle jusqu'au dernier « train fantôme » conduisant en Allemagne, avec le dernier Allemand de Clermont, le dernier prisonnier du 92.

De mon temps, « les voyageurs pour l'Allemagne » étaient désignés quelques heures à peine avant le départ. Comme pour les arrestations, comme pour les exécutions, l'arbitraire avait présidé à leur triage. Le fait d'être prisonnier au 92 pouvait signifier deux choses : ou bien vous étiez un « terroriste » très dangereux, ou bien vous étiez du menu fretin, ignorant vous-

même le motif de votre arrestation. Dans le premier cas, si on vous avait épargné le poteau d'exécution, c'était pour vous arracher des aveux compromettants pour la Résistance. Vous étiez alors réservé aux chambres de tortures, non à la déportation. Et c'est dans la masse de tous les autres détenus du 92 qu'à date fixe on choisissait ceux qu'un service spécial déversait ensuite dans les camps disciplinaires de l'Allemagne. Sauf les Muratais, qui furent emmenés en représailles du soi-disant guet-apens du 12 juin où périt Gessler, tous les autres déportés de ma connaissance avaient été désignés au petit bonheur.

Les femmes mêmes n'étaient pas à l'abri de ce choix arbitraire. Toutes celles qui ont été prisonnières avec nous à l'hôtel Terminus — sans excepter Mlle Madeleine Mallet, dix-sept ans — traînent maintenant une existence misérable dans un Ausschwitz quelconque.

Même les malades ne trouvaient pas grâce devant le caprice teuton. Si MM. Jules Vert et Pasquier ont pu entrer à l'infirmerie, c'est qu'un départ pour l'Allemagne en avait libéré quelques cellules. On passait bien une visite médicale qui vous déclarait « apte ou inapte au camp », mais beaucoup furent amèrement déçus. Ils avaient espéré une proche libération sur la foi de leur fiche « inapte au camp ». A mon avis, cette visite médicale servait à camoufler la future répartition entre camp de travail et camp de concentration. Le cas de MM. Fernand Vert et Feuillet semble le prouver : déclarés, à Clermont, inaptes au camp, ils se morfondent maintenant quelque part en Allemagne. Par contre, d'autres reconnus aptes ont été libérés. Et cependant, ni les uns ni les autres nous ne méritions pas plus la déportation que la prison.

On n'épargna pas davantage les invalides eux-mêmes ni les plus de soixante ans. Ainsi notre unijambiste n'a pas trouvé grâce devant la déportation et j'ai vu partir de respectables têtes blanches...

*
* *

Les Allemands se croient facilement très fins, excellents psychologues. Nous les avons cependant « roulés » en maintes occasions. Ainsi, par des miracles de « resquille », par d'incroyables tours de prestidigitation, nous avions chacun deux ou trois

couvertures, alors que le règlement n'en accordait qu'une. Tous les mercredis soirs, après l'appel de ceux qui devaient partir pour l'Allemagne, des hommes de corvée venaient ramasser leur literie devenue subitement, aux minutes précédentes, des loques misérables qui n'avaient de couverture que le nom. Les partants nous avaient passé leurs bonnes couvertures. Jamais les Allemands ne s'en sont aperçus.

Un service en vaut un autre. Avec ceux qui vont nous quitter, nous partageons notre linge et nos provisions. Des pull-over, des chemises, des chaussettes, des mouchoirs, des serviettes, du savon, etc., changent de propriétaires. Pour leur voyage long et pénible, la Gestapo ne leur fournira pas le moindre viatique. Mais grâce à notre fraternelle sollicitude, ils ne manqueront pas du nécessaire. D'ici le prochain départ, les colis de nos familles et aussi le sympathique et débrouillard S. T. O. M. Bégon, nous auront remis à flot. Aussi, nous disons aux partants : « Prenez, prenez, amis, tout est à vous ! » Nous garnissons de même leur bourse et faisons une quête dont plus d'un curé envierait la recette. Avec les six cents francs que la Gestapo leur rendra sur tout ce qu'elle leur a volé, ils seront au moins à l'abri des premiers besoins.

Mais voici l'heure du départ.

Le malheur nous a réunis. Un plus grand malheur nous sépare. Tous les cœurs sont gonflés de chagrin. Mais il ne faut pas que le Boche jouisse de nos souffrances. Et c'est dans une accolade fraternelle, dans une virile poignée de main que nous nous disons toute notre compassion et notre sympathie douloureuse. Eux, trouvent encore moyen de « blaguer ».

Soudain, pendant que les cellules s'ouvrent sur les corridors, toute la prison, hommes et femmes, entonne la Marseillaise. Un élan de patriotisme soulève tous les cœurs et brave en face la Gestapo. Ce qu'on éprouve en de pareils instants, défie toute littérature. En certaines prisons, à Fresnes, par exemple, la Marseillaise est considérée comme un chant séditieux et le patriote qui oserait l'entonner serait mis « aux arrêts ». Ici, au 92, c'est la totalité des détenus qu'il faudrait mettre aux arrêts. Et nos geôliers, la rage au cœur, font la sourde oreille.

Nos camarades sont conduits et entassés dans des salles proches de la sortie. Vers deux heures du matin, on leur passera les menottes et, à pied, on les conduira à la gare, à moins que des

camions en partance pour l'Allemagne ne les embarquent directement. Pendant tout ce temps, nous ne cessons de chanter. Comme un leitmotiv de défi, la Marseillaise reprend à tout moment et encadre de son souffle puissant les vieilles chansons de chez nous.

Quelle âme ardente nous mettons dans le « Chant du Départ » : « Tremblez, ennemis de la France... Tyrans, descendez au cercueil... »

Mais c'est surtout notre espoir qui chante et qui s'exalte dans le choral des Adieux :

Faut-il nous quitter sans espoir,
Sans espoir de retour ?
Faut-il nous quitter sans espoir
De nous revoir un jour ?
Ce n'est qu'un au revoir, mes frères,
Ce n'est qu'un au revoir.
Oui, nous nous reverrons, mes frères,
Ce n'est qu'un au revoir !

Une fois, au moins, cette espérance trouva sa récompense immédiate. Dans notre chambrée, quinze détenus étaient partis, notamment tous les officiers de l'active. Vers trois heures du matin, la porte s'ouvre et le commandant Mainvieille, le colonel Tréboux, d'autres encore nous reviennent. Ils n'avaient pas trouvé place dans le convoi...

Hélas ! ils repartiront bientôt pour de bon, en compagnie de Monseigneur Piguet, de MM. Crapoulet, F. Vert, Feuillet, Laporte, Morlé, Meyniel Robert et Louis, Nicolas, Vitoux... de Mmes Mallet et Madeleine, Pegheaire, Boyer, Espalieu, Saunières... de Mlle Raparie...

Détail abominable : dans le train qui emmène ce convoi de prisonniers sous un ciel ennemi, prend place un de nos compagnons du 92... en uniforme allemand.

CHAPITRE V

Tortures

Quelqu'un a dit : « L'Allemagne a été créée et mise au monde pour crucifier les autres nations. »

L'Histoire parle à peu près de même.

Au début de la Grande Guerre, Guillaume II écrivait à l'Empereur d'Autriche :

« Il est absolument nécessaire de tout mettre à feu et à sang, de passer au fil de l'épée hommes et femmes, enfants et vieillards. Avec ce système de terreur, la guerre sera finie dans deux mois. »

Le Feldmarschall von Haeseler écrivait de même :

« Faut-il que notre civilisation élève ses temples sur des montagnes de cadavres, sur des océans de larmes, sur des râles de mourants ? Oui ! »

Il y a mieux : le grand patron, Adolf Hitler, dans l'édition originale de *Mein Kampf*, se donne pour tâche de poursuivre : « Frankreichs Vernichtung : l'anéantissement de la France. »

« Faire disparaître le danger de l'Ouest » : tel est le titre d'une leçon de sociologie que les maîtres allemands devaient donner à leurs élèves. Elle comportait douze points : exploiter à outrance toutes les richesses françaises au bénéfice du Grand-Reich ; réduire les Français à l'état de serviteurs des Allemands ; disloquer la famille française par la déportation massive ; pourrir

la jeunesse française par les revues, les spectacles, les films pornographiques, les excitations directes au vice ; affaiblir progressivement la race française en favorisant les maladies contagieuses, notamment les maladies vénériennes..., etc.

Voilà pour la théorie.

Quatre ans d'occupation allemande nous en ont montré la pratique.

« Les montagnes de cadavres, dont parlait Haeseler, les océans de larmes, les râles des mourants », rien ne nous fut épargné.

Trois millions de Français se sont consumés longtemps à petit feu dans l'esclavage nazi, jusqu'en ce bienheureux printemps 1945.

Des dizaines de milliers de foyers sont irréparablement disloqués.

Ajoutez à cela les massacres d'Asq dans le Nord, d'Oradour-sur-Glane dans la Haute-Vienne... les pendaisons de Tulle et de Nîmes... les innombrables exécutions à travers toute la France... le martyre de milliers de patriotes dans les geôles de Paris et de province.

Vraiment « Frankreichs Vernichtung » avait bien débuté.

En ces quatre années, la France entière était devenue une chambre de tortures, un charnier où déjà les meilleurs de ses fils reposaient dans la sérénité de leur sacrifice suprême.

Encore quelques années, et sur la France régnerait la paix...

La paix d'une cité des morts.

*
* *

Auprès des douleurs inouïes qui montent de tout le sol français, la souffrance des Sanflorains libérés du 92 ne compte pas pour ainsi dire. Mise à part notre agonie de l'Hôtel Terminus, nous fûmes plutôt des témoins que des victimes de la barbarie allemande.

Il y avait à cela plusieurs raisons.

D'abord, les prisonniers sanflorains internés au 92 dépendaient de la Gestapo de Vichy, commandée par Bemelbourg. Or, ce Monsieur avait, si j'ose dire, d'autres chats à fouetter que de

s'occuper d'une poignée de « terroristes » qui, de toute évidence, ne menaçaient pas le Grand Reich. Quant à la Gestapo de Clermont, elle nous ignorait. C'est ce qui explique notre relative tranquillité au 92. C'est ce qui explique aussi la tournure bénigne de notre interrogatoire. Les deux agents venus exprès de Vichy pour régler notre sort n'avaient pas voulu s'encombrer de leur attirail de tortionnaire, et quant à demander les bons offices de leurs confrères clermontois : non ! Entre services différents, les Allemands ne se « gobent » pas. Ils ont « l'esprit de cloison ».

Si nous disons avoir relativement peu souffert au 92, c'est par comparaison avec notre agonie de l'Hôtel Terminus. Pour nous, rescapés, le 92 était une véritable détente. Pour d'autres, au contraire, arrachés brusquement au bien-être d'un foyer, aux petits soins d'une vieille maman ou d'une épouse attentive, et jetés du jour au lendemain dans une prison où ils étaient parqués et traités comme du vil bétail, le 92 était pour eux ce que l'Hôtel Terminus avait été pour nous : une espèce d'enfer. Et d'aucuns y stagnaient depuis des mois et des mois.

Au 92, nous étions parqués jusqu'à soixante détenus dans des cellules construites pour dix ou quinze au maximum. L'air y était aussi rare que la place. Il n'était presque jamais renouvelé, et ce n'étaient pas les deux promenades quotidiennes d'une demi-heure chacune, qui pouvaient enrayer l'action néfaste des bactéries que nous respirions à pleins poumons.

Nous couchions à même le sol sur des paillasses très dures. Les puces nous dévoraient. Nos corps étaient couverts de plaques rouges dont les incessantes démangeaisons étaient un supplice de plus. Je ne reviens pas sur le régime alimentaire ou plutôt... sous-alimentaire. En l'espace de trois semaines, j'ai perdu plus de douze kilos.

Quant au règlement, tout semblait combiné pour ennuyer, faire pâtir les prisonniers.

Avouons cependant que certains de nos gardiens : Pépé, Lapelade, Longue-Dent, l'Infirmier... n'étaient pas de mauvais gars. Ceux-là au moins ne nous ont jamais maltraités et souvent ont fait preuve d'humanité à notre égard, jusqu'à donner à des prisonniers affamés une part de leur propre ration de pain. Nous avions décidé qu'en cas d'attaque par le maquis, nous les prendrions sous notre protection.

Il va sans dire que les règles d'hygiène les plus élémentaires ne comptaient pas. Les soins aux malades consistaient en une visite rapide du Major allemand, trois ou quatre jours après avoir été appelé. Si le cas était grave, le Herr Doktor laissait au malade une vague promesse d'être admis à l'infirmerie, dès qu'il y aurait de la place. Les torturés n'avaient évidemment pas droit à cette apparence de soins médicaux.

L'inaction nous rongeait. La pensée des nôtres qui vivaient dans l'angoisse de notre sort, nos propres appréhensions et l'indignation ressentie devant des traitements si injustes étaient pour nous de vraies tortures morales.

Et pourtant, la grande majorité des prisonniers « a tenu le coup ».

C'est que notre moral était au-dessus de toute atteinte.

C'est que nous avions la pudeur de nos souffrances. Nous ne voulions pas que le Boche les vît et pût s'en réjouir.

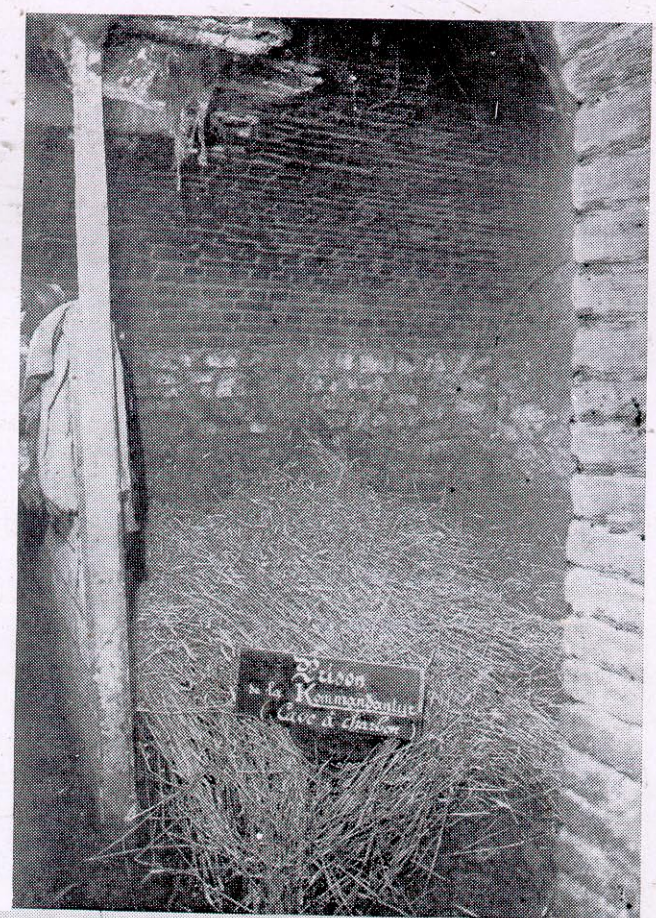
C'est que nous avions sous les yeux l'exemple héroïque de patriotes, « interrogés », eux, à coups de matraque, de plaies entretenues à dessein, de tortures raffinées et variées à l'infini. Nous plaindre, devant ces martyrs du patriotisme et de la fidélité, eût été une lâcheté.

J'ai vu Chastang, du Faubourg, quelques jours après un interrogatoire. Il peut à peine parler. Il a dans le dos quatre ou cinq trous, creusés par les nerfs de bœuf : sa chemise s'y est collée. Il a les côtes presque décharnées. Dans quel état doivent être ses poumons ?

Dans notre chambrée, il y avait Lelluch. C'était un homme grand et nerveux ayant à peine dépassé la quarantaine. Les sévices ont fait de lui un squelette et... un phtisique. Toutes les nuits, le sang lui montait à la gorge et il étouffait. Le sinistre Vernières légitimera son assassinat par ces mots d'un cynisme effroyable : Lelluch a été abattu parce qu'il faisait du rhumatisme articulaire. Il n'était pas soignable. »

Dans une cellule voisine, deux pauvres gars se mouraient à petit feu, à la suite de traitements affreux. Dans les plaies de l'un — horreur ! — les vers s'étaient mis... L'autre se décomposait sous l'action du tétanos. En vain nous avions supplié l'infirmier de lui procurer de la morphine à nos frais. Il lui aurait fallu une ordonnance que personne ne lui délivrait. Vous aussi, pau-

Ci-contre : Cave à charbon du Pensionnat où furent enfermés CHASTANG Léopold, BADOC Henri BERGERET Pierre, CRAPOULET René, TROUILLARD, CHALVIGNAC



Ci-dessous : Cellule de la Gestapo où souffrirent et moururent probablement nos camarades RAPARIE Marcel et MALLET Etienne, et tant d'autres



vres malheureux, vous serez abattus sur vos paillasses comme des chiens... Incroyable, mais VRAI.

Chapelle, un autre torturé de H4, me raconta que les Allemands lui avaient fait un trou à la jambe et à chaque interrogatoire, ils s'acharnaient à le frapper sur la plaie vive.

Vitoux, dit Eugène, fut à la torture pendant tout un jour. Ils le frappaient sur l'estomac avec une barre de fer. « J'avais l'impression, me dit-il, que mon estomac passait dans mon cerveau. » Quand il eut perdu connaissance, on le jeta dans une cave, où le froid le fit revenir à lui, le lendemain

J'ai vu des mâchoires brisées. J'ai vu des oreilles arrachées. J'ai vu des yeux sortant de leurs orbites. J'ai vu des dos lacérés dans tous les sens. J'ai vu des pieds ulcérés, des jambes noires comme charbon par suite des coups de bottes reçus.

J'ai vu... la barbarie nazie dans toute son horreur sauvage. Jamais je n'aurais imaginé pareille cruauté. Cela nous dépasse.

Le Major et l'infirmier allemand eux-mêmes étaient outrés des mauvais traitements que leurs compatriotes et les « gestapaches » français faisaient endurer aux prisonniers. Ils osaient à peine regarder ces victimes. La pitié, chez eux, devait être une déformation professionnelle.

*
* *

L'historien allemand Mommsen a écrit avec une dédaigneuse compassion : « Les Français, ce peuple qui n'a su inventer comme type supérieur que le chevalier... »

Merci, Monsieur, de nous rappeler cette belle chose.

Bien entendu, le chevalier français, protecteur des faibles, vengeur des opprimés, modèle de loyauté, de bravoure et de désintéressement..., cela ne vaut pas le surhomme nazi, persécuteur, tortionnaire, massacreur, crevant d'orgueil et s'enferrant dans ses mensonges...

Mais nous, Français, héritiers des Chevaliers, nous préférons notre idéal de chevalerie, nous préférons la loi d'amour, la loi du Christ, et nous laissons aux brutes d'outre-Rhin la loi de la jungle et la loi du sang.

QUATRIÈME PARTIE

LIBÉRATION

CHAPITRE PREMIER

Levée d'écrou

Depuis le début de juillet, nous vivons d'espoir. Quelques bonnes nouvelles ont filtré jusqu'à nous. Dans le Nord cela va mal pour les Allemands. A Clermont, la caserne voisine de nôtre prison s'est vidée de sa Wehrmacht. A Royat, la Gestapo fait ses malles. Il n'en faut pas davantage pour que naissent au 92 les rêves de libération, les plans d'évasion, voire les projets de mutinerie.

Mais nous nous étions monté la tête trop tôt. Les jours passent et rien d'heureux ne se produit. Nous retombons alors dans le marasme. Le docteur Peschaud ironise : « Plut tôt nous partirons pour l'Allemagne, plus tôt nous serons libérés... par les Russes. Papa Staline nous paiera un billet retour Berlin-Saint-Flour, via Tarnopol, Stalingrad, Vladivostock, Hollywood... Marseille. » Mais une telle odyssée n'a rien de séduisant pour des gens aux goûts sédentaires comme nous. Et plutôt que de laisser notre imagination vagabonder, puis nous décevoir, nous préférons encore, pour nous distraire, retourner à nos distractions habituelles.

Jamais on ne nous avait servi bouillon aussi indigeste qu'en ce dîner (?) du 7 juillet. C'est une pâte épaisse où pointent des quignons de pain moisi, des rogatons, des tiges de cardes. On a l'impression que le cuisinier s'est mépris : n'aurait-il pas mis sur

le feu la poubelle au lieu du chaudron ? Rien que son aspect avait dégoûté la moitié des prisonniers. Son odeur met en fuite la moitié des autres. Sa saveur aigre fait le reste. On se rabat sur les provisions : une rondelle de saucisson, un soupçon de beurre, une fine tranche de fromage, et pour compléter le dîner, un bout de sieste. Qui dort dîne, n'est-ce pas ? Mais le docteur Peschaud veille discrètement sur nos santés. Estimant, à juste titre, que je n'avais pas mangé à mon appétit, il profite que j'ai les yeux fermés pour m'introduire dans la bouche une bonne pincée... de sel. J'en ai pour un quart-d'heure à tousser, à cracher, à « pester ». Chose étrange, cela n'empêche pas le docteur de s'endormir, lui qui a le sommeil difficile ! Regardez : il dort comme un bienheureux, la bouche entr'ouverte. Alors, M. Crapoulet et moi, avec des précautions de Sioux lui glissons entre les dents une bonne cuillerée de sel. A chacun son tour, n'est-ce pas ? Mais qui croyez-vous fut attrapé ? Pas lui en tout cas. A peine le sel a-t-il touché sa langue que le Docteur se met à le sucer, le croquer, le savourer avec un air de béatitude gourmande. Et quand il se réveille (?), il nous lance goguenard : « Très bon pour la santé. Cela stimule l'appétit ! »

Un bruit de clef interrompt la farce et concentre toute notre attention sur la porte. Un Allemand, liste en main, s'y encadre. D'un regard circulaire il inspecte la chambrée, puis aboie quelques mots en allemand. Nous croyons y distinguer le nom de M. Amarger. Notre interprète, M. Nicolas, traduit aussitôt : « Monsieur Amarger, vous êtes libéré. Prenez vos affaires. Vite, vite ! »

Ce fut une ruée vers le sympathique facteur de Saint-Flour. On le félicite, on le charge de bons vœux, on l'accable de commissions.

Cette scène de joie fraternelle avait surpris l'Allemand porteur de la bonne nouvelle. C'est du moins ce que nous pensions en le voyant toujours à la même place. Subitement il baisse le nez sur la liste et clame : « Mayette... frei... Raus ! » M. Nicolas traduit encore : « Monsieur Mayet, vous aussi, vous êtes libéré. Prenez vite vos affaires, ils ont l'air pressé. »

*
* *

On ne vit pas ensemble des heures tragiques comme celles de l'Hôtel Terminus et du 92 sans qu'un lien puissant vous unisse à tous les compagnons de la même infortune. Aussi, j'eus bien de la peine à quitter mes camarades de H4 ; et ceux-ci, par un sentiment de sympathie analogue, mirent plus d'empressement à me mettre dehors que moi à sortir. C'était comme pour les colis : on mettait tout en commun. Eux se réjouissaient de ma libération, moi, je me désolais de les laisser prisonniers. Je leur fis abandon de mes modestes provisions et pris l'engagement formel d'aller voir leurs familles ou de leur écrire longuement. Un de mes premiers soins à ma sortie de prison sera de leur faire parvenir par M. Bégon un colis de quinze kilos dans lequel j'avais glissé des médicaments pour M. Jules Vert, un catéchisme pour M. Crapoulet et de la « gniole » pour M. Peschaud.

Mais mon récit va trop vite. J'oublie que je suis encore en H4. L'Allemand s'impatiente. Il crie : « Raus ! Raus ! Schnell ! » (Sortez vite !) Une dernière poignée de main, un regard d'adieu et je sors.

Je traverse la cour des femmes. Derrière les barreaux de leur fenêtre, j'aperçois Mme Mallet et sa fille, Mme Espalieu, Mlle Suzanne Raparie. L'une d'elles me crie : « Vous êtes libéré ? »

Je ne sais plus ce que j'ai répondu. Je ne sais même pas si j'ai répondu. Je les ai regardées un moment, puis je suis reparti, comme si je rêvais. J'avais été aussi surpris par ma libération que par mon arrestation, un mois plus tôt.

En même temps que M. Amarger et moi, avaient été libérés MM. Hermet et Roche. Nous nous retrouvons tous les quatre au bureau des entrées. Là, Herr de la Brazine nous dit : « Vous êtes contents de partir, n'est-ce pas ? Je vous félicite et j'espère vous revoir, mais pas ici. » De fait, nous n'y tenons pas.

Pourtant j'y reviendrai, quelques jours après la libération de Clermont, mais... en curieux cette fois-ci. En feuilletant le registre d'écrou du 92 laissé par les Allemands, j'apprendrai alors le motif de mon relâchement. Il était ainsi formulé : « Bruder : toll ». Dictionnaire en main, je traduis : « Frère fou-furieux »...

En dehors de Herr de la Brazine, il y avait dans le bureau des entrées deux agents de la Gestapo. L'un d'eux nous lut en allemand le procès-verbal de la levée d'écrou et nous fit signer

le papier suivant : « Je soussigné, reconnais être libéré par la Gestapo et m'engage à ne rien dire de ce que j'ai vu et entendu en prison. »

« Sépulcres blanchis ! pensai-je. Comptez sur moi !... »

Le deuxième Allemand me fixa avec insistance et me dit : « Surtout vous, Monsieur, qui êtes directeur d'école, vous ne devez rien dire. » Je réponds : « L'école est fermée, Monsieur, par la Wehrmacht. »

Les formalités de notre libération accomplies, les agents de la Gestapo partent en voiture « Pol ». Etaient-ils donc venus de Vichy pour nous rendre à la liberté ?

Herr de la Brazine nous conduit alors dans une petite salle où nous rentrons en possession de tout ce qu'on nous avait pris à l'Hôtel Terminus.

Longue-Dent, enfin, fait jouer sa grosse clef dans la serrure de la grille d'entrée. D'un pas nous sommes dans la rue Pélissier, la rue de la Liberté pour nous, mais hélas ! pas pour tous.

En face de nous, nous lisons : « Café-Restaurant. »

« Allons-y ! »

Nous en avions besoin.

Mais nous nous séparons bientôt, chacun étant pressé d'aller mettre une fin à l'angoisse de sa famille.

Ma première visite fut pour mon supérieur hiérarchique, le C. F. Visiteur Gervais-Marie, résidant à Clermont. Il me reçut à bras ouverts, mais par une attention délicate se contenta d'un récit sommaire de mes aventures. « Vite, vite, me pressa-t-il, courez rassurer votre maman ! »

Sans m'attarder, je me mets en route pour Romagnat. A Aubière, je me sens tout chiffonné de voir ma sœur hésiter à me reconnaître. Et comme j'allais lui dire que je trouvais sa plaisanterie fort mauvaise, je me souviens à temps de ma barbe. Evidemment, c'est elle qui fait suspecter mon identité. En me voyant, maman eut une crise de larmes. Séance tenante, un rasoir emprunté aux voisins me restitue mes apparences d'antan.

A Romagnat je refais peau neuve, je me repose, je reprends des forces. Puis, en attendant une occasion de rentrer à Saint-Flour, j'accomplis mon pélerinage dans les familles de mes compagnons de H4. Heureusement, me dis-je, que les prisonniers ne

voient pas le chagrin des leurs ! L'épreuve serait trop forte... J'écris aussi aux familles que je ne peux pas aller voir.

Le 13 juillet, m'en revenant de cueillir des cerises à Opmes, je tombe sur un joyeux groupe. Mais déjà, j'avais reconnu la voix du docteur Peschaud... Il venait d'être relâché lui aussi.

Le lendemain, j'apprenais la libération de MM. Jules Vert et Rabbe, et de plusieurs autres.

La Gestapo de Vichy, pour raison de commodité sans doute, libérait progressivement ses clients du 92. Celle de Clermont, au contraire, préférait liquider par les armes et les déportations.

Fusillades d'Orcines et d'Aulnat... exécutions sommaires des malades sur leurs paillasses... trains fantômes : horrifiantes visions de cadavres amoncelés, de foyers détruits, de pauvres loques humaines que l'Allemand ne veut pas lâcher et qui continueront de pleurer, de souffrir, mais cette fois, en exil...

Je pus rentrer à temps à Saint-Flour pour assister le 26 juillet au premier service religieux officiel célébré à Sainte-Christine pour les vingt-cinq victimes de Soubizergues.

Dire ce que j'ai éprouvé en voyant leurs familles éplorées m'est impossible. Des larmes remplirent mes yeux. C'étaient les premières depuis bien des années...

J'eus aussi l'occasion de faire plusieurs pélerinages à la tombe de mes compagnons d'agonie. Chacune de ces haltes fut pour moi comme une hallucination douloureuse.

Un jour, c'était en compagnie d'une veuve d'une des victimes et de sa petite fille de cinq ans.

La « rencontre » fut atroce.

En face du tertre, l'enfant fut saisie d'une étrange inquiétude.

« Maman, où est papa ? »

Dans un sanglot, la jeune maman répondit, montrant la tombe : « Là ! »

Et pendant que l'enfant appelait d'une voix déchirante : « Papa ! Papa ! », la pauvre maman s'effondra, arrosant de ses larmes désespérées le sol que le père de leur enfant avait rougi de son sang quelques semaines plus tôt.

Combien y en a-t-il, en France, de ces mamans ?

Combien y en a-t-il, de ces orphelins ?

La paix arrêtera les flots de sang.

Mais les larmes couleront toujours...

CHAPITRE II

Saint-Flour, cité inviolée

Ils étaient venus en plein jour, ils sont partis à la lueur bleue de leurs lampes de poche.

Du 24 mai au 24 août, l'éclipse fut progressive, mais totale.

Avec quelle consternation nous avions vu arriver leurs convois interminables et puissamment armés ! A leurs innombrables engins motorisés, à leurs canons, à leurs mitrailleuses, à leurs avions, nos braves maquisards ne pourront opposer que leurs mitraillettes et leurs poitrines.

Mais finalement, ce furent leurs mitraillettes qui parlèrent le plus fort, car il y avait dans leurs poitrines un irréductible idéal : Sauver la France !

Vaincre ou mourir ! Telle était la devise des petits soldats du Brassard à croix de Lorraine.

Ils ont commencé par mourir :

Luttant un contre dix, sans armes, sans remparts,
Harassés, débordés, cernés de toutes parts,
Quand l'Allemand rageur vous sommait de vous rendre,
Fiers, vous vous raidissiez, refusant de comprendre :
« Parlez-nous de mourir, mais nous rendre : Jamais !
« Impossible d'ailleurs, car nous sommes Français ! »

Ils ont fini par vaincre.

*
* *

Chaque jour augmentait le nombre des véhicules ennemis remorqués, je veux dire détruits, tandis que les occupants de leurs « voitures silencieuses » fondaient à vue d'œil. De huit, ils tombaient à sept, puis à six, puis à cinq...

En l'espace d'une semaine, Saint-Odilon fut occupé deux fois par le même contingent de mitrailleurs allemands. La première fois, ils étaient quarante-cinq, la deuxième fois vingt-huit. Au Frère qui demandait s'il fallait attendre les autres, il fut répondu : « Non, ils ont été regroupés. » En effet, ils avaient passé... l'arme à gauche.

L'arrogance de ces messieurs suivit la même courbe descendante. A la dernière réquisition de Saint-Odilon, un sous-officier demanda : « Quand pensez-vous que la guerre finira ?

— Mais vous êtes mieux placé que moi pour le savoir.

— Oui, oui, vous ne voulez pas vous compromettre. Eh bien! il faudra qu'elle finisse bientôt, d'une façon ou d'une autre. » Et ce disant, il fit le geste de jeter bas ses armes. Un mois plus tôt, c'était le geste circulaire de l'index autour du cou : « On leur coupera la tête à tous vos maquis ! »

A partir de l'Assomption, les colonnes répressives quittent le Cantal. Il ne reste plus à Saint-Flour que la garnison de notre Pensionnat du Sacré-Cœur. Le maquis, qu'on avait cru anéanti, renaît de ses cendres et se groupe en vue d'attaquer la Kommandantur. Celle-ci déclare la ville en état de siège. Müller plastronne : « Nous nous défendrons jusqu'à la dernière goutte de sang. » Le 23 août, de deux heures à quatre heures de l'après-midi, leurs mitrailleuses crachent sans interruption.

Mais toute cette belle ardeur belliqueuse n'est qu'apparente. Elle est destinée à camoufler leur intention réelle : prendre le large.

Redoutant des destructions au Pensionnat, je me tiens à proximité depuis le 21 août, prêt à intervenir.

Et c'est ainsi que, dans la nuit du 23 au 24 août, je pus constater qu'il y régnait une animation insolite. Mais l'occultation parfaite ne laissait rien surprendre de ce qui se passait à l'intérieur. Soudain, jardin et cours sont envahis par d'innombrables

feux follets. C'était la Wehrmacht qui faisait ses malles et les chargeait sur ses camions en s'éclairant... de ses lampes de poche !

Je distingue nettement la silhouette de M. Desfonds, chauffeur réquisitionné, qui s'escrime — ou fait semblant — à mettre en marche une camionnette. J'entends un officier allemand lui dire : « Monsieur, cinq minutes pour partir, sinon fusillé. » Du coup le moteur tourne et la camionnette descend docilement jusqu'au... Faubourg, où, non moins docilement elle refuse de continuer la route. Malheureusement son chauffeur devra la continuer... jusqu'en Allemagne.

Je reconnais aussi le camion de M. Gaspard Védrine. Celui-là, avec la complicité de son chauffeur, cale net... au foirail.

Une à une, toutes les automobiles quittent les dépendances du Sacré-Cœur et, au fur et à mesure de leurs départs, la maison se vide de tous ses occupants.

Le lieutenant Gross en sort le dernier.

M. Jouve, chez qui j'avais pris pension, me pousse alors du coude : « Dites donc, Monsieur Mayet, ils f..... le camp ! »

De fait, quelques instants après, le roulement de leur convoi se perdit dans le fracas assourdissant du plus terrible orage que j'ai vu à Saint-Flour et « qui faisait de cette fugue dans la nuit une vision d'apocalypse ». (Semaine catholique.)

Les coups de tonnerre se chevauchaient en un roulement ininterrompu, et sur le goudron humide et brillant des routes, d'interminables chapelets d'éclairs harcelaient le monstrueux serpent, la pitoyable colonne qui rampait vers le col de La Fageole.

*
* *

Il est trop tôt pour écrire l'histoire de la lutte entre Maquis et Wehrmacht sur notre terre cantalienne.

Les rumeurs de la bataille emplissent encore nos vallons, la fumée de la poudre ne s'est dissipée que lentement et nos cœurs n'ont pas encore cessé de saigner aux révélations qui, chaque jour, nous font connaître un peu plus le formidable apport d'héroïsme sanglant de notre petite patrie à la cause sacrée de la Grande.

Il faut attendre pour écrire cette épouvantable histoire que

notre ciel, redevenu serein, permette d'embrasser d'un regard tout le champ de bataille de l'été 1944.

Jusqu'ici, chacun ne peut dire que ce qu'il a vu dans le rayon d'action de sa mitraillette, ou dans le cercle étroit de ses activités professionnelles. Mais ce témoignage des uns et des autres confirme et illustre les archives de la Résistance. Avec les documents qui s'accumulent, il y aura là une matière surabondante et glorieuse pour la véridique épopée régionale que les historiens pourront écrire d'ici quelques années. Mais d'ores et déjà reconnaissons que notre ville de Saint-Flour l'a échappée belle. On aura peut-être un jour la preuve qu'elle devait partager le sort de Ruines, Clavières... peut-être celui d'Oradour-sur-Glane. A défaut de preuves plus formelles, retenons les paroles de Hartmann prononcées à Vichy le lendemain de Soubizergues : « Saint-Flour peut s'attendre à bien pire. »

Si notre cité est sortie moins meutrie qu'on pouvait le craindre de la tourmente qui s'est abattue sur elle au cœur de l'été 1944, elle le doit à la protection divine, au patriotisme de ses habitants, à leur endurance auvergnate.

Laissons les esprits prétendus forts sourire de nos croyances et proclamons bien haut « le miracle de Saint-Flour ». Il était dans la logique allemande de nous faire expier notre aide au maquis. Hélas ! ils l'ont bien fait, mais pas à l'échelle prévue. Dieu les a empêchés d'accomplir tout le mal rêvé.

Pendant les mois tragiques où les Allemands gardaient chez nous le haut du pavé et multipliaient leurs colonnes infernales, « le bon Dieu de Saint-Flour » se souvenait qu'Il avait parcouru nos rues étroites quelques semaines auparavant, au jour du Vendredi-Saint. Il se souvenait qu'une foule croyante l'avait escorté dans son chemin de la Croix et que beaucoup de Cyrénéens, jeunes et vieux, se disputaient l'honneur de porter sa lourde croix. Il se souvenait de l'intercession perpétuelle des âmes consacrées à Dieu dans les nombreuses communautés religieuses de Saint-Flour. Il se souvenait aussi des neuvaines de prières présidées par Mgr Pinson et suivies avec ferveur par la majorité de la population croyante... en présence même des Allemands dont les uniformes gris se mêlaient parfois aux fidèles de la cathédrale. Certes, chez ces derniers, il y avait peut-être moins

de dévotion que de curiosité. Ils ne purent surprendre, au delà des prières de nos lèvres, l'imploration que nous formulions dans le secret des cœurs :

« Etendez votre main du haut des cieux et délivrez-nous ; sauvez-nous de la main des enfants de l'étranger, dont la bouche a proféré des paroles de vanité et dont la droite est pleine d'œuvres trompeuses. » (Psaumes.)

Oui, « le bon Dieu de Saint-Flour » s'est souvenu et il nous a protégés.

A notre tour, souvenons-nous du « miracle de Saint-Flour ».

Et proclamons en même temps le patriotisme de notre bonne ville.

Pendant ces quatre années de désarroi moral, il n'y eut parmi la population que quelques égarés, peu de lâches, et pas un seul traître. L'unique qu'on aurait pu citer, l'instigateur de la liste noire, n'était pas Sanflorain. D'ailleurs il avait fui notre cité dès septembre 1943, car, ô Saint-Flour :

« Ton air salubre était irrespirable aux traîtres. »

Qu'on ne m'objecte pas les dénonciations anonymes. Il y en eut beaucoup moins que la propagande allemande voudrait le faire croire et encore avaient-elles pour auteurs des inconscients et des étrangers. Sinon, expliquez-moi, entre autres choses, comment certains dépôts d'armes, connus de tout le monde à Saint-Flour n'ont jamais été découverts par les Allemands, malgré menaces et perquisitions. Pour un traître, quelle tentation ! et quelle mine d'or ! Mais la mine d'or ne fut pas exploitée, il ne s'est pas trouvé un seul Judas pour préférer les vils deniers de l'ennemi au salut de la communauté.

Honneur à Saint-Flour !

Honneur à son endurance auvergnate !

Depuis longtemps, notre ville était repérée comme un carrefour du maquis, un centre de la Résistance du Cantal, l'un de ses points de ravitaillement. C'était cent fois plus qu'il n'en fallait pour provoquer la fureur des occupants. Aussi, il est hors de doute qu'en arrivant à Saint-Flour, la Wehrmacht fût résolue à nous mettre à la raison, et il y avait certainement dans ses fourgons tout ce qu'il fallait pour le faire... à la mode nazie.

Il ne lui manquait que le prétexte, car on ne détruit pas une ville de la renommée de Saint-Flour comme un hameau perdu. Il leur fallait un sabotage, une atteinte quelconque à leurs « droits de vainqueurs », pour pouvoir se donner après coup des airs de justiciers. Il leur fallait un attentat à l'intérieur même de Saint-Flour. Or rien n'advint, malgré leur meilleure bonne volonté de nous pousser à bout par leur ingérence dans toute notre vie publique, leurs mesures vexatoires, les bruits alarmistes qu'ils faisaient courir et leurs révoltants procédés de l'hôtel Terminus.

Grâce au sang-froid des Sanflorains et à la prudence des Résistants, le « bickford » allemand se consuma sans pouvoir mettre le feu aux poudres. Aux provocations répondit un dégoût accru envers l'oppresseur, mais pas d'actes compromettants. Et c'est en vain que le capitaine von Deck, commandant de la place, se meurtrit le poing sur la table de la sous-préfecture en fulminant : « Au premier soldat allemand tué, la ville flambera aux quatre coins ! » Une telle colère ne s'expliquerait-elle pas par le souci de justifier d'avance les excessives représailles projetées contre Saint-Flour? Au lendemain du forfait, ils auraient déclaré, magnanimes : « Nous les avions avertis. On ne nous provoque pas indéfiniment. »

Leurs hommes avaient subi un entraînement psychologique en vue de cette entreprise de « nettoyage du maquis ». On leur avait dépeint Saint-Flour comme un redoutable nid de « terroristes », et ils en voyaient partout. A la première occasion favorable, une proclamation incendiaire et un quart d'éther pouvaient faire d'eux les ravageurs de la ville. Bon nombre d'entre eux connaissaient d'ailleurs le métier. « J'ai passé deux ans en Russie, disait l'un. J'ai fait la campagne de Crimée en première ligne. Mais j'ai tué plus d'otages que de cosaques. Au moindre sabotage, on raflait deux cents hommes dans le village le plus proche et on les fusillait. Au commencement, on se servait du fusil pour cette besogne. Mais cela n'en finissait pas. Et l'on découvrit bientôt que le fusil mitrailleur faisait mieux l'affaire... »

A l'occasion de notre déménagement, un frère dut accompagner un officier de la Wehrmacht à Saint-Odilon. Tout au long du chemin, l'Allemand ne cessa de lui dépeindre les horreurs

de la guerre et les malheurs du Vaterland. Il fallait l'entendre flétrir l'œuvre destructrice des bombardiers alliés. Il y avait perdu sa femme. Jamais, au grand jamais, les Allemands ne se livreraient à pareils crimes contre l'humanité (*sic*). Le frère osa dire, par je ne sais quelle imprudence : « Est-ce que pour vous autres les maquisards ne font pas partie de l'humanité ? » L'officier comprit l'allusion et monta comme une soupe au lait : « La France ce n'est pas la même chose que l'Allemagne. Je n'aime pas les Français. La jeunesse est mal élevée en France. Autrement il n'y aurait pas de terroristes. Les parents sont plus coupables que leurs fils qui partent au maquis. Et ceux qui leur donnent à manger et les cachent sont aussi des terroristes. Mais cela va changer. Des plans sont faits et les tanks sont déjà en route. Partout où il y aura des terroristes, nous frapperons sans pitié. »

Le trait suivant n'est pas moins rassurant.

Après l'invasion de Saint-Flour, Saint-Odilon fut occupé à plusieurs reprises. Le sous-officier du premier contingent, rencontrant un frère, lui demande à brûle-pourpoint : « Quelles sont les ressources de Saint-Flour ? » Prudemment, cette fois, le frère répondit : « En temps normal, c'est un centre de tourisme. » Et le Boche d'éructer, croyant faire de l'esprit : « Et maintenant, un centre de terrorisme... Mais pas pour longtemps. » Et il fit le geste du faucheur.

Or Saint-Flour ne fut pas rasée.

Et les Allemands n'ont pas fait mentir le vers de Gandilhon Gens d'Armes, le chantre contemporain de notre terre cantalienne :

Nul ne te prit de force — que le vent !

Car, comme aux temps héroïques,

Sentinelle perdue, indomptable cité,

elle a repoussé victorieusement

Vingt sièges, cent assauts...

ainsi, au cœur de l'été 1944, bastion avancé de la Résistance, elle a réduit à néant par son « auvergnate ténacité » tous les

assauts d'une affreuse guerre de nerfs subie pendant trois mois.

A l'aube du 24 août, Saint-Flour se réveille libre et intègre dans son honneur de cité inviolée.

Seulement sur son cœur, là où les vaillants portent leur croix de guerre, une tache de sang : Soubizergues...

CHAPITRE III

Triple revanche

Leur première revanche !

Nos morts l'ont eue sur leurs bourreaux nazis le jour même de leur immolation.

L'Allemand qui les a tués les a désignés du même coup à la brûlante ferveur de tous les Français.

Il avait cru en faire le symbole d'une répression impitoyable, un épouvantail... Ils sont devenus pour nous le symbole héroïque de la lutte pour la liberté.

En leur accordant tout juste une mise en terre de bête crevée, il a pensé vouer leur mémoire au mépris et à l'abjection. Et ce fut justement une raison nouvelle de leur rendre en secret dans le sanctuaire des âmes le culte dû aux héros et aux martyrs des nobles causes.

*
* *

Il croyait cimenter dans leur sang l'édifice de l'oppression nazie... Et précisément, c'est de leur mort qu'est sortie la libération française.

Déjà sur vos tombeaux pointe une aube nouvelle,
Le retour triomphant d'une race immortelle...
Belles fleurs de chez nous, germez sur tant de sang :
Honneur, vertu, fierté, lot d'un peuple vaillant !

Et ce fut leur deuxième revanche.

A l'aube du 24 août, l'orgueilleux vainqueur céda piteusement la place aux « terroristes anéantis ».

Et le bourreau claquant des dents, se sauva dans les ténèbres pour éviter le sort de ses victimes.

Il avait cru réduire à merci les vivants en ensanglantant Soubizergues.

Mais les morts n'avaient pas abandonné les vivants. Et les vivants n'avaient pas renié les morts.

Au spectacle de leur héroïsme et de leur abnégation, ils s'étaient cuirassés d'endurance. Ils tinrent tête farouchement à la croix gammée.

Et par l'invincible alliance des vivants et des morts, la croix gammée fut vaincue.

Lâchement le Teuton s'enfuit.

Et la libération, payée du sang de nos morts, répandit ses tressaillements sur la cité.

Mais après la première allégresse, nos pensées volèrent d'un même élan vers Soubizergues, vers le plateau de la Chaumette aussi, où avaient été foudroyés les commandants Delorme et Malfreyt, vers tous les charniers et toutes les tombes isolées qui parsèment la terre cantalienne... vers ceux qui tombèrent dans le combat, vers ceux que l'ennemi acheva sauvagement, vers les blessés qui se traînèrent dans les bois pour y mourir...

A tous, notre cœur criait :

Vous êtes notre orgueil, nos martyrs, nos sauveurs.
Notre reconnaissance a pour vous des ferveurs
Qui ne connaîtront pas l'usure.

(E. VITTE).

*
* *

Là-bas, à l'horizon, en direction de La Fageole, les derniers camions ennemis gagnaient le large...

C'est alors que nos morts ont pris leur plus belle revanche.

L'ennemi avait fui la cité. Les morts allaient pouvoir y rentrer. Mais d'abord la cité irait aux morts.

Par sa présence, ses larmes et ses chants pieux, elle voulut

SOUBIZERGUES

TERRE DE SANG





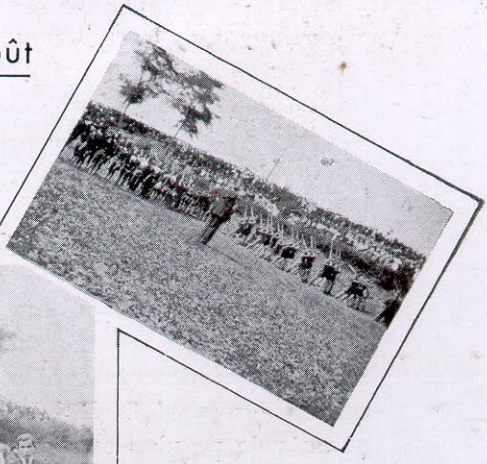
11 Juin



14 Juin

27 Août







F. F. I.

F. T. P.

donner à Soubizergues la consécration de notre amour reconnaissant.

Journée inoubliable que celle du dimanche 27 août.

Plus de 8.000 personnes s'empressent vers ce petit coin de France pour faire hommage aux morts des prémices de leur libération.

De mémoire d'homme, on n'avait vu foule aussi nombreuse.

De mémoire d'homme, on n'avait senti émotion aussi intense.

De mémoire d'homme, on n'avait eu image aussi émouvante de l'union des Sanflorains.

« Ce qui à donné à cette cérémonie un caractère de beauté, c'est l'unanimité avec laquelle toute une population est venue pleurer, se recueillir et prier auprès d'une tombe qui ne ressemble à aucune autre. » (*la Semaine catholique.*)

Il y avait là, groupées autour du tertre sacré, toutes les autorités religieuses, civiles et militaires.

Il y avait là les hommes de tous les partis, fraternellement unis dans la même pensée des morts.

Il y avait là surtout, devant nos victimes de la France martyre, des familles éplorées, des prisonniers évadés, image de la France souffrante... et puis des héros de légende : les F.F.I. de la France renaissante et victorieuse.

Et c'était l'âme de la France tout entière qui palpitait en cette multitude au souvenir de nos vingt-cinq martyrs.

Car ils avaient été tués par l'ennemi.

Et leur héroïque sacrifice était devenu le patrimoine de la France.

En cette minute émouvante, les morts, les vivants, la France, cela ne faisait plus qu'un.

Mgr Pinson, M. Mittanchez, sous-préfet de Saint-Flour, et M. Amarger, secrétaire permanent au C.D.L., dirent à nos chers morts les sentiments dont ces huit mille cœurs débordaient. Au milieu des sanglots de la foule, ils dirent aussi la volonté des vivants de ne plus oublier la suprême leçon qui montait de ce tertre sacré : Union... Union... Union...

On sentait si bien alors combien il ferait bon travailler au relèvement du pays dans l'union des cœurs, sous l'égide de nos glorieux morts.

*
* *

Deux mois plus tard, le 24 octobre, ce fut au tour des morts de visiter la cité.

Ils allaient secouer pour quelques instants la torpeur de leur froid sommeil et sortir de leur tombe commune.

Quand, sous la direction du docteur Julhe, une équipe de volontaires les eut arrachés à l'argile gluante, leurs familles furent admises à venir contempler leurs pauvres restes recueillis dans vingt-cinq cercueils alignés comme pour une revue funèbre.

Aucune expression ne pourra traduire ce que furent les instants de cette suprême entrevue.

Des visages décharnés, méconnaissables, des orbites vides, des mains encore crispées des affres de l'agonie, de pauvres corps informes qui, déjà, « n'avaient plus de nom dans aucune langue... » voilà ce que virent leurs familles éplorées.

Des cris d'horreur, des appels éperdus, des cœurs brisés dans un sanglot... voilà ce que perçurent les morts dans l'éternel au delà.

De part et d'autre, immolation, douleur...

Devant ce spectacle d'une grandeur tragique, les rares témoins admis à l'exhumation se sentirent broyés par l'émotion.

Une immense pitié pour ces pauvres familles inconsolables mit sur toutes les lèvres l'imploration la plus attendrie :

Seigneur !...
Ayez pitié ! Voyez ces veuves,
Ces mères et ces sœurs et ces pères qui vont
Pleins de stupeur et de sanglots, courbant leur front
Comme les saules sur les fleuves.

(E. Vitte).

*
* *

Nos morts ne se contentèrent pas d'éveillller notre compassion.

Avec l'autoritaire majesté de leur immortel sacrifice, ils nous donnaient une suprême leçon d'union et de patriotisme.

Je ne saurais mieux traduire ce que fut à cette heure notre

état d'âme qu'en citant M. René Amarger dans *la Margeride* du 28 octobre 1944 :

« Comme nous nous sommes sentis faibles, petits, isolés, nous, les vivants, auprès de nos grands morts ! Comme nous avons eu envie de nous donner tous la main, de nous reconnaître, de nous aimer, et de continuer de vivre tous côte à côte, jusqu'au bout, comme ils s'étaient aimés et étaient morts. Comme nous avons perdu tout notre orgueil, toute vanité, au milieu de leurs mortelles dépouilles ! La leçon qu'ils nous ont donnée, c'est une leçon sublime d'humilité et d'union. »

Vers 5 heures du soir, les cercueils furent transportés à Saint-Flour. Deux prirent immédiatement le chemin de Murat, dix-neuf furent déposés devant le maître-autel à la cathédrale et quatre dans une salle de la mairie. C'est pour respecter un scrupule de conscience de leurs proches que ces derniers, contenant des restes d'hommes non catholiques, furent mis à part.

La foule priante défila devant les cercueils et, toute la nuit, des F.F.I. en armes montèrent auprès d'eux une garde d'honneur.

Le lendemain, à 8 heures, en présence de toutes les autorités, des F. F. I., des délégations de toutes les associations sanfloraines et de toutes les écoles, d'une foule qui débordait sur la place d'Armes, la messe des funérailles fut célébrée avec assistance pontificale.

Avant l'absoute, M. le chanoine Deroche chanta l'hymne de Péguy à ceux qui sont morts pour une grande cause :

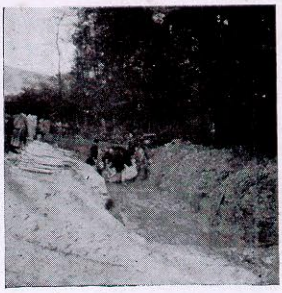
Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre,
Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre.
Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle.

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut lieu,
Parmi tout l'appareil des grandes funérailles.

Heureux ceux qui sont morts pour des cités charnelles
Car elles sont le corps de la cité de Dieu.

EXHUMATION











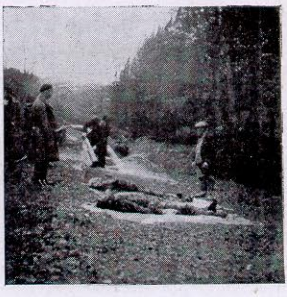












24-25 OCTOBRE 1944

Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu
Et les pauvres honneurs des maisons paternelles.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première argile et la première terre.
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre.
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés.

Après cet hymne, qui avait avivé l'émotion de l'assistance, Mgr Pinson prononça la courte allocution suivante :

« Mes frères,

Avez-vous entendu ? Il n'y a que l'Eglise qui puisse dire de semblables paroles :

« Heureux ceux qui sont morts pour les cités charnelles
Car elles sont le corps de la cité de Dieu.

Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle.

Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés !

Il n'y a que l'Eglise qui puisse exalter véritablement, magnifier et féconder le sacrifice qu'ils ont fait de leur vie.

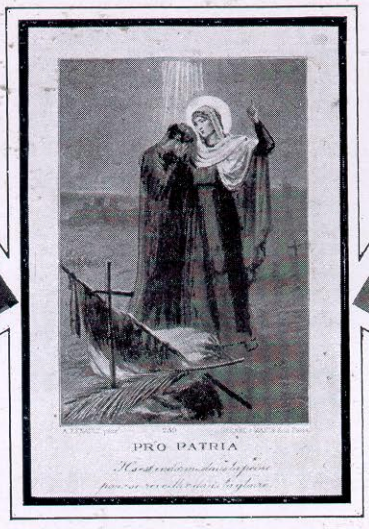
Parents de ceux qui sont couchés dans ces cercueils, mères, épouses, frères, sœurs et enfants.

Nous sommes réunis autour de vous très nombreux : représentants du gouvernement et de la cité, membres de la magistrature et des forces militaires ; il y a les écoles, et tout un peuple, et tous nous sommes assemblés en une immense union sacrée, pour vous dire avec respect, avec délicatesse, avec émotion, les mots qui pourraient calmer votre souffrance, et nous sentons notre impuissance. Nous avons peur que nos larmes ne paraissent des gouttes d'acide qui tombent sur une plaie trop vive, ou que nos paroles humaines aient un pénible écho dans la solitude de vos cœurs où vous savourez peut-être l'âpre et suprême joie d'endormir votre deuil.

Mais la France, elle, peut vous communiquer une fierté qui vous console. Voyez les drapeaux qui se penchent sur leurs



Les 25 cercueils



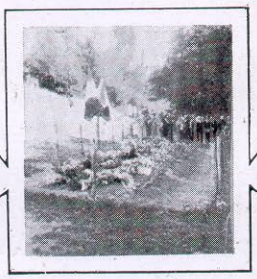
ESPÉRANCE



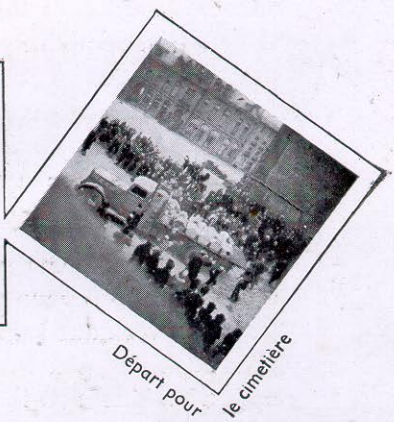
Un cadavre



Sortie de la Cathédrale



Tombe



Départ pour le cimetière

SAINTE – CHRISTINE



cercueils pour dire, en un geste pieux, le merci de la patrie reconnaissante.

« Car la France voit en eux des fondateurs ; leur sacrifice est le fondement sur lequel elle veut établir la cité nouvelle, qui devra être faite de liberté, de justice et de paix. Ceux-là sont morts côte à côte en dépit des divergences d'âge, de pensée et de religion (car je n'excepte pas dans l'honneur que nous rendons en ces solennelles funérailles ceux qui reposent près d'ici dans une autre salle que notre cathédrale) ; ils nous ont donné l'exemple de l'union dans le sacrifice. Nous aussi, si nous ne voulons pas être d'indignes exploiteurs de leur mort, nous devons travailler côte à côte à la reconstruction de notre pays. La France les prend sur le sol où ils ont été couchés, et les offre à l'avenir.

« L'Eglise les prend et les offre à Dieu. Car l'Eglise peut le faire : elle a les pieds sur la terre pour y travailler, avec des principes sûrs, à l'édification de la Cité charnelle ; mais son regard plonge dans l'éternité, où elle assure à nos morts les espérances du repos, de la paix, de la joie.

« A l'aube d'un de ces jours d'été, ils ont été fauchés, à l'heure où dans nos pays commencent les messes, Leur sang s'est mêlé au sang rédempteur de Celui qui fut le premier otage de l'humanité, et qui mourut pour le salut de tous les hommes. C'est ce qui nous donne l'espoir qu'il fut agréé par Dieu.

« Oh ! parents bien-aimés de ceux qui sont là ; pour ne pas vous laisser écraser par votre douleur, offrez vos Morts vous aussi. Afin que vous puissiez les rejoindre dans la générosité et les retrouver dans la récompense, transformez votre souffrance en vivante et féconde oblation, comme leur mort fut changée en éternelle vie. Ainsi soit-il. »

Entourés de toute la population sanfloraine, les chars funèbres conduisirent ensuite nos morts à leur dernière demeure.

*
* *

A Soubizergues, le 27 août, Saint-Flour avait été l'expression vivante de l'union des cœurs dans le culte des Morts.

Les 24 et 25 octobre, Saint-Flour avait à nouveau communié dans cette même union.

De cette union, elle garde la nostalgie et le désir ardent de la réaliser dans la bonne foi, la compréhension mutuelle, l'amour de la Patrie.

L'ennemi avait semé à plaisir parmi nous embûches et divisions, espérant trouver dans nos rangs les fossoyeurs de la France. Et voilà que, grâce à nos martyrs, s'est faite l'union de tous les Français.

Oh ! c'est bien là, chers Morts, votre plus belle revanche.

CHAPITRE IV

Deux pages qui restent à écrire

Et d'abord celle que nos prisonniers et déportés achèvent de vivre sous un ciel ennemi.

Après quatre ans d'une oppression sanguinaire unique dans notre Histoire, une aurore de liberté resplendit à nouveau dès le mois d'août 1944.

Mais pour nos frères déportés en Allemagne, la nuit continua interminable, affolante, ravageuse.

Leur arrivait-il de revoir en rêve les horizons familiers, la maison paternelle, les visages chéris... un brusque réveil les replongeait brutalement dans la réalité crispante des barbelés et des chiourmes. Les chaînes viennent enfin de se briser pour eux... Après cinq ans d'effroyables souffrances, ils nous reviennent lentement... Et c'est pour eux comme pour nous la joie délirante de les retrouver... Soyons pour eux infiniment fraternels pour qu'ils oublient leur long exil, pour que la France leur apparaisse avec un visage de mère.

Leurs pauvres corps demeurent ployés sous le fardeau des privations, des sévices, des travaux forcés...

Leurs cœurs vont saigner peut-être quand ils chercheront tant d'êtres chers disparus en cinq ans...

Mais de la captivité ils rapportent certainement la haine des querelles fratricides, une soif d'entente et d'union.

Ils espèrent trouver chez nous un climat de paix qui leur fasse oublier les misères et les abominations dont ils furent témoins et victimes ?

Et puis, quand ils auront retrouvé le sourire, ils nous diront tout ce qu'ils ont souffert. Et nous, si c'est possible, les aimerons davantage.

*
* *

Et puis, il y a une autre page que je n'ai pas osé écrire : celle qui transmettra à la postérité la mémoire des Résistants sanflorains dont les noms aimés éveillent l'écho héroïque : Morts pour la France !

La dénonciation, la trahison, les tortures, le poteau... guettaient le Résistant civil.

Cela, il le savait, et de cela il n'avait cure.

Le soldat qui monte au front suppute ses chances de salut : « Que va-t-il m'arriver ? Serai-je tué ? Ou bien ne serai-je que blessé ou fait prisonnier ? Somme toute, avec la possibilité d'en sortir sain et sauf, j'ai trois chances contre une de m'en tirer vivant. »

Pour le petit maquisard qui montait à l'attaque d'un convoi allemand, c'était trois chances (!) contre une « d'y laisser sa peau ». Il pouvait être tué dans l'engagement. Mais blessé, il expirerait sous les bottes des S. S., et prisonnier, il serait assassiné. Et la seule alternative de « s'en tirer avec le moins de mal possible » se trouvait dérisoirement restreinte par l'énorme disproportion des moyens de lutte.

Cela, le petit maquisard le savait, et cela, il le préférait aux offres alléchantes de sécurité et de bien-être des maîtres-chanteurs allemands.

Aussi, nos Résistants civils et nos Résistants armés ont infligé le plus cinglant démenti à la rumeur venue d'Afrique australe « sur la France rayée du rang des puissances ».

On disait que nos jeunes avaient une âme de vaincus.

Une âme de vaincu, celle de ce jeune Marcel Raparie, magnifique Résistant de vingt-sept ans, que les Allemands, et des Fran-

HÉROS ET MARTYRS DE LA RÉSISTANCE SANFLORAINE



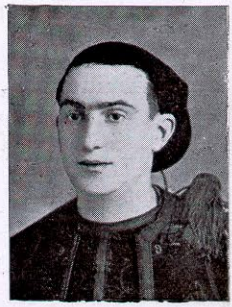
Le Docteur MALLET et ses deux fils Etienne et Pierre



ANDRIEUX



MALFREYT



RAPARIE



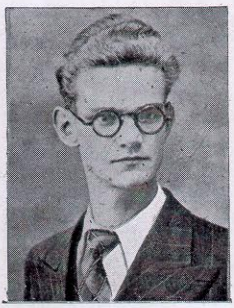
ROZIÈRES



DELORME



Etienne MALLET



CLAVEL



ROCHE-
LEBATTEUX

çais pires encore, que les tortures et la mort elle-même n'ont pas vaincu ?

Une âme de vaincu, ce jeune Andrieux qui, un des premiers, quitte la maison paternelle, s'enfonce dans les bois, se bat au Mont-Mouchet et meurt en position entre Saint-Juéry et Anterrieux... à dix-huit ans ?

Et Jean Clavel interné à Moulins ? Encore un jeune de vingt-cinq ans, que les Allemands n'ont vaincu qu'en le fusillant.

*
* *

Mais nos cloportes disaient encore que notre défaite de 40 était due à la lâcheté des Français.

Hé quoi ? Un lâche, ce Baptiste Rozières, trente-huit ans, qui sans autre injonction que celle de sa conscience de Français, laisse là sa femme et sa fillette et court faire le coup de feu dans la Margeride pour terminer en beauté aux côtés du jeune Andrieux, tués tous deux par le même obus ?

Un lâche encore, cet Etienne Mallet, de la rue des Lacs, quarante ans, père de trois enfants, sur lequel les Allemands se sont acharnés avec leurs nerfs de bœuf ? Pendant quatre jours, il supportera le supplice atroce d'une rétention d'urine provoquée par la cruauté de ses bourreaux, et mourra à l'interrogatoire suivant.

Et des lâches toujours, ces deux magnifiques officiers Léon Malfreyt, cinquante-huit ans, et André Delorme, trente-deux ans, le premier titulaire de nombreuses et belles citations gagnées en 14-18, et le second croix de guerre avec palmes, dues à sa valeureuse conduite en 40 ? Cela ne les a pas empêchés d'ailleurs de se battre au Mont-Mouchet comme de simples maquisards. Unis par les liens de la parenté, unis dans la lutte contre l'oppresseur, ils sont restés unis dans la mort sans panache, mais non sans grandeur.

Un lâche aussi, Roche-Lebatteux, trente-huit ans et père de quatre enfants, qui accepte de convoyer le maquis et meurt... à son volant ?

*
* *

Et nos pleureurs concluaient leurs jérémiades en proclamant que la France était une nation déchue.

Une nation déchue, celle qui compte en son sein des familles comme la famille du docteur Mallet ?

Ici, les mots se refusent à traduire ce que nos cœurs éprouvent d'amère fierté et de douloureuse compassion.

Pierrot est mort parce qu'il ne voulait pas trahir son père.

Etienne est mort parce qu'il ne voulait pas quitter son père.

Leur père est mort parce qu'il ne voulait pas laisser sans soin ses compagnons blessés qui, comme lui, comme Etienne, comme Pierrot, luttaient pour la liberté de la France.

Et Mme Mallet et Madeleine continuent de gravir leur indicible calvaire... au pays de leurs bourreaux.

De l'héroïsme à jet continu... une abnégation totale sans autres limites que celles de la mort... un holocauste sanglant sur l'autel de la Patrie... une semence de grandeurs futures... voilà ce que sont nos héros et nos martyrs sanflorains.

Et Saint-Flour, notre petite patrie, n'est que l'image fidèle de notre France, grande, immortelle Patrie de Vercingétorix, de Clovis, de Charlemagne, de Sainte Jeanne d'Arc, de Louis XIV, de Napoléon.

Non, ce n'est pas la France qui déchoit...

*
* *

Le pieux et enviable honneur de dire la grandeur héroïque de nos Résistants morts pour la France, revient de droit à leurs frères d'armes, à leurs compagnons du maquis, à ceux qui ont vécu avec eux dans les combes et les taillis, dans les nuits froides sans étoiles et les jours sans pain, dans les risques courus en commun et dans la même familiarité de la mort, à ceux qui les ont vus jeter dans la balance pour le salut de la Patrie, leur cœur, leur avenir, leur famille, et la dernière goutte de leur sang...

Quant à moi, je n'ai pu faire autrement que de les associer à mon hommage aux Morts de Soubizergues.

Ils sont dignes les uns des autres.

Saint-Flour, 19 *Mars* 1945.

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace 11
Préface de M. Roland, préfet du Cantal..... 13
Un mot de Mgr Pinson, évêque de Saint-Flour..... 15
Avant-Propos 17

PREMIÈRE PARTIE

L'OCCUPATION

I. Cinquième Colonne 25
II. Le Pensionnat du Sacré-Cœur, Kommandantur..... 31
III. Premières rencontres 39

DEUXIÈME PARTIE

LE DRAME

I. « Pol » 53
II. Murat, où fut tué Gessler 69
III. L'enfer du Terminus 77
IV. L'aube sanglante 91
V. Le tertre sacré..... 99
VI. In Memoriam 111

TROISIÈME PARTIE

AU QUATRE-VINGT-DOUZE

I. Départ et arrivée 115
II. Au fil des jours 123
III. Interrogatoire 147
IV. Déportation 153
V. Tortures 157

QUATRIÈME PARTIE

LIBERATION

I. Levée d'écrou 165
II. Saint-Flour, Cité inviolée 171
III. Triple revanche 179
IV. Deux pages qui restent à écrire 191

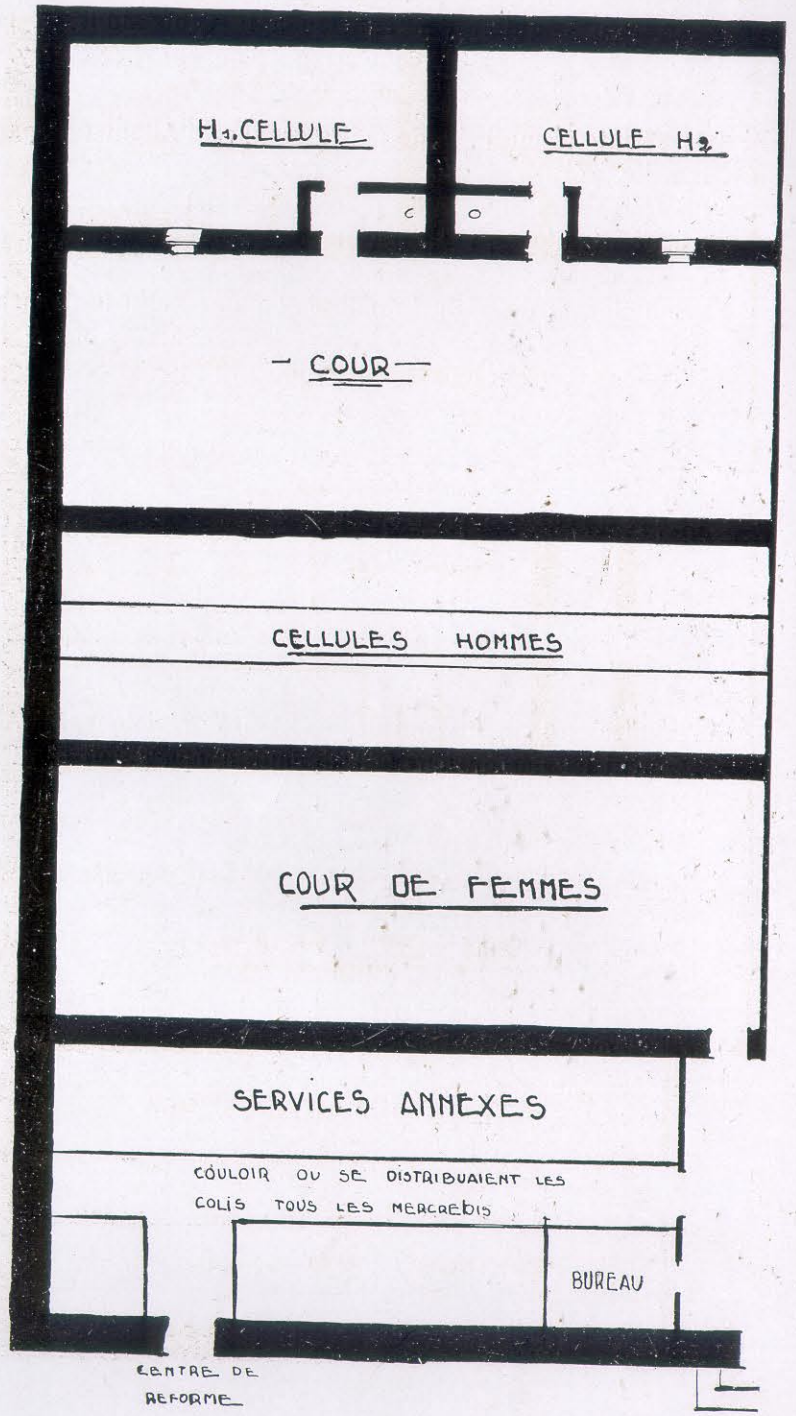
Imprimerie Moderne - Clermont-Ferrand. — Visa N° 76. — 3.200. — 11-6-45

Soubizergues.

Terre de Sang.

PRISON MILITAIRE

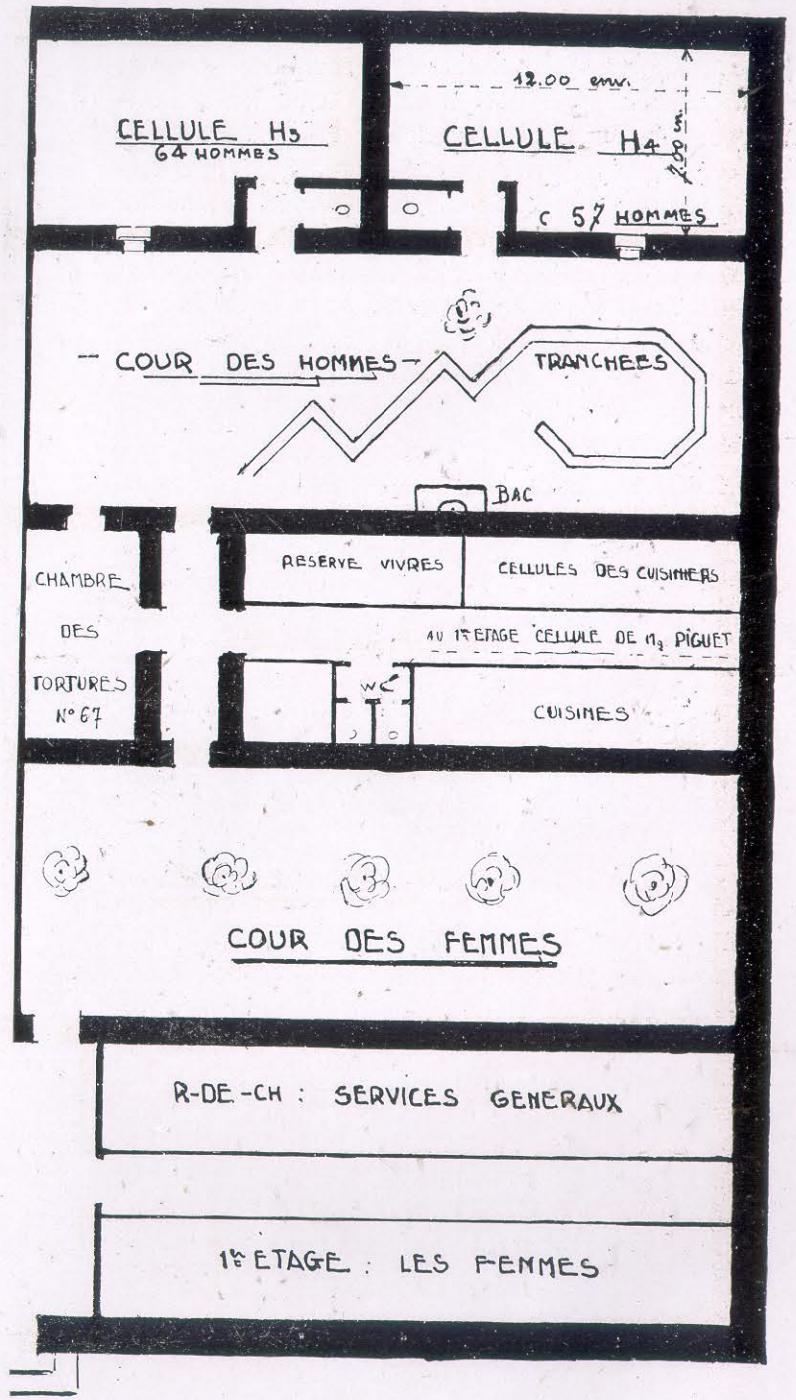
ECURIES



CHEMIN DE RONDE

13me RÉGION

DU 16me



COUR ET CASERNE DU 92me